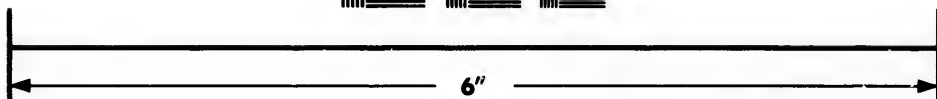
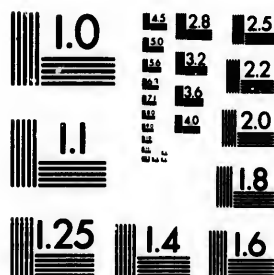


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

© 1982

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

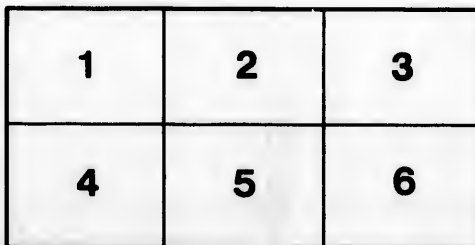
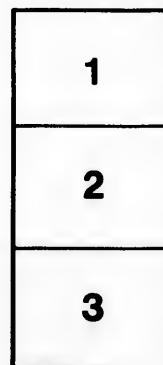
Library of the Public
Archives of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

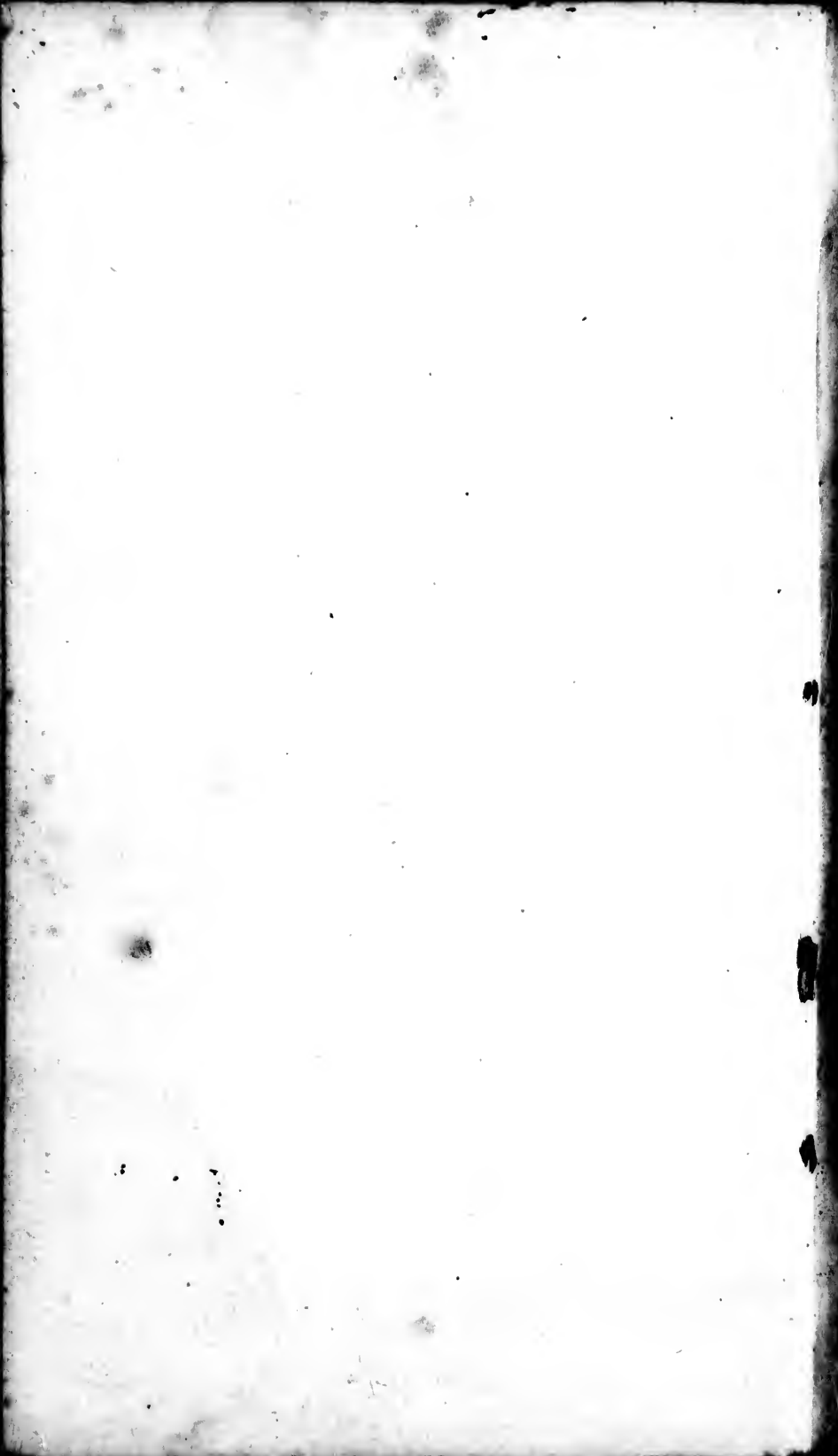
La bibliothèque des Archives
publiques du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



L
S
C
S
L

S U I T E
E U
V O Y A G E
DE L'AMERIQUE
OU DIALOGUES
DE MONSIEUR
LE BARON DE LAHONTAN
ET D'UN
S A U V A G E ;
DE L'AMERIQUE.

Contenant une description exacte des mœurs
& des coûtumes de ces Peuples Sauvages.

Avec les Voiages du même en Portugal & en Danemarque, dans lesquels on trouve des particularités très-curieuses, & qu'on n'avoit point encore remarquées.

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

A AMSTERDAM,
Chez la Veuve de BOETEMAN.

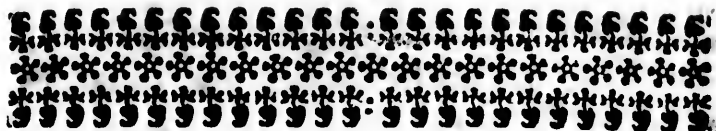
M. DCC. XXVIII.

RECEIVED
FEBRUARY 10 1928
U.S. DEPARTMENT OF JUSTICE
FEDERAL BUREAU OF INVESTIGATION
WASHINGTON, D. C.

RAPE
F.C.
71
1242
1728

REPORT OF
SPECIAL AGENT IN CHARGE
OF THE
FEDERAL BUREAU OF INVESTIGATION
AT
[illegible]

d
b
c
ce
M
re
p
pe
m
l
fe
d
à
na
to
a
g



PRÉFACE.

JE m'étois tellement flâté de r'entrer dans la grace du Roi de France , avant la déclaration de cette Guerre , que bien loin de penser à l'impression de ces Lettres & de ces Mémoires , je comptois de les jeter au feu , si ce Monarque m'eût fait l'honneur de redonner mes Emplois sous le bon plaisir de Messieurs de *Pontchartrain* pere & fils. C'est cette raison qui m'a fait négliger de les mettre dans l'état où je souhaiterois qu'ils fussent , pour plaire au Lecteur qui se donnera la peine de les lire. Je passai à l'âge de quinze à seize ans en *Canada* , d'où j'eus le soin d'entretenir toujours un commerce de Lettres avec un vieux Parent , qui avoit exigé de moi des nouvelles de ce Pais.

P R E F A C E.

là , en vertu des assistances qu'il me donnoit annuellement. Ce sont ces mêmes Lettres dont ce Livre est composé. Elles contiennent tout ce qui s'est passé dans ce Pays-là entre les Anglois, les François les * *Iroquois*, & autres Peuples, depuis l'année 1683. jusqu'en 1694. avec quantité de choses assez curieuses, pour les gens qui connoissent les Colonies des Anglois, ou des François. Le tout est écrit avec beaucoup de fidélité. Car enfin, je dis les choses comme elles sont. Je n'ai flâté, ni épargné-là personne. Je donne aux *Iroquois* la gloire qu'ils ont aquire en diverses occasions, quoi-que je haïsse ces coquins-là plus que les cornes & les procez. J'attribuë en même-tems aux gens d'Eglise, (malgré la vénération que j'ai pour eux) tous les maux que les *Iroquois* ont fait aux Colonies Françaises, pendant une guerre, qu'on n'auroit jamais entrepris sans

* Apellés *MAHAK* par les Anglois de la Nouvelle York.

P R E' F A C E.

le conseil de ces pieux Ecclésiastiques.

Après cela , j'avertis le Lecteur que les François ne connoissant les Villes de la *Nouvelle York* , que sous leur ancien nom , j'ai été obligé de me conformer à cela , tant dans ma Relation , que dans mes Cartes. Ils appellent *NIEU-YORK* tout le Païs contenu depuis la source de sa Riviere jusqu'à son embouchure , c'est-à-dire , jusqu'à l'Isle où est située la Ville de *Manathe* (ainsi appelée du tems des Hollandois) & qui est à present appelée des Anglois *Nieu-York* : Les François appellent aussi *Orange* la Plantation d'*Albanie* qui est vers le haut de la Riviere. Outre ceci le Lecteur est prié de ne pas trouver mauvais que les pensées des Sauvages soient habillées à l'Européenne ; c'est la faute du Parent à qui j'écrivois , car ce bon homme aiant tourné en ridicule la * Harangue métaphorique de la

* *Lettre.*

P R E F A C E.

Grand - Gula , il me pria de ne plus traduire à la Lettre un langage si rempli de fictions & d'hyperboles sauvages ; c'est ce qui fait que tous les raisonnemens de ces Peuples paroîtront ici selon la diction & le stile des Européens ; car aiant obéi à mon Parent , je me suis contenté de garder les copies de ce que je lui écrivois , pendant que j'étois dans le Pais de ces Philosophes nuds. Il est bon d'avertir le Lecteur , en passant , que les gens qui connoissent mes défauts , rendent aussi peu de justice à ces Peuples qu'à moi , lorsqu'ils disent que je suis un Sauvage & que c'est ce qui m'oblige de parler si favorablement de mes confrères. Ces Observateurs me font beaucoup d'honneur , dès qu'ils n'expliquent pas que je suis directement ce que l'idée des Européens attache au mot de *Sauvage*. Car en disant simplement que je suis ce que les Sauvages sont , ils me donnent , sans y penser , le caractère du plus

P R E F A C E.

Honnête homme du monde ; puisqu'enfin c'est un fait incontestable , que les Nations qui n'ont point été corrompues par le voisinage des Européans , n'ont ni *rien ni mien* , ni Loix , ni Juges , ni Prêtre ; Personne n'en doute , puisque tous les Voyageurs qui connoissent ce Pais-là , font foi de cette vérité. Tant de gens de différentes profession l'ont si bien assuré qu'il n'est plus permis d'en douter. Or si cela est , on ne doit faire aucune difficulté de croire que ces Peuples soient si sages & si raisonnables. Il me semble qu'il faut être aveugle pour ne pas voir que la propriété des biens , je ne dis pas celle des femmes , est la seule source de tous les désordres qui troublent la Société des Européans ; il est facile de juger sur ce pied-là que je ne prête en aucune manière le bon esprit & la sagesse , qu'on remarque dans les paroles & dans les actions de ces pauvres Américains. Si tout le monde étoit aussi bien

P R E F A C E.

fourni de Livre de voïages que le Doctor * *Sloane*, on trouveroit dans plus de cent Relations de Canada une infinité de raisonnemens Sauvages, incomparablement plus forts que ceux dont il est parlé dans mes Mémoires. Au reste, les personnes qui douteront de l'instinct & du talent des Castors, n'ont qu'à voir la grande Carte de l'Amérique du Sr. de Fer, gravée à Paris en 1698. ils y trouveront des choses surprenantes touchant ces animaux. On m'écrit de *Paris*, que Messieurs de *Pontchartrain* cherchent les moïens de se venger de l'outrage qu'ils disent que je leur ai fait, en publiant dans mon Livre quelques bagatelles que j'aurois dû taire. On m'avertit aussi que j'ai tout lieu de craindre le ressentiment de plusieurs Ecclésiastiques, qui prétendent que j'ai insulté Dieu, en insultant leur conduite. Mais comme je me suis attendu à la fureur des uns & des au-

* Docteur en Médecine à Londres.

P R E F A C E.

eres, lorsque j'ai fait imprimer ce livre ; j'ai eu tout le loisir de m'armer de pied en cap, pour leur faire tête. Ce qui me console, c'est que je n'ai rien écrit que je ne puisse prouver authentiquement ; outre que je n'ai pû moins dire à leur égard que ce que j'ai dit. Car si j'eusse voulu m'écarter tant soit peu de ma narration, j'aurois fait des digressions où la conduite des uns & des autres auroit semblé porter préjudice au repos & au bien public. J'aurois eu assez de raison pour faire ce coup-là : mais comme j'écrivois à un vieux Cagot de Parent, qui ne se nourrissoit que de dévotion, & qui craignoit les malignes influences de la Cour, il m'exhortoit incessamment à ne lui rien écrire, qui pût choquer les gens d'Eglise & les gens du Roi, de crainte que mes lettres ne fussent interceptées : quoiqu'il en soit, on m'avertit encore de Paris qu'on employe des Pédans pour écrire contre moi, & qu'ainsi il faut

P R E F A C E.

que je me prépare à essayer une grêle d'injures qu'on va faire pleuvoir sur moy, dans quelques jours; mais n'importe, je suis assez bon forcier pour repousser l'orage du côté de *Paris*. Je me mocque, je feray la guerre à coups de plume, puisque je ne la puis faire à coups d'épée. Ceci soit dit en passant, dans cette Préface au Lecteur, que le Ciel daigne combler de prospéritez, en le préservant d'aucune discussion d'affaire avec la plûpart des Ministres d'Etat ou de l'Evangile; car ils auront toujours raison, quelque tort qu'ils ayent, jusqu'à ce que l'Anarchie soit introduite chez nous, comme chez les Amériquains, dont le moindre s'estime beaucoup plus qu'un Chancelier de France. Ces peuples sont heureux d'être à l'abri des chicanes de ces Ministres, qui sont toujours maîtres par tout. Jenvie le sort d'un pauvre Sauvage, qui *leges & Sceptra terit*, & je souhaiterois pouvoir passer le

P R E F A C E.

reste de ma vie dans la Cabane ,
 afin de n'être plus exposé à fléchir le genou devant des gens, qui sacrifient le bien public à leur intérêt particulier, & qui sont nez pour faire enrager les honnêtes gens. Les deux Ministres d'Etat à qui j'ay affaire, ont été sollicitez en vain par Madame la Duchesse du Lude, par Mr. le Cardinal de Bouillon, par Mr. le Comte de Guiscard, par Mr. de Quiros, & par Mr. le Comte d'Avaux, rien n'a pû les fléchir, quoique mon affaire ne consiste qu'à n'avoir pas souffert les affronts d'un Gouverneur qu'ils protègent, pendant que cent autres Officiers, qui ont eu des affaires mille fois plus criminelles que la mienne, en ont été quittes pour trois mois d'absence. Quoiqu'il en soit, je trouve dans mes malheurs la consolation de jouir en Angleterre d'une espèce de liberté, dont on ne jouit pas ailleurs ; car on peut dire que c'est l'unique País de tous ceux qui sont habitez par des peuples ci-

P R E F A C E.

vilifez, où cette liberté paroît plus parfaite. Je n'en excepte pas même celle du cœur ; étant convaincu que les Anglois la conservent fort précieusement ; tant il est vrai que toute sorte d'esclavage est en horreur à ces Peuples, lesquels témoignent leur sagesse par les précautions qu'ils prennent pour s'empêcher de tomber dans une servitude fatale.

plus
ême
que
pré-
tou-
eur à
nent
u'ils
om-

A V I S DE L'AUTEUR AU LECTEUR.

DES que plusieurs Anglois d'un mérite distingué, à qui la Langue Françoisse est aussi familière que la leur, & divers autres de mes Amis, eurent vû mes Lettres & Mémoires de Canada, ils me témoignèrent qu'ils auroient souhaité une plus ample Relation des mœurs & coûtumes des Peuples, auxquels nous avons donné le nom de Sauvages, c'est ce qui m'obligea de faire profiter le Public de ces divers Entretiens, que j'ai eû dans ce País-là avec un certain Huron, à qui les François ont donné le nom de Rat: Je me faisois une application agréable, lorsque j'étois au Village de cet Américain, de recueillir avec soin tous ses raisonnemens. Je ne fus pas plutôt de retour de mon Voiage des Lacs de Canada, que je fis voir mon Manuscrit à Mr. le Comte de Frontenac, qui fut si ravi de le lire, qu'ensuite il se donna la peine de m'aider à mettre ces Dialogues dans l'état où ils sont. Car ce n'étoit auparavant que des Entretiens interrompus, sans suite & sans liaison. C'est à la sollicitation de ces Gentilshommes Anglois, & autres de mes Amis, que j'ai

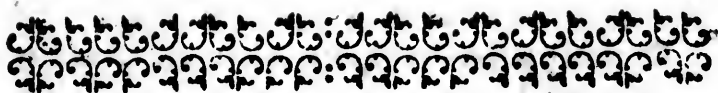
fait part au Public de bien des Curiositez qui
n'ont jamais été écrites auparavant, touchant ces
Peuples sauvages. J'ai aussi crû qu'il n'auroit
pas desagréable que j'y ajoûtrasse des Relations
assez curieuses de deux Voiages que j'ai faits,
l'un en Portugal, où je me sauvai de Terre-Neu-
ve, & l'autre en Danemarck. On y trouvera la
description de Lisbonne, de Copenhague, &
de la Capitale du Roiaume d'Arragon, me ré-
servant à faire imprimer d'autres Voiages que j'ai
faits en Europe, lorsque j'aurai le bonheur de
pouvoir dire des Vérités sans risque & sans
danger.

qui
ces
upie
tions
its,
Neu-
ra la
, &
e ré.
e j'ai
ar de
sans

mêmes.



32
D
B
I
c
s



DIALOGUES

OU ENTRETIENS

ENTRE UN SAUVAGE

ET LE

BARON DE LAHONTAN.

LAHONTAN.



Est avec beaucoup de plaisir, mon cher Adario, que je veux raisonner avec toi de la plus importante affaire qui soit au Monde, puis qu'il s'agit de te découvrir les grandes véritez du Christianisme.

A D A R I O.

Je suis prêt à t'écouter, mon cher Frere, afin de m'éclaircir de tant de choses que les Jésuites nous prêchent depuis long-temps, & je veux que nous parlions ensemble avec autant de liberté que faire se pourra. Si ta Créance est semblable à celle que les Jésuites nous prêchent, il est inutile que nous entrions en conversation; car ils m'ont débité tant de fables, que tout ce que j'en puis croire, c'est qu'ils ont trop d'esprit pour les croire eux-mêmes.





Je ne sçai pas ce qu'ils t'ont dit , mais je croi que leurs paroles & les miennes se rapporteront fort bien les unes aux autres. La Religion Chrétienne est celle que les hommes doivent professer pour aller au Ciel. Dieu a permis qu'on découvrit l'Amérique , voulant sauver tous les peuples , qui suivront les Loix du Christianisme : il a voulu que l'Evangile fût prêché à ta Nation afin de lui montrer le véritable chemin du Paradis , qui est l'heureux séjour des bonnes Ames. Il est dommage que tu ne veuille pas profiter des graces & des talens que Dieu t'a donné. La vie est courte , nous sommes incertains de l'heure de notre mort ; le temps est cher : éclairci-toi donc des grandes Verezitez du Christianisme ; afin de l'embrasser au plus vite , en regrettant les jours que tu as passé dans l'ignorance , sans culte , sans religion , & sans la connoissance du vrai Dieu.

A D A R I O.

Comment sans connoissance du vrai Dieu est-ce que tu rêves ? Quoi ! tu nous crois sans religion après avoir demeuré tant de temps avec nous ? 1. Ne fais-tu pas que nous reconnoissons un Créateur de l'Univers , sous le nom du grand Esprit ou du Maître de la vie , que nous croions être dans tout ce qui n'a point de bornes. 2. Que nous confessions l'immortalité de

l'am
vûs
d'av
afin
bles
Que
tre d
pri
mes
est u
lequ
la qu
6. C
s'éte
de la
le co
chos
mon
ce ,
Nou
ames
conn
reme
vais
vaife
ce q
hom
ligio
pas d
sçais
& à

l'ame. 3. Que le grand Esprit nous a pour-
 vus d'une raison capable de discerner le bien
 d'avec le mal, comme le ciel d'avec la terre,
 afin que nous suivions exactement les vérita-
 bles Régles de la justice & de la sagesse. 4.
 Que la tranquillité d'ame plaît au grand Ma-
 tre de la vie; qu'au contraire le trouble de l'es-
 prit lui est en horreur, parce que les hom-
 mes en deviennent méchans. 5. Que la vie
 est un songe, & la mort un réveil, après
 lequel l'ame voit & connoît la nature &
 la qualité des choses visibles & invisibles.
 6. Que la portée de nôtre esprit ne pouvant
 s'étendre un pouce au-dessus de la superficie
 de la terre, nous ne devons pas le gêner ni
 le corrompre en essayant de pénétrer les
 choses invisibles & improbables. Voilà,
 mon cher Frere, quelle est nôtre Créan-
 ce, & ce que nous suivons exactement.
 Nous croions aussi d'aller dans le païs des
 ames après nôtre mort; mais nous ne soup-
 çonnons pas, comme vous, qu'il faut nécessai-
 rement qu'il y ait des séjours & bons & mau-
 vais après la vie, pour les bonnes ou mau-
 vaises ames, puisque nous ne sçavons pas si
 ce que nous croions être un mal selon les
 hommes, l'est aussi selon Dieu; si vôtre Re-
 ligion est différente de la nôtre, cela ne veut
 pas dire que nous n'en aions point du tout. Tu
 sçais que j'ai été en France, à la nouvelle York
 & à Quebec, où j'ai étudié les mœurs & la

doctrine des Anglois & des François. Les Jésuites disent que parmi cinq ou six cens sortes des Religions qui sont sur la terre, il n'y en a qu'une seule bonne & véritable, qui est la leur, & sans laquelle nul homme n'échappera d'un feu qui brûlera son ame durant toute l'éternité; & cependant ils n'en sauroient donner des preuves.

L A H O N T A N.

Ils ont bien raison, Adario, de dire qu'il y en a de mauvaises; car, sans aller plus loin, ils n'ont qu'à parler de la tienné. Celui qui ne connoît point les vérités de la Religion Chrétienne n'en sauroit avoir. Tout ce que tu viens de me dire sont des rêveries effroyables. Le Pays des ames dont tu parles, n'est qu'un Pays de chasse chimérique: au lieu que nos saintes Ecritures nous parlent d'un Paradis situé au-dessus des étoiles les plus éloignées, où Dieu séjourne actuellement environné de gloire, au milieu des ames de tous les fidèles Chrétiens. Ces mêmes Ecritures font mention d'un Enfer que nous croions être placé dans le centre de la Terre, où les ames de tous ceux qui n'ont pas embrassé le Christianisme brûleront éternellement sans se consumer, aussi-bien que celles des mauvais Chrétiens. C'est une vérité à laquelle tu devrois songer.

Ces saintes Ecritures que tu cites à tout moment, comme les Jésuites font, demandent cette grande foi, dont ces bons Peres nous rompent les oreilles; or cette foi ne peut être qu'une persuasion, croire c'est être persuadé, être persuadé c'est voir de ses propres yeux une chose, ou la reconnoître par des preuves claires & solides. Comment donc aurois-je cette foi puisque tu ne saurois ni me prouver, ni me faire voir la moindre chose de ce que tu dis? Croi-moi, ne jette pas ton esprit dans des obscuritez, cesse de soutenir les visions des Ecritures saintes, ou bien finissons nos Entretiens. Car, selon nos principes, il faut de la probabilité. Surquoi fondes-tu le destin des bonnes ames qui sont avec le grand Esprit au-dessus des étoiles, ou celui des mauvaises qui brûleront éternellement au centre de la terre? Il faut que tu accuse Dieu de tyrannie, si tu crois qu'il ait créé un seul homme pour le rendre éternellement malheureux parmi les feux du centre de cette Terre. Tu diras, sans doute, que les saintes Ecritures prouvent cette grande vérité; mais il faudroit encore, si cela étoit, que la Terre fût éternelle, or les Jésuites le nient, donc le lieu des flâmes doit cesser lorsque la terre sera consumée. D'ailleurs, comment veux-tu que l'ame, qui est un pur esprit,

mille fois plus subtil & plus léger que la fumée, tende contre son penchant naturel au centre de cette Terre : Il seroit plus probable qu'elle s'élevât & s'envolât au Soleil, où tu pourrois plus raisonnablement placer ce lieu de feux & de flâmes, puisque cet Astre est plus grand que la Terre, & beaucoup plus ardent.

L A H O N T A N.

Ecoute, mon cher Adario, ton aveuglement est extrême, & l'endurcissement de ton cœur te fait rejeter cette foi & ces Ecritures, dont la vérité se découvre aisément, lorsqu'on veut un peu se défaire de ses préjugés. Il ne faut qu'examiner les prophéties qui y sont contenuës, & qui ont été incontestablement écrites avant l'événement. Cette Histoire sainte se confirme par les Auteurs Païens, & par les Monumens les plus anciens & les plus incontestables que les siècles passez puissent fournir. Croi moi, si tu faisois réflexion sur la maniere dont la Religion de Jesus-Christ s'est établie dans le monde, & sur le changement qu'elle y a apporté, si tu pressois les Caractères de vérité, de sincérité, & de divinité, qui se remarquent dans ces Ecritures; en un mot, si tu prenois les parties de nôtre Religion dans le détail, tu verrois & tu sentirois que ses dogmes, que ses préceptes, que ses promesses, que ses menaces, n'ont rien d'absurde,

de mauvais , ni d'oposé aux sentimens naturels , & que rien ne s'accorde mieux avec la droite raison , & avec les sentimens de la conscience.

A D A R I O.

Ce sont des contes que les Jésuites m'ont fait déjà plus de cent fois ; ils veulent que depuis cinq ou six mille ans , tout ce qui s'est passé , ait été écrit sans altération. Ils commencent à dire la maniere dont la terre & les cieux furent créés ; que l'homme le fût de terre , la femme d'une de ses côtes ; comme si Dieu ne l'auroit pas faite de la même matiere ; qu'un Serpent tenta cet homme dans un Jardin d'arbres fruitiers, pour lui faire manger d'une pomme , qui est cause que le grand Esprit a fait mourir son Fils exprés pour sauver tous les hommes. Si je disois qu'il est plus probable que ce sont des fables que des vérités , tu me paierois des raisons de ta Bible ; or l'invention de l'écriture n'a été trouvée , à ce que tu me dis un jour , que depuis trois mille ans , l'Imprimerie depuis quatre ou cinq siècles , comment donc s'assurer de tant d'événemens divers pendant plusieurs siècles ? Il faut assurément être bien crédule pour ajouter foi à tant de rêveries contenuës dans ce grand Livre que les Chrétiens veulent que nous croïons. J'ai ouï lire des Livres que les Jésuites ont fait de nôtre País. Ceux qui les lisoient me les expliquoient en

ma langue, mais j'y ai reconnu vingt men-
teries les unes sur les autres. Or si nous
voions de nos propres yeux des faussetez im-
primées & des choses différentes de ce qu'el-
les sont sur le papier : comment veux-tu que
je croie la sincerité de ces Bibles écrites de-
puis tant de siècles, traduites de plusieurs
langues par des ignorans qui n'en auront pas
conçu le véritable sens, ou par des menteurs
qui auront changé, augmenté & diminué
les paroles qui s'y trouvent aujourd'hui.
Je pourrois ajouter à cela quelques autres
difficultez qui, peut-être, à la fin t'engage-
roient, en quelque manière d'avouër que
j'ai raison de m'en tenir aux affaires visibles
ou probables.

L A H O N T A N.

Je t'ai découvert, mon pauvre Adario, les
certitudes & les preuves de la Religion Chré-
tienne, cependant tu ne veux pas les écou-
ter, au contraire tu les regardes comme des
chimères, en alléguant les plus sottes raisons
du monde. Tu me cites les faussetez qu'on
écrit dans les Rélations que tu as vûës de ton
Païs, comme si le Jésuite qui les a faites,
n'a pas pû être abusé par ceux qui lui en ont
fourni les Mémoires. Il faut que tu confi-
dères, que ces descriptions de Canada sont
des bagatelles, qui ne se doivent pas compa-
rer avec les Livres qui traitent des choses
Saintes, dont cent Auteurs diférens ont écrit
sans se contredire.

Liv
con
tes
dre
gloi
vien
vou
qu'i
don
eû e
l'unc
ait l
été
men
ce q
les E
& qu
soit
lleu
L
cont
Fran
de l
jour
les J
que
ples
a qu
Qui

Comment sans se contredire ! Hé ! quoi ce Livre des choses saintes n'est-il pas plein de contradictions ? Ces Evangiles, dont les Jesuites nous parlent, ne causent-ils pas un désordre épouvantable entre les François & les Anglois ? Cependant tout ce qu'ils contiennent vient de la bouche du grand Esprit, si l'on vous en croit. Or, quelle aparence y a-t'il qu'il eût parlé confusément, & qu'il eût donné à ses paroles un sens ambigu, s'il avoit eût envie qu'on l'entendît ? De deux choses l'une, s'il est né & mort sur la terre, & qu'il ait harangué, il faut que ses discours aient été perdus, parce qu'il auroit parlé si clairement que les enfans auroient pû concevoir ce qu'il eût dit, ou bien si vous croiez que les Evangiles sont véritablement ses paroles, & qu'il n'y ait rien que du sien, il faut qu'il soit venu porter la guerre dans ce monde au lieu de la paix ; ce qui ne sçauroit être.

Les Anglois m'ont dit que leurs Evangiles contiennent les mêmes paroles que ceux des François, il y a pourtant plus de différence de leur Religion à la vôtre que de la nuit au jour. Ils assurent que la leur est la meilleure ; les Jesuites prêchent le contraire, & disent que celles des Anglois & de mille autres Peuples, ne valent rien. Qui dois-je croire, s'il n'y a qu'une seule véritable religion sur la terre ? Qui sont les gens qui n'estiment pas la leur

la plus parfaite ? Comment l'homme peut-il être assez habile pour discerner cette unique & divine Religion parmi tant d'autres différentes ? Croi-moi, mon cher Frere, le grand Esprit est sage, tous ses ouvrages sont accomplis, c'est lui qui nous a faits, il sçait bien ce que nous deviendrons. C'est à nous d'agir librement, sans embarrasser nôtre esprit des choses futures. Il t'a fait nôtre François, afin que tu crusses ce que tu ne vois ni ne conçois ; & il m'a fait nôtre Huron, afin que je ne crusse que ce que j'entens, & ce que la raison m'enseigne.

L A H O N T A N.

La raison t'enseigne à te faire Chrétien, & tu ne le veux pas être ; tu entendrois, si tu voulois, les vérités de nôtre Evangile, tout s'y suit ; rien ne s'y contredit. Les Anglois sont Chrétiens, comme les François ; & s'il y a de la différence entre ces deux Nations, au sujet de la Religion, ce n'est que par rapport à certains passages de l'Ecriture sainte qu'elles expliquent différemment. Le premier & principal point qui cause tant de disputes, est que les François croient que le Fils de Dieu aiant dit que son corps étoit dans un morceau de pain, il faut croire que cela est vrai, puisqu'il ne sçauroit mentir. Il dit donc à ses Apôtres qu'ils le mangeassent & que ce pain étoit véritablement son corps ; qu'ils fissent incessamment cette cérémonie en com-
mémo-

mémoration de lui. Ils n'y ont pas manqué; car depuis la mort de ce Dieu fait homme, on fait tous les jours le sacrifice de la Messe, parmi les François, qui ne doutent point de la présence réelle du Fils de Dieu dans ce morceau de pain. Or les Anglois prétendent qu'étant au Ciel, il ne scauroit être corporellement sur la terre; que les autres paroles qu'il a dit ensuite, & dont la discussion seroit trop étendue pour toi, les persuadent que ce Dieu n'est que spirituellement dans ce pain. Voilà toute la différence qu'il y a d'eux à nous. Car pour les autres points, ce sont des vétilles, dont nous nous accorderions facilement.

A D A R I O.

Tu vois donc bien qu'il y a de la contradiction ou de l'obscurité dans les paroles du Fils du grand Esprit, puisque les Anglois, & vous autres en disputez le sens avec tant de chaleur & d'animosité, & que c'est le principal motif de la haine qu'on remarque entre vos deux Nations. Mais ce n'est pas ce que je veux dire. Ecoute, mon Frere, il faut que les uns & les autres soient foux de croire l'incarnation d'un Dieu, voyant l'ambiguité de ces discours dont vôtre Evangile fait mention. Il y a cinquante choses équivoques qui sont trop grossières pour être sorties de la bouche d'un Être aussi parfait. Les Jésuites nous assurent que ce Fils

du grand Esprit a dit qu'il veut véritablement que tous les Hommes soient sauvez; or s'il le veut il faut que cela soit : cependant ils ne le sont pas tous, puisqu'il a dit que *beaucoup étoient appellez & peu élus*. C'est une contradiction. Ces Peres répondent que Dieu ne veut sauver les Hommes qu'à condition qu'ils le veüillent eux-mêmes. Cependant Dieu n'a pas ajoûté cette clause, parce qu'il n'auroit pas alors parlé en Maître. Mais enfin les Jésuites veulent pénétrer dans les secrets de Dieu, & prétendre ce qu'il n'a pas prétendu lui-même, puisqu'il n'a pas établi cette condition. Il en est de même que si le grand Capitaine des François faisoit dire par son Viceroy, qu'il veut que tous les Esclaves de Canada passassent véritablement en France, où il les feroit tous riches, & qu'alors les Esclaves répondissent qu'ils ne veulent pas y aller, parce que ce grand Capitaine ne peut le vouloir qu'à condition qu'ils le voudront. N'est-il pas vrai, mon Frere, qu'on se moqueroit d'eux, & qu'ils seroient ensuite obligez de passer en France malgré leur volonté; tu n'oserois me dire le contraire. Enfin ces mêmes Jésuites m'ont expliqué tant d'autres paroles qui se contredisent, que je m'étonne après cela qu'on puisse les appeller *Ecritures Sainctes*. Il est écrit que le premier Homme que le grand Esprit fit de sa propre main, mangea d'un fruit défendu,

dont il fut châtié lui & sa Femme, pour être aussi criminels l'un que l'autre. Supposons donc que pour une pomme leur punition ait été comme tu voudras, ils ne devoient se plaindre que de ce que le grand Esprit sachant qu'ils la mangeroient, il les eût créés pour être malheureux. Venons à leurs enfans qui, selon les Jesuites, sont envelopés dans cette déroute. Est-ce qu'ils sont coupables de la gourmandise de leur Pere & de leur Mère? Est-ce que si un Homme tuoit un de vos Rois, on puniroit aussi toute sa Génération, peres, meres, oncles, cousins, sœurs, freres & tous ses autres parens? Supposons donc que le grand Esprit, en créant cet Homme, ne seût pas ce qu'il devoit faire après sa création, ce qui ne peut être, supposons encore que toute sa posterité soit complice de son Crime, ce qui seroit injuste, ce grand Esprit n'est-il pas, selon vos Ecritures, si misericordieux & si clément, que sa bonté pour tout le Genre humain ne peut se concevoir? N'est-il pas aussi grand & si puissant que si tous les esprits des Hommes qui sont, qui ont été, & qui seront, étoient rassemblez en un seul, il lui seroit impossible de comprendre la moindre partie de sa toute-puissance. Or, s'il est si bon & si misericordieux, ne pouvoit-il pas pardonner lui & tous ses descendans d'une seule parole? Et s'il est si puissant & si grand,

43 D I A L O G U E S D U

quelle aparence y a-il qu'un Etre si incompréhensible se fût Homme, yécût en misérable, & mourût en infâme, pour expier le péché d'une vile Créature, autant ou plus au-dessous de lui, qu'une mouche est au-dessous du Soleil & des étoiles? Où est donc cette puissance infinie? A quoi lui serviroit-elle, & quel usage en feroit-il? Pour moi, je soutiens que c'est douter de l'étendue incompréhensible de la toute-puissance & avoir une présomption extravagante de soi-même de croire un avilissement de cette nature.

L A H O N T A N.

Ne vois-tu pas, mon cher Adario, que le grand Esprit étant si puissant, & tel que nous l'avons dit, le péché de notre premier Pere étoit par conséquent si énorme & si grand qu'on le puisse dépeindre. Par exemple, si j'oserois un de mes soldats, ce ne seroit rien, mais si je faisois un outrage au Roi, mon offense seroit achevée, & en même-tems impardonnable. Or Adam outrageant le Roi des Rois, nous sommes ses complices, puisque nous sommes une partie de son ame, & par conséquent, il falloit à Dieu une satisfaction telle que la mort de son propre Fils. Il est bien vrai qu'il nous auroit pû pardonner d'une seule parole, mais par des raisons que j'aurois de la peine à te faire comprendre, il a bien voulu vivre & mourir pour tout le Genre - Humain. J'ayouë qu'il est

miséricordieux, & qu'il eût pû absoudre Adam le même jour, car sa miséricorde est le fondement de toute l'esperance du salut. Mais, s'il n'eût pas pris à cœur le crime de sa desobéissance, sa défense n'eût été qu'un jeu. Il faudroit qu'il n'eût pas parlé sérieusement, & sur ce pied-là, tout le monde seroit en droit de faire tout le mal qu'il voudroit.

A D A R I O.

Jusqu'à present tu ne prouves rien, & plus j'examine cette prétendue Incarnation, & moins j'y trouve de vrai-semblance. Quoi! ce grand & incompréhensible Etre & Créateur des Terres, des Mers & du vaste Firmament, auroit pû s'avilir à demeurer neuf mois prisonnier dans les entrailles d'une Femme, à s'exposer à la misérable vie de ses camarades pecheurs, qui ont écrit vos Livres d'Evangelies, à être battu, foïetté, & crucifié comme un malheureux? C'est ce que mon esprit ne peut s'imaginer. Il est écrit qu'il est venu tout exprès sur la Terre pour y mourir, & cependant il a craint la mort; voilà une contradiction en deux manieres. I. S'il avoit le dessein de naître pour mourir, il ne devoit pas craindre la mort. Car pourquoi la craint-on? C'est parce qu'on n'est pas bien assuré de ce qu'on deviendra en perdant la vie; or il n'ignoroit pas le lieu où il devoit aller, donc il ne devoit pas être si éfraïé. Tu sçais bien que nous & nos femmes nous nous

empoisonnons le plus souvent, pour nous aller tenir compagnie dans le pais des Morts, lorsque l'un ou l'autre meurt; tu vois donc bien que la perte de la vie ne nous éfarouche pas, quoique nous ne soions pas bien certains de la route que nos ames prennent. Après cela que me répondras-tu? II. Si le Fils du grand Esprit avoit autant de pouvoir que son Pere, il n'avoit que faire de le prier de lui sauver la vie, puisqu'il pouvoit lui-même se garantir de la mort, & qu'en priant son Pere il se prioit soi-même. Pour moi, mon cher Frere, je ne conçois rien de tout ce que tu veux que je conçoive.

L A H O N T A N.

Tu avois bien raison de me dire tout à l'heure, que la portée de ton esprit ne s'étend pas un pouce au-dessus de la superficie de la Terre. Tes raisonnemens le prouvent assez. Après cela, je ne m'étonne pas si les Jésuites ont tant de peine à te prêcher, & à te faire entendre les saintes Veritez. Je suis fou de raisonner avec un Sauvage qui n'est pas capable de distinguer une supposition chimérique d'un principe assuré, ni une conséquence bien tirée, d'une fausse. Comme, par exemple, lorsque tu as dit que Dieu vouloit sauver tous les hommes, & que pourtant il y en auroit peu de sauvez, tu as trouvé de la contradiction à cela, cependant, il n'y en a point. Car il veut sauver tous les hommes qui le voudront eux-

mém
ceux
des
châti
com
les a
lieu
ques
de ce
je su
l'Ev
chim
ves
dit;
Evan
mais
& ne
ne te
don
vie

H
pré
nes.
van
me
tu
nat
po
leu
mi

mêmes en suivant sa Loi & ses préceptes ; ceux qui croiront son Incarnation , la vérité des Evangiles , la récompense des bons , le châtiment des méchans & l'éternité. Mais , comme il se trouvera peu de ces gens-là , tous les autres iront brûler éternellement dans ce lieu de feux & de flâmes , dont tu te moques. Prends garde de n'être pas du nombre de ces derniers ; j'en serois fâché , parce que je suis ton ami ; alors tu ne diras pas que l'Evangile est plein de contradictions & de chimères. Tu ne demanderas plus de preuves grossières de toutes les vérités que je t'ai dit ; tu te repentiras bien d'avoir traité nos Evangelistes d'imbéciles Conteurs de fables ; mais il n'en sera plus temps ; songe à tout ceci , & ne sois pas si obstiné ; car , en vérité , si tu ne te rends aux raisons incontestables que je donne sur nos mystères , je ne parlerai de ma vie avec toi.

A D A R I O.

Ha ! mon Frere , ne te fâche pas , je ne prétens pas t'offenser en t'opposant les miennes. Je ne t'empêche pas de croire tes Evangiles. Je te prie seulement de me permettre que je puisse douter de tout ce que tu viens de m'expliquer. Il n'est rien de si naturel aux Chrétiens , que d'avoir de la foi pour les saintes Ecritures , parce que dès leur enfance on leur en parle tant , qu'à l'imitation de tant de gens élevez dans la mé-

me créance, ils les ont tellement imprimées dans l'imagination, que la raison n'a plus la force d'agir sur leurs esprits déjà prévenus de la vérité de ces Evangiles; il n'est rien de si raisonnable à des gens sans préjugés, comme sont les Hurons, d'examiner les choses de près. Or, après avoir fait bien des réflexions depuis dix années, sur ce que les Jésuites nous disent de la vie & de la mort du Fils du grand Esprit, tous mes Hurons te donneront vingt raisons qui prouveront le contraire: pour moi, j'ai toujours soutenu que, s'il étoit possible qu'il eût eu la bassesse de descendre sur terre, il se seroit manifesté à tous les Peuples qui l'habitent. Il seroit descendu en triomphe avec éclat & majesté, à la vûe de quantité de gens. Il auroit ressuscité les morts, rendu la vûe aux aveugles, fait marcher les boiteux, guéri les malades par toute la terre; enfin, il auroit parlé, & commandé ce qu'il vouloit qu'on fît; il seroit allé de Nation en Nation faire ces grands miracles pour donner la même Loi à tout le monde; alors nous n'aurions tous qu'une même Religion, & cette grande uniformité qui se trouveroit par tout, prouveroit à nos descendans d'ici à dix mille ans, la vérité de cette Religion connue aux quatre coins de la terre, dans une même égalité: au lieu qu'il s'en trouve plus de cinq ou six cens différentes les unes des autres, parmi lesquelles

celle des François est l'unique, qui soit bonne, sainte & véritable, suivant ton raisonnement. Enfin, après avoir songé mille fois à toutes ces énigmes que vous apellez mystères, j'ai crû qu'il falloit être né au delà du grand Lac, c'est-à-dire être Anglois ou François pour les concevoir. Car dès qu'on me dira que Dieu, dont on ne peut se représenter la figure, puisse produire un Fils sous celle d'un homme, je répondrai qu'une femme ne sauroit produire un Castor, parce que chaque espece dans la nature y produit son semblable. Et si les hommes étoient tous au Diable, avant la venuë du Fils de Dieu, quelle aparence y a-t'il qu'il eût pris la forme des créatures qui étoient au Diable? n'en eût-il pas pris une différente & plus belle & plus pompeuse? Cela se pouvoit d'autant mieux que la troisième Personne de cette Trinité, incompatible avec l'unité, a pris la forme d'une colombe.

L A H O N T A N.

Tu viens de faire un système sauvage par une profusion de chimères, qui ne signifie rien. Encore une fois ce seroit en vain que je chercherois à te convaincre par des raisons solides, puisque tu n'es pas capable de les entendre. Je te renvoie aux Jésuites; cependant je te veux faire concevoir une chose fort aisée & qui est de la sphère de ton génie; c'est qu'il ne suffit pas de croire, pour

34 DIALOGUES DU

aller chez le grand Esprit, ces grandes vérités de l'Évangile que tu nies, il faut inviolablement observer les commandemens de la Loi qui y est contenuë, c'est-à-dire n'adorer que le grand Esprit seul, ne point travailler les jours de la grande priere, honorer son pere & sa mere, ne point coucher avec les filles, ni même les desirer que pour le mariage, ne tuer ni faire tuër personne, ne dire du mal de ses freres, ni mentir; ne point toucher aux femmes mariées, ne prendre point le bien de ses freres; aller à la Messe les jours marquez par les Jésuites, & jeûner certains jours de la Semaine, car tu aurois beau croire tout ce que nous croions des saintes Ecritures, ces préceptes y étant compris il faut les observer, ou brûler éternellement après la mort.

A D A R I O.

Ha! mon cher Frere, voilà où je t'attendois. Vraiment il y a long-tems que je sçai tout ce que tu me viens d'expliquer à present. C'est ce que je trouve de raisonnable dans ce Livre de l'Évangile, rien n'est plus juste ni plus plausible que ces ordonnances. Tu viens de me dire que si on ne les exécute pas, & qu'on ne suive pas ponctuellement ces commandemens, la créance & la foi des Évangiles, est inutile; pourquoi donc est-ce que les François le croient en se moquant de ces préceptes? Voilà une cou-

tra
don
auc
rati
tron
les
fiqu
me
je p
au
fass
cha
lor
nou
le r
ne c
ce c
fois
teri
se q
faif
rati
din
vou
par
tes
à le
cho
du
IV.
son

tradiction manifeste. Car I. à l'égard de l'adoration du grand Esprit, je n'en connois aucune marque dans vos actions, & cette adoration ne consiste qu'en paroles pour nous tromper. Par exemple, ne vois-je pas tous les jours que les Marchands disent en trafiquant nos Castors ; *Mes marchandises me coûtent tant, aussi vrai que j'adore Dieu, je perds tant avec toi, vrai comme Dieu est au Ciel.* Mais, je ne vois pas qu'ils lui fassent des sacrifices des meilleures marchandises qu'ils ont, comme nous faisons, lorsque nous les avons achetées d'eux, & que nous les brûlons en leur présence. II. Pour le travail des jours de la grande Priere, je ne conçois pas que vous fassiez de la différence de ceux-là aux autres, car j'ai vû vingt fois des François qui trafiquoient des ocleteries, qui faisoient des filets, qui jouoient, se querelloient, se battoient, se souloient, & faisoient cent autres folies. III. Pour la vénération de vos Peres, c'est une chose extraordinaire parmi vous de suivre leurs conseils ; vous les laissez mourir de faim, vous vous séparez d'eux, vous faites cabine à part ; vous êtes toujours prêts à leur demander & jamais à leur donner ; & si vous espérez quelque chose d'eux vous leur souhaitez la mort ou du moins vous l'attendez avec impatience. IV. Pour la continence envers le sexe, qui sont ceux parmi vous, à la réserve des Jésui-

36 D I A L O G U E S D U
tes, qui l'aient jamais gardée ? Ne voions-nous pas tous les jours vos jeunes gens poursuivre nos filles & nos femmes jusques dans les champs, pour les séduire par des presens, courir toutes les nuits de Cabane en Cabane dans nôtre Village pour les débaucher, & ne sçais-tu par toi-même combien d'affaires se sont passées parmi tes propres soldats ? V. A l'égard de meurtre, il est si ordinaire parmi vous, il est si fréquent, que pour la moindre chose, vous mettez l'épée à la main, & vous tuez: Quand j'étois à Paris, on y trouvoit toutes les nuits des gens percez de coups; & sur les chemins delà à la Rochelle, on me dit qu'il falloit que je prisse bien garde de perdre la vie. VI. Ne dire du mal de ses freres, ni mentir, sont des choses dont vous vous abstiendriez moins que de boire & de manger, je n'ai jamais oüï parler quatre François ensemble sans dire du mal de quelqu'un, & si tu sçavois ce que j'ai entendu publier du Vice-roi, de l'Intendant, des Jésuites, & de mille gens que tu connois, & peut-être de toi-même, tu verrois bien que les François se sçavent déchirer de la belle maniere. Pour mentir, je soutiens qu'il n'y a pas un Marchand ici qui ne dise vingt mengeries pour nous vendre la valeur d'un Castor de marchandise, sans conter celles qu'ils disent pour difamer leurs camarades. VII. Ne point toucher aux femmes mariées, il ne faut que vous entendre parler

quand vous avez un peu bû , on peut apren-
 dre sur cette matiere bien des histoires , on
 n'a qu'à compter les enfans que les femmes
 des Coureurs de bois sçavent faire pendant
 l'absence de leurs Maris. VIII. Ne point
 prendre le bien d'autrui : Combien de vols
 n'as-tu pas vû faire depuis que tu es ici entre
 les Coureurs de bois qui y sont ? N'en a-t-on
 pas pris sur le fait , n'en a-t-on pas châtié ?
 N'est-ce pas une chose ordinaire dans vos
 Villes , peut-on marcher la nuit en sûreté , ni
 laisser ses portes ouvertes ? IX. Aller à vôtre
 Messe pour prêter l'oreille aux paroles d'une
 langue qu'on n'entend pas ; il est vrai que le
 plus souvent les François y vont , mais c'est
 pour y songer à toute autre chose qu'à la
 priere. A Quebec les Hommes y vont pour
 voir les Femmes , & celles-ci pour voir les
 Hommes : J'en ai vû qui se font porter des
 Coussins , de peur de gêner leurs bas & leurs
 jupes , elles s'assient sur leurs talons , elles
 tirent un Livre d'un grand sac , elles le tien-
 nent ouvert en regardant plutôt les Hommes
 qui leur plaisent , que les prieres qui sont de-
 dans. La plupart des François y prennent du
 tabac en poudre , y parlent , y rient & chan-
 tent plutôt par divertissement que par dé-
 votion. Et qui pis est , je sçai que pendant
 le tems de cette priere plusieurs Femmes
 & filles en profitent pour leurs galanteries ,
 demeurant seules dans leurs maisons. A l'égard

de v^otre jeûne, il est plaisant. Vous mangez de toute sorte de poisson à crever, des œufs, & mille autres choses, & vous apellez cela jeûner? Enfin, mon cher Frere, vous autres François prétendez toustant que vous êtes avoir de la foi, & vous êtes des incrédules, vous voulez passer pour sages, & vous êtes foux, vous vous croiez des gens d'esprit, & vous êtes de présomptueux ignorans.

L A H O N T A N

Cette Conclusion, mon cher Ami, est un peu Hurone, en décidant de tous les François en général; si cela étoit, aucun deux n'iroit en paradis; or nous sçavons qu'il y a des millions de bienheureux que nous apellons des Saints, & dont tu vois les Images dans nos Eglises. Il est bien vrai que peu de François ont cette véritable foi, qui est l'unique principe de la pieté; plusieurs font profession de croire les vérités de nôtre Religion, mais cette créance n'est ni assez forte, ni assez vive en eux. J'avouë que la plûpart connoissent les Vérités Divines, & faisant profession de les croire, agissent tout au contraire de ce que la Foi & la Religion ordonnent. Je ne sçaurois nier la contradiction que tu as remarquée. Mais il faut considérer que les hommes péchent quelquefois contre les lumières de leur conscience, & qu'il y a des gens bien instruits qui vivent mal. Cela peut arriver ou par le défaut d'attention, ou par la

force de leurs passions, par leurs attachemens aux intérêts temporels : l'homme corrompu comme il est, est emporté vers le mal par tant d'endroits, & par un penchant si fort, qu'à moins de nécessité absolüe, il est difficile qu'il y renonce.

A D A R I O.

Quand tu parles de l'homme, dis l'homme François; car tu sçais bien que ces passions, cet intérêt, & cette corruption, dont tu parles, ne sont pas connuës chez nous. Or ce n'est pas-là ce que je veux dire : écoute, mon Frere, j'ai parlé très-souvent à des François sur tous les vices qui régnerent parmi eux, & quand je leur ai fait voir qu'ils n'observoient nullement les loix de leur Religion, ils m'ont avoué qu'il étoit vrai, qu'ils le voioient & qu'ils le connoissoient parfaitement bien, mais qu'il leur étoit impossible de les observer. Je leur ai demandé s'ils ne croioient pas que leurs ames brûleroient éternellement : ils m'ont répondu que la misericorde de Dieu est si grande, que quiconque a de la confiance en sa bonté, sera pardonné; que l'Evangile est une Alliance de grace dans laquelle Dieu s'accommode à l'état & à la foiblesse de l'Homme qui est tenté par tant d'attraits violens si fréquemment qu'il est obligé de succomber; & qu'enfin ce Monde étant le lieu de la corruption, il n'y aura de la pureté dans l'homme corrompu si ce n'est

40 DIALOGUES DU
dans le País de Dieu. Voilà une Morale
moins rigide que celles des Jésuites; lesquels
nous envoient en Enfer pour une bagatelle.
Ces François ont raison de dire qu'il est
impossible d'observer cette Loi, pendant que
le Tien, & *le Mien*, subsistera parmi vous au-
tres. C'est un fait aisé à prouver par l'exem-
ple de tous les Sauvages de Canada; puisque
malgré leur pauvreté ils sont plus riches que
vous, à qui *le Tien* & *le Mien* fait commettre
toutes sortes de Crimes.

E A H O N T A N .

J'avouë, mon cher Frere, que tu as raison,
& je ne sçauois me lasser d'admirer l'innocence
de tous les Peuples sauvages. C'est ce
qui fait que je souhaiterois de tout mon cœur
qu'ils connussent la sainteté de nos Ecritures,
c'est-à-dire cet Evangile dont nous
avons tant parlé, il ne leur manqueroit autre
chose que cela pour rendre leurs ames éternel-
lement bien-heureuses. Vous vivez tous
si moralement bien que vous n'aurez qu'une
seule difficulté à surmonter pour aller en Pa-
radis; c'est la fornication parmi les gens
libres de l'un & de l'autre Sexe, & la liberté
qu'ont les hommes & les femmes de rompre
leurs mariages, pour changer réciproque-
ment & s'accommoder au choix de nouvel-
les personnes; car le grand Esprit a dit que la
mort ou l'adultère pouvoient seuls rompre
ce lien indissoluble.

Nous parlerons une autrefois de ce grand obstacle que tu trouves à nôtre salut, avec plus d'attention ; cependant je me contenterai de te donner une seule raison sur l'un de ces deux points, c'est de la liberté des Filles & des Garçons. Premièrement un jeune Guerrier ne veut point s'engager à prendre une femme qu'il n'ait fait quelque campagne contre les Iroquois, pris des esclaves pour le servir à son village, à la chasse, & à la pêche, & qu'il ne sçache parfaitement bien chasser & pêcher ; d'ailleurs, il ne veut pas s'énervier par le fréquent exercice de l'acte vénérien, dans le tems que sa force lui permet de servir sa Nation contre ses Ennemis : outre qu'il ne veut pas exposer une femme & des enfans à la douleur de le voir tué ou pris. Or, comme il est impossible qu'un jeune homme puisse se contenir totalement sur cette matiere, il ne faut pas trouver mauvais que les Garçons une ou deux fois le mois, recherchent la compagnie des Filles, & que ces Filles souffrent celle des Garçons ; sans cela, nos jeunes gens en feroient extrêmement incommodés, comme l'exemple l'a fait voir envers plusieurs, qui, pour mieux courir, avoient gardé la continence ; & d'ailleurs nos Filles auroient la bassesse de se donner à nos Esclaves.

L A H O N T A N.

Crois-moi, mon cher Ami, Dieu ne se

paie pas de ces raisons-là, il veut qu'on se marie, ou qu'on n'ait aucun commerce avec le Sexe. Car pour une seule pensée amoureuse, un seul desir, une simple volonté de contenter sa passion brutale, il faut brûler éternellement. Et quand tu trouve de l'impossibilité dans la Contenance, tu donnes un démenti à Dieu, car il n'a ordonné que des choses possibles. On peut se modérer quand on le veut; il ne faut que le vouloir. Tout homme qui croit en Dieu doit suivre ces préceptes, comme nous avons dit. On résiste à la tentation par le secours de sa grace qui ne nous manque jamais. Voi, par exemple, les Jésuites, crois-tu qu'ils ne soient pas tentez, quand ils voient de belles filles dans ton Village? Sans contredit ils le sont; mais ils appellent Dieu à leur secours; ils passent leur vie, aussi-bien que nos Prêtres, sans se marier, ni sans avoir aucun commerce criminel avec le Sexe. C'est une promesse solennelle qu'ils font à Dieu, quand ils endossent l'habit noir. Ils combattent toute leur vie les tentations; il se faut faire de la violence pour gagner le Ciel: il faut fuir les occasions de peur de tomber dans le péché. On ne sçauroit mieux les éviter qu'en se jettant dans les Cloîtres.

A D A R I O.

Je ne voudrois pas pour dix Castors être obligé de garder le silence sur cette matière.

Pre
jura
auta
lu c
la p
cho
les
les I
nent
ainfi
pout
bled
aucu
un se
ment
se mo
donn
me q
merc
les fe
stant
qu'il
à-dir
cûeil
laqu
un d
En v
les g
des
vrag
font

Premièrement ces gens-là font un crime en jurant la Contenance ; car Dieu aiant créé autant d'hommes, que de femmes, il a voulu que les uns & les autres travaillassent à la propagation du genre humain. Toutes choses multiplient dans la Nature, les Bois, les Plantes, les Oiseaux, les Animaux & les Insectes. C'est une leçon qu'ils nous donnent tous les ans. Et les gens qui ne le font pas ainsi sont inutiles au monde, ne sont bons que pour eux-mêmes, & ils volent à la terre le bled qu'elle leur donne, puisqu'ils n'en font aucun usage, selon vos principes. Ils font un second crime quand ils violent leur serment, ce qui leur est assez ordinaire ; car ils se moquent de la parole & de la foi qu'ils ont donnée au grand Esprit. En voici un troisième qui en amène un quatrième, dans le commerce qu'ils ont, soit avec les filles, ou avec les femmes. Si c'est avec les filles, il est constant qu'ils leur ôtent en les déflorant ce qu'ils ne sçauroient jamais leur rendre, c'est-à-dire cette fleur que les François veulent cueillir eux-mêmes, quand ils se marient, & laquelle ils estiment un trésor dont le vol est un des grands crimes qu'ils puissent faire. En voilà déjà un, & l'autre est que pour les garantir de la grossesse, ils prennent des précautions abominables en faisant l'ouvrage à demi ; si c'est avec les femmes, ils sont responsables de l'adultère & du mauvais

ménage qu'elles font avec leurs maris. Et de plus les enfans qui en proviennent sont des voleurs qui vivent aux dépens de leurs demi-freres. Le cinquième crime qu'ils commettent, consiste dans les voies illégitimes & profanes dont ils se servent pour assouvir leur passion brutale : car comme ce sont eux qui prêchent vôtre Evangile ils leur font entendre en particulier, une explication bien différente de celle qu'ils débitent en public, sans quoi ils ne pourroient pas autoriser leur libertinage, qui passeroit pour crime selon vous autres. Tu vois bien que je parle juste, & que j'ai vû en France ces bons Prêtres noirs ne pas cacher leurs visages avec leurs chapeaux quand ils voient les femmes. Encore une fois, mon cher Frere, il est impossible de se passer d'elles à un certain âge, encore moins de n'y pas penser. Toute cette résistance, ces efforts dont tu parles, sont des comptes à dormir debout. De même cette occasion que tu prétens qu'on évite en s'enfermant dans le Couvent, pourquoi souffre-t-on que les jeunes Prêtres ou Moines confessent des filles & des femmes ? Est-ce fuir les occasions ? n'est-ce pas plutôt les chercher ? Qui est l'homme au monde qui peut entendre certaines galanteries dans les Confession aux sans être hors de soi-même ? sur-tout des gens sains, jeunes & robustes qui ne travaillent point, & ne mangent que des viandes nour-

rissar
chau
Pour
seul
granc
gens-
le pec
sortes
que c
Moin
trava
de fai
faire
riassen
leur m
de Pré
de 60
prêch
par le
lors, c
mes ni
fidere
& la N
âge-là

Je
comp
très-pe
peut a
mes ou
ment,

zissantes, assaisonnées de cent drogues, qui échauffent assez le sang sans autre provocation. Pour moi je m'étonne après cela qu'il y ait un seul Eclésiastique qui aille dans ce Paradis du grand Esprit, & tu oses me soutenir que ces gens-là se font Moines & Prêtres pour éviter le peché, pendant qu'il sont adonnez à toutes sortes de vices? Je sçai par d'habiles François que ceux d'entre vous qui se font Prêtres ou Moines ne songent qu'à vivre à leur aise, sans travail, sans inquiétude, de peur de mourir de faim, ou d'aller à l'Armée. Pour bien faire il faudroit que tous ces gens-là se mariaissent, & qu'il demeurassent chacun dans leur ménage; où tout au moins ne recevoir de Prêtres ou de Moines au-dessous de l'âge de 60. ans. Alors ils pourroient confesser, prêcher, visiter sans scrupule les familles, par leur exemple édifier tout le monde: Alors, dis-je, ils ne pourroient séduire ni femmes ni filles. Ils seroient sages, modérez, considérez par leur vieillesse & par leur conduite, & la Nation n'y perdrait rien, puisqu'à cet âge-là on est hors d'état de faire la guerre.

L A H O N T A N.

Je t'ai déjà dit une fois qu'il ne falloit pas comprendre tout le monde en des choses où très-peu de gens ont part. Il est vrai qu'il y en peut avoir quelques-uns qui ne se font Moines ou Prêtres que pour subsister commodément, & qui abandonnant les devoirs de leur

Ministère, se contentent d'en tirer les revenus. J'avouë qu'il y en a d'ivrognes, de violens & d'emportés dans leurs actions & dans leurs paroles; qu'il s'en trouve d'une avarice fardide, & d'un attachement extrême à leur intérêt; d'orgueilleux, d'implacables dans leurs haines, de paillards, de débauchez, de jureurs, d'hipocrites, d'ignorans, de mondains, de médifans, &c. mais le nombre en est très-petit, parce qu'on ne reçoit dans l'Eglise que des gens sages dont on soit bien assuré, on les éprouve, & on tâche de connoître le fond de leur ame avant que de les y admettre. Néanmoins, quelque précaution qu'on prenne, il ne se peut faire qu'on n'y soit trompé quelquefois; c'est pourtant un malheur, car lorsque ces vices paroissent dans la conduite de ces gens-là, c'est assurément le plus grand des scandales; dés-là les paroles saintes se salissent dans leur bouche, les Loix de Dieu sont méprisées, les choses divines ne sont plus respectées; le Ministère s'avilit, la Religion en général tombe dans le mépris; & le Peuple n'étant plus retenu par le respect que l'on doit avoir pour la Religion, se donne une entiere licence. Mais il faut que tu sçaches que nous nous réglons plutôt par la doctrine que par l'exemple de ces indignes Ecclésiastiques. Nous ne faisons pas comme vous autres, qui n'avez pas le discernement & la fermeté nécessaires pour sça-

voi
ple
dale
don
pis.
le P
Eve
digi
bier
mên
qui

C
que
pon
obje
ches
jour
pos
Ang
que
un h
qu'il
seco
ceux
tes d
sembl
Pais
dond
à l'o
s'il a

voir ainsi séparer la doctrine d'avec l'exemple, & pour n'être pas ébranlez par les scandales que donnent ceux que tu as vû à Paris, dont la vie & la prédication ne s'accordent pas. Enfin tout ce que j'ai à te dire, c'est que le Pape commandant expressement à nos Evêques de ne conférer à aucun Sujet indigne les Ordres Ecclésiastiques, ils prennent bien garde à ce qu'ils font, & ils tâchent en même-tems de ramener à leur devoir ceux qui s'en écartent.

A D A R I O.

C'est quelque chose d'étrange que depuis que nous parlons ensemble, tu ne me répondes que superficiellement sur toutes les objections que je t'ai fait; je voi que tu cherches des détours, & que tu t'éloignes toujours du sujet de mes questions. Mais à propos du Pape, il faut que tu sçaches qu'un Anglois me disoit un jour à la *Nieu-York*, que c'étoit comme nous un homme, mais un homme qui envoioit en enfer tous ceux qu'il excommunioit, qu'il faisoit sortir d'un second lieu de flâmes, que tu as oublié, tous ceux qu'il vouloit, & qu'il ouvroit les portes du Païs du grand Esprit à qui bon lui sembloit, parce qu'il avoit les clefs de ce bon Païs-là; si cela est, tous ses amis dévroient donc se tuër quand il meurt, pour se trouver à l'ouverture des portes en sa compagnie; & s'il a le pouvoir d'envoier les ames dans le

48 D I A L O G U E S D U
feu éternel, il est dangereux d'être de ses
ennemis. Ce même Anglois ajoûtoit que cet-
te grande autorité ne s'étendoit nullement
sur la Nation Angloise, & qu'on se moquoit
de lui en Angleterre. Dis-moi, je te prie, s'il
a dit la vérité.

L A H O N T A N.

Il y auroit tant de choses à raconter sur
cette question, qu'il me faudroit quinze
jours pour te les expliquer. Les Jésuites te les
distingueront mieux que moi. Néanmoins je
puis te dire en passant que l'Anglois railloit
en disant quelques vérités. Il avoit raison de
te persuader que les gens de sa Religion ne de-
mandent pas au Pape le chemin du Ciel, puis-
que cette foi vive, dont nous avons tant parlé,
les y conduit en disant des injures à ce saint
homme. Le fils de Dieu veut les sauver tous
par son sang & par ses mérites; or s'il le
veut, il faut que cela soit. Ainsi, tu vois bien
qu'ils sont plus heureux que les François dont
ce Dieu exige de bonnes œuvres qu'ils ne
font guères. Sur ce pied-là nous allons en
enfer, si nous contrevenons par nos mé-
chantes actions au commandement de Dieu
dont nous avons parlé, quoique nous aions la
même foi qu'eux. A l'égard du second lieu de
flâmes, dont tu parles, & que nous apellons
le Purgatoire, ils sont exempts d'y passer,
car ils aimeroient mieux vivre éternellement
sur la terre, sans jamais aller en Paradis, que de

de
san
neu
sens
fait
qu'
c'est
font
nent
une i
ce qu
O
qu'il
ils n'
c'est à
sans p
plûtô
n'avo
tres F
belle
son po
comm
cessité
ces de
pardo
tel par
te mill
au Cie
parole
déjà d
voir d
Ton

de brûler des milliers d'années chemin faisant. Ils sont si délicats sur le point d'honneur, qu'ils n'accepteroient jamais de présents au prix de quelques bastonnades. On ne fait pas, selon eux, une grâce à un homme lorsqu'on le maltraite en lui donnant de l'argent, c'est plutôt une injure. Mais les François, qui sont moins scrupuleux que les Anglois, tiennent pour une grande faveur, celle de brûler une infinité de siècles dans ce Purgatoire, parce qu'ils connoissent mieux le prix du Ciel.

Or comme le Pape est leur Créancier, & qu'il leur demande la restitution de ses biens, ils n'ont garde de lui demander ses pardons, c'est à-dire un passeport pour aller en Paradis, sans passer en Purgatoire; car il leur donneroit plutôt pour aller à cet enfer, qu'ils prétendent n'avoir jamais été fait pour eux. Mais nous autres François qui lui faisons une rente assez belle, par la connoissance que nous avons de son pouvoir extrême, & des péchez que nous commettons tous contre Dieu, il faut de nécessité que nous aions recours aux indulgences de ce saint homme, pour en obtenir un pardon qu'il a pouvoir de nous accorder; & tel parmi nous qui seroit condamné à quarante mille ans de Purgatoire, avant que d'aller au Ciel, peut en être quitte pour une seule parole du Pape. Les Jésuites, comme je te l'ai déjà dit, t'expliqueront à merveilles le pouvoir du Pape, & l'état du Purgatoire.

La différence que je trouve entre vôtre créance , & celle des Anglois , embarrasse si fort mon esprit , que plus je cherche à m'éclaircir , & moins je trouve de lumières. Vous feriez mieux de dire tous tant que vous êtes , que le grand Esprit a donné des lumières suffisantes à tous les hommes pour connoître ce qu'ils doivent croire & ce qu'ils doivent faire , sans se tromper. Car j'ai ouï dire que parmi chacune de ces Religions différentes , il s'y trouve un nombre de gens de diverses opinions ; comme , par exemple , dans la vôtre chaque Ordre Religieux soutient certains points différens des autres , & se conduit aussi diversement en ses Instituts qu'en ses habits , cela me fait croire qu'en Europe chacun se fait une Religion à sa mode , différente de celle dont il fait profession extérieure. Pour moi , je croi que les hommes sont dans l'impuissance de connoître ce que le grand Esprit demande d'eux , & je ne puis m'empêcher de croire que ce grand Esprit étant aussi juste & aussi bon qu'il l'est , sa justice ait pu rendre le salut des hommes si difficile , qu'ils seront tous damnez hors de vôtre religion , & que même peu de ceux qui la professent iront dans ce grand Paradis. Crois-moi , les affaires de l'autre monde sont bien différentes de celles-ci. Peu de gens sçavent ce qui s'y passe. Ce que nous sçavons c'est que

BARON DE LA MONTAN.

nous autres Hurons ne sommes pas les auteurs de notre création ; que le grand Esprit nous a fait honnêtes gens, en vous faisant des scélérats qu'il envoie sur nos Terres, pour corriger nos défauts & suivre notre exemple. Ainsi, mon Frère, croi tout ce que tu voudras, aie tant de foi qu'il te plaira, tu n'iras jamais dans le bon pays des Ames si tu ne te fais Huron. L'innocence de notre vie, l'amour que nous avons pour nos freres, la tranquillité d'ame dont nous jouissons par le mépris de l'intérêt, sont trois choses que le grand Esprit exige de tous les hommes en général. Nous les pratiquons naturellement dans nos Villages, pendant que les Européans se déchirent, se volent, se diffament, setuent dans leurs Villes, eux qui voulant aller au pays des Ames ne songent jamais à leur Créateur ; que lorsqu'ils en parlent avec les Hurons. Adieu, mon cher Frere, il se fait tard ; je me retire dans ma Cabane pour songer à tout ce que tu m'as dit, afin que je m'en ressouvienne demain, lorsque nous raisonnerons avec le Jésuite.

D E S L O I X.

L A H O N T A N.

Eh bien ! mon Ami, tu as entendu le Jésuite, il t'a parlé clair, il t'a bien mieux expliqué les choses que moi. Tu vois bien qu'il

ya de la différence de les raisonnemens aux
 miens. Nous autres gens de guerre ne sçavons
 que superficiellement nôtre religion, qui est
 pourtant une science que nous devrions sça-
 voir le mieux : mais les Jésuites la possèdent
 à tel point, qu'ils ne manquent jamais de
 convaincre les Peuples de la Terre les plus
 incrédules & les plus obstinez.

A D A R I O.

A te parler franchement, mon cher Frere,
 je n'ai pû concevoir quasi rien de ce qu'il
 m'a dit, & je suis fort trompé s'il l'a compris
 lui-même. Il m'a dit cent fois les mêmes cho-
 ses dans ma Cabane, & tu as bien pû remar-
 quer que je lui répondis vingt fois hier, que
 j'avois déjà entendu ses raisonnemens à di-
 verses reprises. Ce que je trouve encore de
 ridicule, c'est qu'il me persecute à tout mo-
 ment de les expliquer mot pour mot aux gens
 de ma Nation, parce que, dit-il, aiant de
 l'esprit, je puis trouver des termes assez ex-
 pressifs dans ma Langue, pour rendre le sens
 de ses paroles plus intelligible que lui, à qui
 le langage Huron n'est pas assez bien connu.
 Tu as bien vû que je lui ai dit qu'il pouvoit
 baptiser tous les enfans qu'il voudroit, quoi-
 qu'il n'ait sçû me faire entendre ce que c'est
 que le bâtême. Qu'il fasse tout ce qu'il vou-
 dra dans mon Village, qu'il y fasse des Chré-
 tiens, qu'il prêche, qu'il baptise, je ne l'en
 empêche pas. C'est assez parler de Religion,

BARON DE LAHONTAN. 53

venons à ce que vous apellez *les Loix* ; c'est un mot comme tu sçais que nous ignorons dans nôtre langue ; mais j'en connois la force & l'expression , par l'explication que tu me donnas l'autre jour , avec les exemples que tu ajoutas pour me le faire mieux concevoir. Dis-moi, je te prie, les *Loix*, n'est-ce pas dire les choses justes & raisonnables ? Tu dis qu'oïi ; & bien , observer les *Loix* c'est donc observer les choses justes & raisonnables. Si cela , il faut que vous preniez ces choses justes & raisonnables dans un autre sens que nous , ou que , si vous les entendez de même , vous ne les suiviez jamais.

LAHONTAN.

Vraiment tu fais-là de beaux contes & de belles distinctions ! est-ce que tu n'as pas l'esprit de concevoir depuis 20. ans, que ce qui s'appelle raison , parmi les Hurons, est aussi raison parmi les François ? Il est bien sûr que tout le monde n'observe pas ces *Loix* , car si on les observoit, nous n'aurions que faire de châtier personne ; alors ces Jugés que tu as vûs à Paris & à Quebec , seroient obligez de chercher à vivre par d'autres voies. Mais comme le bien de la société consiste dans la justice & dans l'observance de ces *Loix* , il faut châtier les méchans & récompenser les bons ; sans cela tout le monde s'égorgeroit , on se pilleroit , on se diffameroit ; en un mot , nous serions les gens du monde les plus malheureux.

Vous l'êtes assez déjà, je ne conçois pas que vous puissiez l'être davantage. O ! quel genre d'hommes font les Européens ! O quelle sorte de créatures ! qui font le bien par force, & n'évitent à faire le mal que par la crainte des châtimens ? Si je te demandois ce que c'est qu'un homme, tu me répondrois que c'est un François, & moi je te prouverai que c'est plutôt un Castor ; car un homme n'est pas homme à cause qu'il est planté droit sur ses deux pieds, qu'il sçait lire & écrire, & qu'il a mille autres industries. J'appelle un homme celui qui a un penchant naturel à faire le bien & qui ne songe jamais à faire du mal. Tu vois bien que nous n'avons point des Juges ; pourquoi ? parce que nous n'avons point de querelles ni de procès. Mais pourquoi n'avons-nous pas de procès ? C'est parce que nous ne voulons point recevoir ni connoître l'argent. Pourquoi est-ce que nous ne voulons pas admettre cet argent ? c'est parce que nous ne voulons pas de loix, & que depuis que le monde est monde nos Pères ont vécu sans cela. Au reste, il est faux, comme je l'ai déjà dit, que le mot de Loix signifie parmi vous les choses justes & raisonnables, puisque les riches s'en moquent & qu'il n'y a que les malheureux qui les suivent. Venons donc à ces loix ou choses raisonnables. Il y a cinquante ans que les Gou-

verne
soion
ne. N
pend
nous
grand
que v
me.
tend
nous
relle
rité
nous
tâine
cher
ver.
hab
Ils a
Ma
l'an
la d
suis
mê
mi
cra
qu
&
V
ru
fa
E

BARON DE LAHONTAN.

verneurs de Canada prétendent que nous
soïons sous les Loix de leur grand Capitaine.
Nous nous contentons de nier nôtre dépendance
de tout autre que du grand Esprit ; nous sommes
nez libres & freres unis, aussi grands Maîtres
les uns que les autres ; au lieu que vous êtes
tous des esclaves d'un seul homme. Si nous ne
répondons pas que nous prétendons que tous les
François dépendent de nous, c'est que nous
voulons éviter des querelles. Car sur quels
droits & sur quelle autorité fondent-ils cette
prétention ? Est-ce que nous nous sommes
vendus à ce grand Capitaine ? Avons-nous
été en France vous chercher ? C'est vous qui
êtes venus ici nous trouver. Qui vous a donné
tous les païs que vous habitez ? De quel droit
les possédez-vous ? Ils appartiennent aux
Algonkins depuis toujours. Ma foi, mon
cher Frere, je te plains dans l'ame ; croi
moi, fais-toi Huron ; car je vois la différence
de ma condition à la tienne. Je suis maître
de mon corps, je dispose de moi-même, je
fais ce que je veux, je suis le premier & le
dernier de ma Nation ; je ne crains personne,
& ne dépends uniquement que du grand
Esprit. Au lieu que ton corps & ta vie
dépend de ton grand Capitaine, son Viceroy
dispose de toi, tu ne fais pas ce que tu
veux, tu crains voleurs, faux témoins, as-
sassins, &c. Tu dépends de mille gens que
les Emplois ont mis au-dessus de toi. Est-il
vrai

ou non ? sont-ce des choses improbables & invisibles ? Ha ! mon cher Frere, tu vois bien que j'ai raison ; cependant tu aimes encore mieux être Esclave François, que libre Huron ; O le bel homme qu'un François avec ses belles Loix, qui croiant être bien sage est assurément bien fou lpuisque'il demeure dans l'esclavage & dans la dépendance, pendant que les animaux mêmes jouïssant de cette adorable liberté, ne craignent, comme nous, que des ennemis étrangers.

L A H O N T A N.

En vérité, mon ami, tes raisonnemens sont aussi sauvages que toi. Je ne conçois pas qu'un homme d'esprit & qui a été en France & à la Nouvelle Angleterre puisse parler de la sorte. Que te sert-il d'avoir vû nos Villes, nos Forteresses, nos Palais, nos Arts, nôtre industrie & nos plaisirs ? Et quand tu parles de Loix sévères, d'esclavage, & de mille autres sottises, il est sûr que tu prêches contre ton sentiment. Il te fait beau voir me citer la félicité des Hurons, d'un tas de gens qui ne font que boire, manger, dormir, chasser, pêcher, qui n'ont aucune commodité de la vie, qui font quatre cens lieues à pied pour aller assommer quatre Iroquois ; en un mot, des hommes qui n'en ont que la figure. Au lieu que nous avons nos aises, nos commoditez, & mille plaisirs, qui font trouver les momens de la vie supportables, il ne faut qu'être honnête

homme
n'être
véres

Vr
être l
avoie
font l
bois n
ianoc
ment
près
mais
ils pa
en F
épou
leur f
tout l
fois c
Cep
hom
ptes
autre
cinq
forc
souf
qu'i
vie
Fre
parl
ame

homme & ne faire de mal à personne, pour n'être pas exposé à ces Loix, qui ne sont sévères qu'envers les scélérats & les méchans.

A D A R I O.

Vraiment, mon cher Frere, tu aurois beau être honnête homme, si deux faux témoins avoient juré ta perte, tu verrois bien si les Loix sont sévères ou non. Est-ce que les coureurs de bois ne m'ont pas cité vingt exemples de gens innocens que vos Loix ont fait mourir cruellement, & dont on n'a reconnu l'innocence qu'après leur mort. Je ne sçai pas si cela est vrai; mais je vois bien que cela peut être. Ne m'ont-ils pas dit encore, quoique je l'eusse ouï conter en France, qu'on fait souffrir des tourmens épouvantables à de pauvres innocens, pour leur faire avouër, par la violence des tortures, tout le mal qu'on veut qu'ils aient fait, & dix fois d'avantage. O quelle tyrannie exécrationnelle ! Cependant les François prétendent être des hommes. Les femmes ne sont pas plus exemptes de cette horrible cruauté, & les uns & les autres aiment mieux mourir une fois, que cinquante; ils ont raison. Que si, par une force de courage extraordinaire, ils peuvent souffrir ces tourmens, sans avouër ce crime qu'ils n'ont pas commis; quelle santé, quelle vie leur en reste-t'il ? Non, non, mon cher Frere, les Diables noirs, dont les Jésuites nous parlent tant, ne sont pas dans le País où les âmes brûlent; ils sont à Quebec & en France,

58 D I A L O G U E S D U
avec les Loix , les faux témoins , les commo-
ditez de la vie , les Villes, les Forteresses, &
les plaisirs dont tu me viens de parler.

L A H O N T A N.

Les Coureurs de Bois , & les autres qui
t'ont fait de semblables contes , sans te racon-
ter sur cela ce qu'ils ne connoissoient pas, sont
des sots qui seroient mieux de se taire. Je veux
t'expliquer l'affaire comme elle est. Supposons
deux faux témoins qui déposent contre un
homme. On les met d'abord en deux Cham-
bres séparées , où ils ne peuvent ni se voir ni
se parler. On les interroge ensuite diverses
fois l'un après l'autre , sur les mêmes déclara-
tions qu'ils font contre l'Accusé ; & les Ju-
ges ont tant de conscience qu'ils emploient
toute l'industrie possible pour découvrir si
l'un des deux , où tous les deux ensemble ,
ne se coupent point. Si par hasard on décou-
vre de la fausseté dans leurs témoignages , ce
qui est aisé à voir , on les fait mourir sans ré-
mission. Mais s'il paroît qu'ils ne se contredi-
sent en rien , on les présente devant l'Accu-
sé pour sçavoir s'il ne les recuse pas , & s'il se
tient à leur conscience. S'il dit que oui , &
qu'ensuite ces Témoins jurent par le grand
Dieu qu'ils ont vû ruër, piller, &c. les
Juges le condamnent à mort : A l'égard de la
torture , elle ne se donne que quand il ne se
trouve qu'un seul témoin, parce qu'il ne suffit
pas , les Loix voulant que deux hommes

soient
homme
que
toute
rend

Je
bout
dent
tortu
rati
nête
tre p
crimi
qui, b
tres,
pas.
ges ?
com
pour
gran
inj
voi
les L
bls.
que
de c
poff
le jo
tout
Am

soient une preuve suffisante, & qu'un seul homme soit une demi preuve ; mais il faut que tu remarque que les Juges prennent toute la précaution imaginable, de peur de rendre d'injustes jugemens.

A D A R I O.

Je suis aussi sçavant que je l'étois ; car au bout du compte, deux faux témoins s'entendent bien, avant que de se présenter, & la torture ne se donne pas moins par la déclaration d'un scelerat que par celle d'un honnête homme, qui, selon moi, cesseroit de l'être par son témoignage, quoiqu'il eut vû le crime. Ah ! les bonnes gens que les François, qui, bien loin de se sauver la vie les uns aux autres, comme freres, le pouvoient faire, ne le font pas. Mais, dis-moi, que pense-tu de ces Juges ? Est-il vrai qu'il y en ait de si ignorans, comme on dit, & d'autres si méchans, que pour un Ami, pour une Courtisane, pour un grand Seigneur, ou pour de l'argent, ils jugent injustement contre leurs consciences ? Je te vois déjà prêt de dire que cela est faux ; que les Loix sont des choses justes & raisonnables. Cependant je sçai que cela est aussi vrai que nous sommes ici. Car celui qui a raison de demander son bien à un autre qui le possède injustement, fait voir clair comme le jour la vérité de sa cause, n'attrape rien du tout, si ce Seigneur, cette Courtisane, cet Ami & cet argent, parlent pour sa patrie, aux

Juges, qui doivent décider l'affaire. Il en est de même pour les gens accusez de crime, Ha ! vive les Hurons, qui sans Loix, sans prisons, & sans tortures, passent la vie dans la douceur, dans la tranquillité, & jouissent d'un bonheur inconnu aux François. Nous vivons simplement sous les Loix de l'instinct & de la conduite innocente que la Nature sage nous a imprimée dès le berceau. Nous sommes tous d'accord & conformes en vœux, opinions & sentimens. Ainsi, nous passons la vie dans une si parfaite intelligence, qu'on ne voit parmi nous ni procez, ni dispute, ni chicanes. Ha ! malheureux, que vous êtes à plaindre d'être exposés à des Loix auxquelles vos Juges ignorans, injustes & vicieux contreviennent autant par leur conduite particulière qu'en l'administration de leurs charges. Ce sont-là ces équitables Juges qui manquent de droiture, qui ne rapportent leur emploi qu'à leurs intérêts, qui n'ont en vûe que de s'enrichir, qui ne sont accessibles qu'au démon de l'argent, qui n'administrent la justice que par un principe d'avarice, ou par passion, qui autorisant le crime exterminent la justice & la bonne foi, pour donner cours à la tromperie, à la chicane, à la longueur des procez, à l'abus & à la violation des sermens, & à une infinité d'autres défordres. Voilà ce que font ces grands soureneurs de belles Loix de la Nation François.

LAHONTAN.

Je t'ai déjà dit qu'il ne faut pas croire tout ce que les sottés gens disent; tu t'amuse à des ignorans qui n'ont pas la teinture du sens commun, & qui te débitent des mensonges pour des vérités. Ces mauvais Juges, dont ils t'ont parlé, sont aussi rares que les Castors blancs. Car on n'en trouveroit peut-être pas quatre dans toute la France. Ce sont des gens qui aiment la vertu, & qui ont une ame à sauver comme toi & moi; qui en qualité de personnes publiques ont à répondre devant un Juge qui n'a point d'égard à l'apparence des personnes, & devant lequel le plus grand des Monarques n'est pas plus que le moindre des Esclaves. Il n'y en a presque point qui n'aimât mieux mourir, que de blesser sa conscience & de violer les Loix; l'argent est de la boue pour eux, les femmes les échauffent moins que la glace, les Amis & les grands Seigneurs ont moins de pouvoir sur leur esprit, que les vagues contre les rochers; ils corrigent le libertinage, ils reforment les abus, & ils rendent la justice à ceux qui plaident, sans qu'aucun intérêt s'en mêle. Pour moi, j'ai perdu tout mon bien en perdant trois ou quatre procez à Paris, mais je serois bien fâché de croire qu'ils les ont mal jugés; quoique mes Parties, avec de très-mauvaises causes, ne manquoient ni d'argent ni d'amis. Ce sont les

Loix qui m'ont jugé, & les Loix sont justes & raisonnables; je croiois avoir raison parce que je ne les avois pas bien étudiées.

A D A R I O.

Je t'avouë que je ne conçois rien à ce que tu me dis; car enfin je sçai le contraire, & ceux qui m'ont parlé des vices de ces Juges sont assurément des gens d'esprit & d'honneur; mais quand personne me m'en auroit informé, je ne suis pas si grossier que je ne voie moi-même l'injustice des Loix & des Juges. Ecoute un peu, mon cher Frere; allant un jour de Paris à Versailles, je vis à moitié chemin un Païsan qu'on alloit foüetter pour avoir pris des perdrix & des lièvres à des lacets. J'en vis un autre entre la Rochelle & Paris qui est condamna aux galères, parce qu'on le trouva saisi d'un petit sac de fel. Ces deux misérables hommes furent châtiés par ces injustes Loix, pour vouloir faire subsister leurs pauvres familles; pendant qu'un million de femmes font des enfans en l'absence de leurs maris, que des Médecins font mourir les trois quarts des hommes, & que les jouëurs mettent leurs familles à la mendicité, en perdant tout ce qu'ils ont au monde, sans être châtiés. Où sont donc ces Loix justes & raisonnables, où sont ces Juges qui ont une ame à garder comme toi & moi? Après cela tu oses encore dire que les Hurons sont des bêtes! Vraiment, ce

feroit
châtie
pour
chose
tiplier
nous
Des M
& des
chasse
Franc
Loix
l'aveu
conno

T
vite,
borné
tée d
des c
tu ce
que
tien
que
bent
en e
défe
perd
ce q
leur
reç
jouir

seroit quelque chose de beau si nous allions châtier un de nos Freres pour des lièvres & pour des perdrix ! Ce seroit encore une belle chose entre nous de voir nos femmes multiplier le nombre de nos enfans pendant que nous allons en guerre contre nos ennemis. Des Médecins empoisonner nos familles, & des jôieurs perdre les Castors de leurs chasses ; ce sont pourtant des bagatelles en France qui ne sont point sujettes aux belles Loix des François. En vérité, il y a bien de l'aveuglement dans l'esprit de ceux qui nous connoissent & ne nous imitent pas.

L A H O N T A N.

Tout beau, mon cher ami, tu vas trop vite, croi-moi, tes connoissances sont si bornées, comme je t'ai déjà dit, que la portée de ton esprit n'envisage que l'apparence des choses. Si tu voulois entendre raison, tu concevrois d'abord que nous n'agissons que sur de bons principes, pour le maintien de la société. Il faut que tu sçaches que les Loix condamnent les gens qui tombent dans les cas que tu viens de citer, sans en excepter aucun. Premièrement, les Loix défendent aux Païsans de tuër ni lièvres ni perdrix, sur tout aux environs de Paris ; parce qu'ils en dépeupleroient le Roïaume, s'il leur étoit permis de chasser. Ces gens-là ont reçu de leurs Seigneurs les terres dont ils jouissent, & ceux-ci se sont réservé la chasse,

comme leurs maîtres. Les Païsans leur font un vol, & contreviennent en même tems à la défense établie par les Loix. De même ceux qui transportent du sel, parce que c'est un droit qui appartient directement au Roi. A l'égard des femmes & des joüeurs, dont tu viens de parler, il faut que tu croies qu'on les renferme dans des prisons & dans des convents, d'où ni les uns ni les autres ne sortent jamais. Pour ce qui est des Médecins, il ne seroit pas juste de les maltraiter, car de cent malades ils n'en tuent pas deux, ils font ce qu'ils peuvent pour nous guérir. Il faut bien que les vieillards & les gens usez finissent. Néanmoins quoique nous aions tous affaire de ces Docteurs, s'il étoit prouvé qu'ils eussent fait mourir quelqu'un par ignorance, ou par malice, les Loix ne les épargneroient pas plus que les autres, & les condamneroient à des prisons perpetuelles, & peut être à quelque chose de pis.

A D A R I O.

Il faudroit bien des prisons si ces Loix étoient observées; mais je vois bien que tu ne dis pas tout, & que tu serois fâché de pousser la chose plus loin, de peur de trouver mes raisons sans réplique. Venons maintenant à ces deux hommes qui te sauvèrent l'année passée à Quebec, pour n'être pas brûlés en France, & disons, en examinant le crime dont on les accuse, qu'il y a de bien fortes

Loix en
font de
les accu
Ces pau
maladie
il arrive
prie, qu
ferment
leur re
chanten
cent ex
tre aux
festin p
de, soi
g leur, q
dont l'
quelque
bien qu
absence
berie ;
des inf
leurs p
à la gu
pauvre
malheu

Il y
aux vé
parlent
stins av
un ma

Loix en Europe. Hé bien ! ces deux François sont des prétendus Magiciens *Jongleurs*, on les accuse d'avoir *jonglé*, quel mal ont-ils fait ? Ces pauvres gens ont peut être eû quelque maladie, qui leur a laissé cette folie, comme il arrive parmi nous. Dis-moi un peu, je te prie, quel mal font nos *Jongleurs* ? Ils s'enferment seuls dans une petite cabane lorsqu'on leur recommande quelque malade, ils y chantent, ils crient, ils dansent, ils disent cent extravagances ; ensuite ils font connaître aux parens du malade qu'il faut faire un festin pour consoler le malade, soit de viande, soit de poisson, selon le goût de ce *Jongleur*, qui n'est qu'un Médecin imaginaire, dont l'esprit est troublé par l'accident de quelque fièvre chaude qu'il a essuïée. Tu vois bien que nous nous raillons d'eux en leur absence, & que nous courons leur fourberie ; tu sçais encore qu'ils sont comme des insensez dans leurs actions, comme dans leurs paroles, qu'ils ne vont ni à la chasse ni à la guerre. Pourquoi brûlerions-nous les pauvres gens qui parmi vous ont le même malheur ?

L A H O N T A N.

Il y a bien de la différence de nos *Jongleurs* aux vôtres ; car ceux parmi nous qui le sont parlent avec le méchant esprit, font des festins avec lui, toutes les nuits, ils empêchent un mari de caresser sa femme par leurs sor-

tiéges ; ils corrompent aussi les filles sages & vertueuses par un charme qu'ils mettent dans ce qu'elles doivent boire ou manger. Ils empoisonnent les bestiaux , ils font périr les biens de la terre , mourir les hommes en langueur , blesser les femmes grosses , & cent autres maux que je ne te raconte pas. Ces gens là s'appellent Enchanteurs & Sorciers , mais il y en a d'autres encore plus méchans ; ce sont les Magiciens. Ils ont des conversations familières avec le méchant esprit , ils le font voir à ceux qui en ont la curiosité sous telle figure qu'ils veulent. Ils ont des secrets pour faire gagner au jeu & enrichir ceux à qui ils les donnent. Ils devinent ce qui doit arriver ; ils ont le pouvoir de se métamorphoser en toutes sortes d'Animaux & de figures les plus horribles ; ils vont en certaines maisons faire des hurlemens affreux mêlez de cris & de plaintes effroiables , ils y paroissent tous en feu plus hauts que des arbres , traînant des chaînes aux pieds , portant des serpens dans la main ; enfin ils épouventent tellement les gens , qu'on est obligé d'aller chercher les Prêtres pour les exorciser , croiant que ce sont des ames qui viennent du Purgatoire en ce monde , y demander quelques Messes , dont elles ont besoin pour aller jouir de la vûë de Dieu. Il ne faut donc pas que tu t'étonnes si on les fait brûler sans rémission , selon les Loix dont nous parlons.

Quoi
bagatelle
pour vo
ment de
bles d'E
Il y a ic
tous les
tu viens
il faudr
que le m
qu'il y e
dépeint
Si cela é
me , sans
commun
niquero
plus de
mi vous
être sôre
de seroi
fordre i
re, que c
re ces so
méchan
tes celle
mettant
fer. Si
le sçavo
ble qu'
gréable

Quoi ! seroit-il possible que tu croies ces bagatelles ? Il faut assurément que tu railles, pour voir ce que je répondrai. C'est apparemment de ces contes que j'ai vû dans les fables d'Esopé, livres où les Animaux parlent. Il y a ici des Coureurs de Bois qui les lisent tous les jours, & je me trompe fort si ce que tu viens de me raconter n'y est écrit. Car il faudroit être fou pour croire sérieusement, que le méchant Esprit, supposé qu'il soit vrai qu'il y en ait un, tel que les Jésuites me l'ont dépeint, eût le pouvoir de venir sur la Terre. Si cela étoit, il y feroit assez de mal lui-même, sans le faire faire à ces Sorciers, & s'il se communiquoit à un homme il se communiqueroit bien à d'autres ; & comme il y a plus de méchans hommes que de bons parmi vous, il n'y en a pas un qui ne voulût être sorcier ; alors tout seroit perdu, le monde seroit renversé ; en un mot ce seroit un désordre irrémédiable. Sçais-tu bien, mon Frere, que c'est faire tort au grand Esprit de croire ces sotises ; car c'est l'accuser d'autoriser les méchancetez & d'être la cause directe de toutes celles que tu viens de raconter, en permettant à ce méchant Esprit de sortir de l'enfer. Si le grand Esprit est si bon que nous le sçavons toi & moi, il seroit plus croiable qu'il envoiât de bonnes Ames sous d'agréables figures, reprocher aux hommes leurs

68 DIALOGUES D'UN
mauvaises actions & les inviter à l'amiable
de pratiquer la vertu, en leur faisant une
peinture du bonheur des Ames qui sont heu-
reuses dans le bon Pais où elles sont. A l'é-
gard de celles qui sont dans le Purgatoire
si tant est qu'il y ait un tel lieu, il me sem-
ble que le grand Esprit n'a guère besoin
d'être prié par des gens, qui ont assez affai-
re de prier pour eux-mêmes; & qu'il pour-
roit bien leur donner la permission d'aller au
Ciel, s'il leur accorde celle de venir sur la Ter-
re. Ainsi, mon cher Frere, si tu me parle
sérieusement de ces choses; je croirai que
tu rêves, ou que tu as perdu le sens. Il faut
qu'il y ait quelque autre méchanceté dans l'a-
cusation de ces deux *Tongleurs*, ou bien vos
Loix & vos Juges sont aussi fort déraison-
nables. La conclusion que je tirerois de ces
méchancetez, si elles étoient vraies, c'est que
puisque'on ne voit rien de semblable chez
aucun peuple de Canada; il faut absolument
que ce méchant Esprit ait un pouvoir sur
vous, qu'il n'a pas sur nous. Cela étant,
nous sommes donc de bonnes gens, & vous
tout au contraire pervers, malicieux & adon-
nez à toutes sortes de vices & de méchance-
tez. Mais finissons, je te prie, sur cette ma-
tiere, dont je ne veux entendre aucune re-
plique; & dis-moi, à propos de Loix, pour-
quoi elles souffrent qu'on vende les filles
pour de l'argent, à ceux qui veulent s'en

Servir ?
sons pu
relles s'
sorte de
l'épée a
défend
encore
quantit
qui rui
heurs q
par les
d'autre
Cabare
qu'il p
boit do
rer sur
que cel
du la r
voir,
qu'on
Pourq
cessifs
Peres
déjà d
endete
quand
consu
vienn
mitie
mon
Hurc

servir ? Pourquoi on permet certaines Maisons publiques , où les putains & les maquerelles s'y trouvent à toute heure pour toute sorte de gens ? Pourquoi on permet de porter l'épée aux uns , pour suër ceux à qui il est défendu d'en porter ? Pourquoi permet on encore de vendre du vin au dessus de certaine quantité , & dans lequel on met mille drogues qui ruinent la santé ? Ne vois-tu pas les malheurs qui arrivent ici , comme à Quebec , par les ivrognes ? Tu me répondras , comme d'autres ont déjà fait , qu'il est permis au Cabaretier de vendre le plus de marchandise qu'il peut pour gagner sa vie , que celui qui boit doit se conduire lui-même , & se modérer sur toutes choses. Mais je te prouverai que cela est impossible , parce qu'on a perdu la raison avant qu'on puisse s'en apercevoir , ou du moins elle demeure si afoiblie , qu'on ne connoît plus ce qu'on doit faire. Pourquoi ne défend-on pas aussi les jeux excessifs qui traînent mille maux après eux. Les Peres ruinent leurs familles , comme je t'ai déjà dit , les enfans volent leurs Peres ou les énderent ; les filles & les femmes se vendent quand elles ont perdu leur argent , après avoir consumé leurs meubles & leurs habits ; delà viennent des disputes , des meurtres , des inimitiez & des haines irréconciliables. Voilà , mon Frere , des défenses inutiles chez les Hurons , mais qu'on dévrois bien faire dans

le País des François ; ainsi peu à peu réformant les abus que l'intérêt a introduit parmi vous , j'espererois que vous pourriez un jour vivre sans loix , comme nous faisons.

L A H O N T A N.

Je t'ai déjà dit une fois , qu'on châtieoit les Joüeurs , on en use de même envers les Maquereaux & les Courtisanes , sur tout envers les Cabaretiers, lorsqu'il arrive du désordre chez eux. La différence qu'il y a , c'est que nos Villes sont si grandes & si peuplées, qu'il n'est pas facile aux Juges de découvrir les méchancetez qu'on y fait. Mais cela n'empêche pas que les Loix ne les défendent , & on fait tout ce qu'on peut pour remédier à ces maux. En un mot , on travaille avec tant de soin & d'aplication à détruire les mauvaises coûtumes , à établir le bel ordre par tout , à punir le vice & à récompenser le mérite , que , pour peu que tu voulusses te défaire de tes mauvais préjuges , & considérer à fond l'excellence de nos Loix, tu serois obligé d'avoüer que les François sont gens équitables , judicieux & scavans , qui suivent mieux que vous autres les véritables règles de la Justice & de la raison.

A D A R I O.

Je voudrois bien avoir occasion de le croire avant que de mourir , car j'aime naturellement les bons François ; mais j'appréhende bien de n'avoir pas cette consolation.

Il faut
premi
exemp
les Ve
qu'ils
deurs
en un
me m
Que v
positio
paier ,
paient
sedent
couren
dans n
ivrogr
peu-à
l'égalit
qu'à la
se tou
n'aian
même
pour
vient
Adie

Il
vienc
tu n
moi-
trer e

Il faut donc que vos Juges commencent les premiers à suivre les Loix , pour donner exemple aux autres , qu'ils cessent d'opprimer les Veuves , les Orphelins & les miserables ; qu'ils ne fassent pas languir les procès des Plaigneurs , qui font des voïages de cent lieues ; en un mot , qu'ils jugent les causes de la même maniere que le grand Esprit les jugera. Que vos Loix diminuënt les tributs & les impositions que les pauvres gens sont obligés de paier , pendant que les riches de tous états ne paient rien à proportion des biens qu'ils possèdent. Il faut encore que vous défendiez aux coureurs de Bois d'aporter de l'eau de vie dans nos Villages pour arrêter le cours des ivrogneries qui s'y font. Alors j'espererai que peu-à-peu vous vous perfectionnerez , que l'égalité de biens pourra venir peu-à-peu , & qu'à la fin vous détesterez cet intérêt qui cause tous les maux qu'on voit en Europe ; ainsi n'ayant ni *rien* ni *mien* , vous vivrez avec la même félicité des Hurons. C'en est assez pour aujourd'hui. Voilà mon Esclave qui vient m'avertir qu'on m'attend au Village. Adieu , mon cher Frère , jusqu'à demain.

L A H O N T A N .

Il me semble , mon cher Ami , que tu ne viendrais pas de si bonne heure chez moi , si tu n'avois envie de disputer encore. Pour moi , je te déclare , que je ne veux plus entrer en matière avec toi , puisque tu n'est pas

capable de concevoir mes raisonnemens, tu es si fort prévenu en faveur de ta Nation, si fort préoccupé de tes manieres sauvages, & si peu porté à examiner les nôtres, comme il faut, que je ne daignerai plus me tuër le corps & l'ame, pour te faire connoître l'ignorance & la misere dans lesquelles on voit que les Hurons ont toujours vécu. Je suis ton Ami, tu le sçais; ainsi je n'ai d'autre intérêt que celui de te montrer le bonheur des François; afin que tu vives comme eux, aussi-bien que le reste de ta Nation. Je t'ai dit vingt fois que tu t'attaches à considerer la vie de quelques méchans François, pour mesurer tous les autres à leur aulne; je t'ai fait voir qu'on les châtoit; tu ne te paies pas de ces raisons-là, tu t'obstines par des réponses injurieuses à me dire que nous ne sommes rien moins que des hommes. Au bout du compte je suis las d'entendre des pauvretez de la bouche d'un homme que tous les François regardent comme un très-habile Personnage. Les gens de ta Nation t'adorent tant par ton esprit, que par ton experience & ta valeur. Tu es Chef de guerre & Chef de Conseil; & sans te flatter, je n'ai guère vû de gens au monde plus vifs & plus pénétrans que tu l'es; ce qui fait que je te plains de tout mon cœur, de ne vouloir pas te défaire de tes préjuges.

ADA.

Tu
que tu
fausse
l'exem
m'eng
tes leu
me. A
gez sou
ce que
ligion
quart c
sons qu
manier
nous p
nous tra
de vaga
le même
nous co
dire de
je te p
à la vie
de bon
fix ans
Mais je
ne soit
de com
tremen
réduire
comme
vous ap

Tom

Tu as tort, mon cher Frere, en tout ce que tu dis, car je ne me suis formé aucune fausse idée de v^otre Religion ni de vos Loix; l'exemple de tous les François en général, m'engagera toute ma vie, à considérer toutes leurs actions, comme indignes de l'homme. Ainsi mes idées sont justes, mes préjugés sont bien fondés, je suis prêt à prouver ce que j'avance. Nous avons parlé de Religion & de Loix, je ne t'ai répondu que le quart de ce que je pensois sur toutes les raisons que tu m'as alleguées; tu blâmes nôtre maniere de vivre; les François en général nous prennent pour des Bêtes, les Jésuites nous traitent d'impies, de foux, d'ignorans & de vagabons, & nous vous regardons tous sur le même pied. Avec cette différence que nous nous contentons de vous plaindre, sans vous dire des injures. Ecoute, mon cher Frere, je te parle sans passion, plus je réfléchis à la vie des Européens & moins je trouve de bonheur & de sagesse parmi eux. Il y a six ans que je ne fais que penser à leur état. Mais je ne trouve rien dans leurs actions qui ne soit au-dessous de l'homme, & je regarde comme impossible que cela puisse être autrement, à moins que vous ne veüilliez vous réduire à vivre sans le Tien ni le Mien, comme nous faisons. Je dis donc que ce que vous apellez argent, est le démon des dé-

mons, le Tiran des François; la source des maux; la perte des ames & le sepulcre des vivans. Vouloir vivre dans les Pais de l'argent & conserver son ame, c'est vouloir se jeter au fond du Lac pour conserver sa vie; or ni l'un ni l'autre ne se peuvent. Cet argent est le Pere de la luxure, de l'impudicité, de l'artifice, de l'intrigue, du mensonge, de la trahison, de la mauvaise foi, & généralement de tous les maux qui sont au monde. Le Pere vend ses enfans, les Maris vendent leurs Femmes, les Femmes trahissent leurs Maris, les Freres se tuent, les Amis se trahissent, & tout pour de l'argent: Dis-moi, je te prie, si nous avons tort après cela de ne vouloir point ni manier, ni même voir ce maudit argent.

L A H O N T A N.

Quoi! sera-t-il possible que tu raisonneras toujours si sottement? au moins écoute une fois en ta vie avec attention ce que j'ai envie de te dire. Ne vois-tu pas bien, mon Ami, que les Nations de l'Europe ne pourroient pas vivre sans l'or & l'argent, ou quelque autre chose précieuse. Déjà les Gentils-hommes, les Prêtres, les Marchands & mille autres sortes de gens qui n'ont pas la force de travailler à la terre, mourroient de faim. Comment nos Rois seroient-ils Rois? Quels soldats auroient-ils? Qui est celui qui voudroit travailler pour eux, ni pour qui que ce soit?

Qu
Qu
d'a
rio
hos
ven

qua
cha
s'il
tou
tr'e
ann
qu'
ceu
dort
mai
Nou
ven
com
qui
voir
vou
qui
nab
exté
voir
de
Can
bois

BARON DE LAHONTAN. 77

Qui est celui qui se risqueroit sur la mer ?
Qui est celui qui fabriqueroit des armes pour
d'autres que pour soi ? Croi-moi , nous se-
rions perdus sans ressource , ce seroit un Ca-
hos en Europe , une confusion la plus épou-
ventable qui se puisse imaginer.

A D A R I O.

Vraiment tu me fais-là de beaux contes ,
quand tu parles des Gentilshommes, des Mar-
chands & des Prêtres ! est-ce qu'on en verroit
s'il n'y avoit ni *Tien* ni *Mien* ? Vous seriez
tous égaux , comme les Hurons le sont en-
tr'eux ; ce ne seroit que les trente premières
années après le bannissement de l'intérêt
qu'on verroit une étrange désolation ; car
ceux qui ne sont propres qu'à boire, manger,
dormir, & se divertir, mourroient en langueur ;
mais leurs descendans vivroient comme nous.
Nous avons assez parlé des qualitez qui doi-
vent composer l'homme intérieurement ,
comme sont la sagesse, la raison, l'équité, &c.
qui se trouvent chez les Hurons. Je t'ai fait
voir que l'intérêt les détruit toutes chez
vous ; que cet obstacle ne permet pas à celui
qui connoît cet intérêt d'être homme raison-
nable. Mais voions ce que l'homme doit être
extérieurement ; Premièrement , il doit sça-
voir marcher, chasser, pêcher, tirer un coup
de flèche ou de fusil, sçavoir conduire un
Canot, sçavoir faire la guerre, connoître les
bois, être infatigable, vivre de peu dans

l'occasion, construire des Cabanès & des Canots, faire, en un mot, tout ce qu'un Huron fait. Voilà ce que j'appelle un homme. Car, dis-moi, je te prie, combien de millions de gens y a-t-il en Europe, qui, s'ils étoient trente lieuës dans des Forêts, avec un fusil ou des flèches, ne pourroient ni chasser de quoi se nourrir, ni même trouver le chemin d'en sortir. Tu vois que nous traversons cent lieuës de bois sans nous égarer, que nous tuons les oiseaux & les animaux à coups de flèches, que nous prenons du poisson par tout où il s'en trouve, que nous suivons les hommes & les bêtes fauves à la piste, dans les prairies & dans les bois, l'Eté comme l'Hiver, que nous vivons de racines, quand nous sommes aux portes des Iroquois, que nous sçavons manier la hache & le coûteau, pour faire mille ouvrages nous-mêmes. Car, si nous faisons toutes ces choses, pourquoi ne les feriez-vous pas comme nous? N'êtes-vous pas aussi grands, aussi forts, & aussi robustes? Vos Artisans ne travaillent-ils pas à des ouvrages incomparablement plus difficiles & plus rudes que les nôtres? Vous vivriez tous de cette maniere-là, vous seriez aussi grands maîtres les uns que les autres. Votre richesse seroit, comme la nôtre, d'acquérir de la gloire dans le métier de la guerre, plus on prendroit d'esclaves, moins on travailleroit; en un mot, vous seriez aussi heureux que nous,

LAHONTAN.

Apelles-tu vivre heureux, d'être obligé de gîter sous une misérable Cabane d'écorce, de dormir sur quatre mauvaises couvertures de Castor, de ne manger que du rôti & du boüilli, d'être vêtu de peaux, d'aller à la chasse des Castors, dans la plus rude saison de l'année; de faire trois cens lieuës à pied dans des bois épais, abatus & inaccessibles, pour chercher les Troquois; aller dans de petits canots se risquer à périr chaque jour dans vos grands Lacs, quand vous voiagez. Coucher sur la dure à la belle étoile, lorsque vous approchez des Villages de vos ennemis: être contraints le plus souvent de courir sans boire ni manger, nuit & jour, à toute jambe, l'un deçà, l'autre de-là, quand ils vous poursuivent, d'être réduits à la dernière des miseres, si par amitié & par commiseration les Coureurs de Bois n'avoient la charité de vous porter des fusils, de la poudre, du plomb, du fil à faire des filets, des haches, des couteaux, des aiguilles, des alesnes, des amçons, des chaudières, & plusieurs autres marchandises.

A D A R I O.

Tout beau, n'allons pas si vite, le jour est long, nous pouvons parler à loisir, l'un après l'autre. Tu trouves, à ce que je vois, toutes ces choses bien dures. Il est vrai qu'elles seroient extrêmement pour ces François,

qui ne vivent, comme les bêtes, que pour boire & manger, & qui n'ont été élevez que dans la mollesse : mais dis-moi, je t'en conjure, qu'elle différence il y a de coucher sous une bonne Cabane, ou sous un Palais, de dormir sur des peaux de Castors, ou sur des matelats entre deux draps ; de manger du rôti & du bouilli ; ou de sales pâtés, & ragoûts, aprêtez par des Marmitons crasseux ? En sommes-nous plus malades ou plus incommodez que les François qui ont ces Palais, ces lits, & ces Cuisiniers ? Hé ! combien y a en t-il parmi vous qui couchent sur la paille, sous des toits ou des greniers que la pluie traverse de toutes parts, & qui ont de la peine à trouver du pain & de l'eau ? J'ai été en France, j'en parle pour l'avoir vû. Tu critique nos habits de peaux, sans raison, car ils sont plus chauds & résistent mieux à la pluie que vos draps ; outre qu'ils ne sont pas si ridiculement faits que les vôtres, auxquels on emploie soit aux poches, ou aux côtes, autant d'étoffe qu'au corps de l'habit. Revenons à la chasse du Castor durant l'hiver, que tu regardes comme une chose affreuse, pendant que nous y trouvons toute sorte de plaisir & les commoditez d'avoir toutes sortes de marchandises pour leurs peaux. Déjà nos esclaves ont la plus grande peine, si tant est qu'il y en ait. tu sçais que la chasse est le plus agréable divertissement.

que n
tout-
plus
une g
çois y
côtu
pied ;
lemen
de Ca
Iroqu
ils fo
bitati
nos p
suite
ne po
d'alle
l'indu
grand
pas m
ches e
la be
pied
viens
en Fr
les tie
de se
à la p
ajôit
natur
triple
gue

que nous aions ; celle de ces Animaux étant tout-à-fait plaifante , nous l'estimons auffi plus que tout autre. Nous faisons , dis-tu , une guerre pénible ; j'avouë que les François y périroient , parce qu'ils ne font pas accoutumez de faire de fi grands voïages à pied ; mais ces courfes ne nous fatiguent nullement ; il seroit à fouhaiter pour le bien de Canada que vous eussiez nos talens. Les Iroquois ne vous égorgeroient pas , comme ils font tous les jours au milieu de vos Habitations. Tu trouves auffi que le risque de nos petits Canots dans nos Voïages est une fuite de nos miseres ; il est vrai que nous ne pouvons pas quelquefois nous dispenser d'aller en Canot. Puisque nous n'avons pas l'industrie de bâtir des Vaisseaux ; mais ces grands Vaisseaux que vous faites ne périssent pas moins que nos Canots ; tu nous reproches encore que nous couchons sur la dure à la belle étoile , quand nous sommes au pied des Villages des Iroquois ; j'en conviens ; mais auffi je sçai bien que les soldats en France ne sont pas si commodément que les tiens sont ici , & qu'ils sont bien contraints de se gîter dans les Marais & dans les fossez à la pluie & au vent. Nous nous enfuïons , ajoute-tu , à toute jambe ; il n'y a rien de si naturel , quand le nombre des ennemis est triple , que de s'enfuir ; à la vérité la fatigue de courir nuit & jour , sans manger , est

terrible ; mais il vaut mieux bien prendre ce parti que d'être esclave. Je croi que ces extrémitez seroient horribles pour des Européens, mais elle ne font quasi rien à nôtre égard. Tu finis en concluant que les François nous tirent de la misere, par la pitié qu'ils ont de nous. Et comment faisoient nos Peres, il y a cent ans, en vivoient-ils moins sans leurs marchandises : au lieu de fusils, de poudre, & de plomb, ils se servoient de l'arc & des flèches, comme nous faisons encore. Ils faisoient des rets avec du fil d'écorce d'arbre; ils se servoient des haches de pierre ; ils faisoient des couteaux ; des aiguilles, des alesnes, &c. avec des os de cerf ou d'élan ; au lieu de chaudiere on prenoit des pots de terre. Si nos Peres se sont passez de toutes ces marchandises, tant de siècles, je croi que nous pourrions bien nous en passer plus facilement que les François ne se passeroient de nos Castors, en échange desquels, par bonne amitié, ils nous donnent des fusils qui estropient, en crevant, plusieurs Guerriers, des haches qui cassent en taillant un arbrisseau, des couteaux qui s'émoussent en coupant une citrouille, du fil moitié pourri, & de si méchante qualité, que nos filets sont plutôt uscz qu'achevez ; des chaudiere si minces que la seule pesanteur de l'eau en fait sauter le fond. Voilà, mon Frere, ce que j'ai à te répondre sur les miserres des Hurons.

Hur
trav
vret
d'un
ceux
qui
la le
Ville
me e
ce,
terre
nem
ver
des
plus
nom
man
les M
bleau
se cu
où se
Che
gent
Com
men
leurs
cès,
nos
forte

LAHONTAN.

Hé bien , te veux donc que je croie les Hurons insensibles à leurs peines & à leurs travaux , & qu'ayant été élevez dans la pauvreté & les souffrances ; ils les envisagent d'un autre œil que nous ; cela est bon pour ceux qui n'ont jamais sorti de leur país , qui ne connoissent point de meilleure vie que la leur , & qui n'ayant jamais été dans nos Villes , s'imaginent que nous vivons comme eux ; mais pour toi , qui as été en France , à Québec , & dans la Nouvelle Angleterre , il me semble que ton goût & ton discernement sont bien sauvages , de ne pas trouver l'état des Européens préférable à celui des Hurons. Y a-t-il de vie plus agréable & plus délicieuse au monde , que celle d'un nombre infini de gens riches à qui rien ne manque ? Ils ont de beaux Carosses , de belles Maisons ornées de tapisseries & de tableaux magnifiques , de beaux Jardins , où se cueillent toutes sortes de fruits ; des Parcs où se trouvent toutes sortes d'animaux ; des Chevaux & des Chiens pour chasser , de l'argent pour faire grosse chere , pour aller aux Comédies & aux jeux , pour marier richement leurs enfans ; ces gens sont adorez de leurs dépendans. N'as-tu pas vû nos Princes , nos Ducs , nos Maréchaux de France , nos Prélats & un million de gens de toutes sortes d'états qui vivent comme des Rois ,

à qui rien ne manque , & qui ne se souviennent d'avoir vécu que quand il faut mourir ?

A D A R I O .

Si je n'étois pas si informé que je le suis de tout ce qui se passe en France , & que mon voyage de Paris ne m'eût pas donné tant de connoissances & de lumieres , je pourrois me laisser aveugler par ces apparences extérieures de félicité , que tu me representes ; mais ce Prince , ce Duc , ce Maréchal , & ce Prélat , qui sont les premiers que tu me cites , ne sont rien moins qu'heureux , à l'égard des Hurons , qui ne connoissent d'autre félicité que la tranquillité d'ame & la liberté. Or ces grands Seigneurs se haïssent intérieurement les uns les autres , ils perdent le sommeil , le boire & le manger pour faire leur cour au Roi , pour faire des piéces à leurs ennemis ; ils se font des violences si fort contre nature , pour feindre , déguiser , & souffrir , que la douleur que l'ame en ressent surpasse l'imagination. N'est-ce rien , à ton avis , mon cher Frere , que d'avoir cinquante serpens dans le cœur ? Ne vaudroit-il pas mieux jeter Carosses , dorures , Palais , dans la riviere , que d'endurer toute sa vie tant de martire ? Sur ce pied-là j'aimerois mieux si j'étois à leur place , être Huron , avoir le corps nud , & l'ame tranquille. Le corps est le logement de l'ame , qu'il importe que ce corps soit doré , étendu dans un Carosse , assis à une table , si cette ame le tourmentè , l'afflige & le

d'esc
pose
mill
Cha
un n
bitio
Ils
leur
reux
il jo
un n
nou
qui
les C
seil
Hur
de m
est n
veut
qu'il
re ,
ces ,
qui
séqu
& d

Il
com
gue
le so
bitio

désolé? Ces grands Seigneurs, dis-je, sont exposés à la disgrâce du Roi, à la médisance de mille sortes de personnes, à la perte de leurs Charges, au mépris de leurs semblables; en un mot leur vie molle est traversée par l'ambition, l'orgueil, la présomption & l'envie. Ils sont esclaves de leurs passions & de leur Roi, qui est l'unique François heureux; par raport à cette adorable liberté dont il jouit tout seul. Tu vois que nous sommes un millier d'hommes dans nôtre Village, que nous nous aimons comme Freres, que ce qui est à l'un est au service de l'autre, que les Chefs de guerre, de Nation & de Conseil, n'ont pas plus de pouvoir que les autres Hurons; qu'on n'a jamais vû de querelles ni de médisances parmi nous; qu'enfin chacun est maître de soi-même, & fait tout ce qu'il veut, sans rendre compte à personne, & sans qu'il y trouve à redire. Voilà, mon Frere, la différence qu'il y a de nous à ces Princes, à ces Ducs, &c. laissant à part tous ceux qui étant au-dessous d'eux doivent, par conséquent, avoir plus de peines, de chagrin & d'embarras.

L A H O N T A N.

Il faut que tu croie, mon cher Ami, que comme les Hurons sont élevez dans la fatigue & dans la misere, ces grands Seigneurs le sont de même dans le trouble, dans l'ambition, & ils ne vivroient pas sans cela; &

comme le bonheur ne consiste que dans l'imagination, ils se nourrissent de vanité. Chacun d'eux s'estime dans le cœur autant que le Roi. La tranquillité d'ame des Hurons n'a jamais voulu passer en France, de peur qu'on ne l'enfermât aux petites Maisons. Etre tranquille en France, c'est être fou, c'est être insensible, idolent. Il faut toujours avoir quelque chose à souhaiter pour être heureux; un homme qui sçauroit se borner seroit Huron. Or personne ne le veut être; la vie seroit ennuieuse si l'esprit ne nous portoit à desirer à tout moment quelque chose de plus que ce que nous possédons: & c'est ce qui fait le bonheur de la vie, pourvû que ce soit par des voies légitimes.

A D A R I O.

Quoi! n'est-ce pas plutôt mourir en vivant, que de tourmenter son esprit à toute heure, pour acquérir des biens, ou des honneurs, qui nous dégoûtent dès que nous en jouïssons? d'afoiblir son corps & d'exposer sa vie pour former des entreprises qui échoïent le plus souvent? Et puistu me viendras dire que ces grands Seigneurs sont élevez dans l'ambition, & dans le trouble, comme nous dans le travail & la fatigue. Belle comparaison pour un homme qui sçait lire & écrire! Dis-moi, je te prie, ne faut-il pas, pour se bien porter, que le corps travaille & que l'esprit se repose? Au contraire, pour détruire la santé,

que le corps se repose , & que l'esprit agisse ? Qu'avons-nous au monde de plus cher que la vie ? Pourquoi n'en pas profiter ? Les François détruisent leur santé par mille causes différentes ; & nous conservons la nôtre jusqu'à ce que nos corps soient usez ; parce que nos ames exemptes de passions ne peuvent altérer ni troubler nos corps. Mais enfin les François hâtent le moment de leur mort par des voies légitimes ; voilà ta conclusion ; elle est belle , assurément , & digne de remarque ! Crois-moi , mon cher Frere , songe à te faire Huron pour vivre long-tems. Tu boiras , tu mangeras , tu dormiras , & tu chasseras en repos ; tu seras délivré des passions qui tiranisent les François ; tu n'auras que faire d'or , ni d'argent , pour être heureux ; tu ne craindras ni voleurs , ni assassins , ni faux témoins ; & si tu veux devenir le Roi de tout le monde , tu n'auras qu'à t'imaginer de l'être , & tu le seras.

LAHONTAN.

Ecoute , il faudroit pour cela que j'eusse commis en France de si grands crimes qu'il ne me fût permis d'y revenir que pour y être brûlé ; car , après tout , je ne vois point de métamorphose plus extravagante à un François que celle de Huron. Est-ce que je pourrois résister aux fatigues dont nous avons parlé ? Aurois-je la patience d'entendre les sots raisonnemens de vos vieillards & de vos jeunes

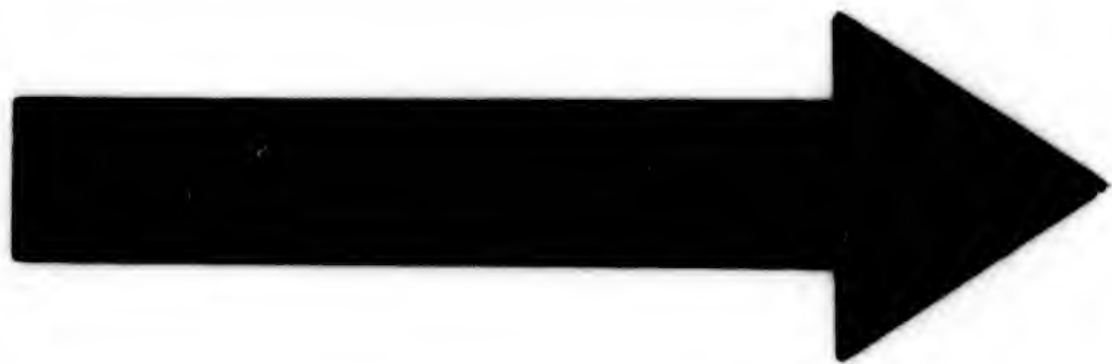
gens, comme vous faites, sans les contredire ? Pourrois je vivre de bouillons, de pain, de bled d'Inde, de rôti & bouilli, sans poivre ni sel ? Pourrois je me colorer le visage de vingt sortes de couleurs, comme un fou ? Ne boire que de l'eau d'érable ? Aller tout nu durant l'Été, me servir de vaisselle de bois. M'accommoderois je de vos repas continuels, où trois ou quatre cens personnes se trouvent pour y danser deux heures devant & après ? Vivrois je avec des gens sans civilité, qui, pour tout compliment, ne sçavent qu'un je t'honore. Non, mon cher *Adario*, il est impossible qu'un François puisse être Huron, au lieu que le Huron se peut faire aisément François.

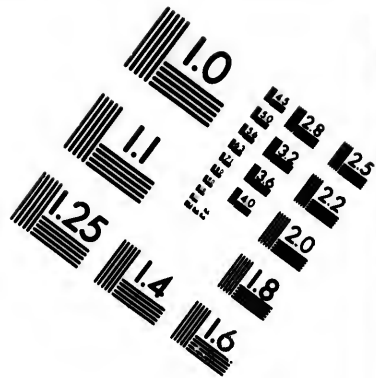
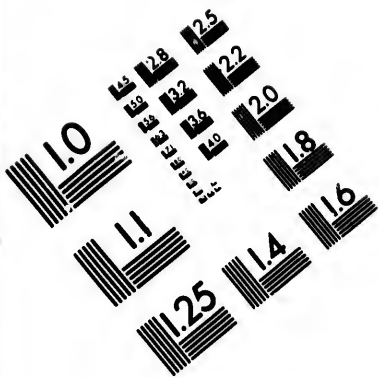
A D A R T O

A ce compte-là tu préfères l'esclavage à la liberté; je n'en suis pas surpris, après toutes les choses que tu m'as soutennës. Mais, si par hazard tu rentrois en toi-même, & que tu ne fusse pas si prévenu en faveur des mœurs & des manières des François, je ne voi pas que les difficultez dont tu viens de faire mention, fussent capables de t'empêcher de vivre comme nous. Quelle peine trouves-tu d'approuver les contes des vieillès gens, comme des jeunes ? N'as-tu pas la même contrainte quand les Jésuites & les gens qui sont au-dessus de toi, disent des extravagances ? Pourquoi ne vivrois-tu pas de

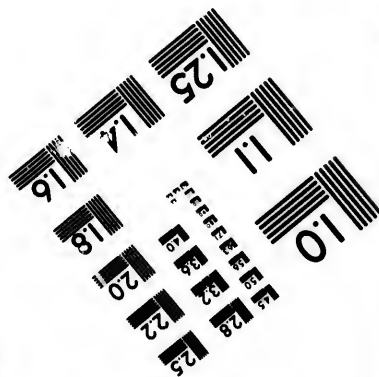
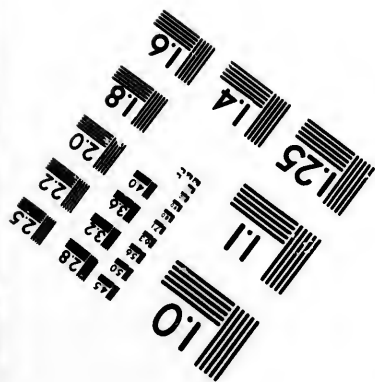
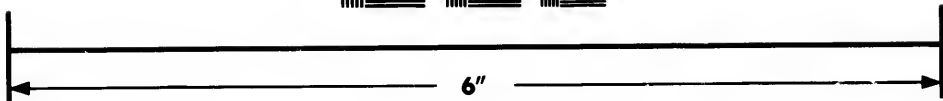
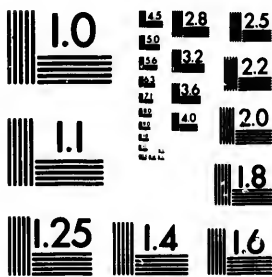
boüi
Les
nard
& bo
mille
fante
gero
roier
mets
cheu
pas
stach
de c
est d
la po
tre
vie
bliff
yvro
le p
fait
fom
& l
aller
le f
les
re
Cor
d'è
n'a
plu

bouillons de toutes sortes de bonnes viandes ?
 Les Perdrix , poulets d'Inde , lièvres , can-
 nards , chèvresuils ne sont-ils pas bons rôtis
 & bouillis ? A quoi sert le poivre , le sel &
 mille autres épiceries , si ce n'est à ruiner la
 santé ? Au bout de quinze jours tu ne son-
 gerois plus à ces drogues. Quel mal te fe-
 roient les couleurs sur le visage ? Tu te
 mets bien de la poudre & de l'essence aux
 cheveux , & même sur les habits ? N'ai-je
 pas vû des François qui portent des mou-
 staches , comme les chats , toutes couvertes
 de cire ? Pour la boisson d'eau d'érable elle
 est douce , salutaire , de bon goût & fortifie
 la poitrine : je t'en ai vû boire plus de qua-
 tre fois. Au lieu que le vin & l'eau-de-
 vie détruisent la chaleur naturelle , afoi-
 blissent l'estomac , brûlent le sang , en-
 yvrent , & causent mille désordres. Quel-
 le peine aurois-tu d'aller nû pendant qu'il
 fait chaud ? Au moins tu vois que nous ne le-
 sommes pas tant que nous n'aions le devant
 & le derriere couverts. Il vaut bien mieux
 aller nû que de suër continuellement sous
 le fardeau de tant de vétemens les uns sur
 les autres. Quel embarras trouves-tu enco-
 re de manger , chanter & danser en bonne
 Compagnie ? Cela ne vaut-il pas mieux que
 d'être seul à Table , ou avec des gens qu'on
 n'a jamais ni vûs ni connus ? Il ne resteroit
 plus donc qu'à vivre sans complimens , avec





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25
28
32
36
40

57
59
61
63
65
67
69
71
73
75
77
79
81
83
85
87
89
91
93
95
97
99

des gens incivils. C'est une peine qui te paroît assez grande, qui cependant ne l'est point. Dis-moi, la civilité ne se réduit-elle pas à la bienséance & à l'affabilité ? Qu'est-ce que bienséance ? N'est-ce pas une gêne perpétuelle, & une affectation fatigante dans ses paroles, dans ses habits, & dans sa contenance ? Pourquoi donc aimer ce qui embarasse ? Qu'est-ce que l'affabilité ? N'est-ce pas assûrer les gens de nôtre bonne volonté à leur rendre service, par des caresses & d'autres signes extérieurs ? Comme quand vous dites à tout moment, *Monsieur, je suis vôtre serviteur, vous pouvez disposer de moi.* A quoi toutes ces paroles aboutissent-elles ? Pourquoi mentir à tout propos, & dire le contraire de ce qu'on pense ? Ne te semble-t'il pas mieux de parler comme ceci. *Tu voilà donc, sois le bien venu, car je t'honore* : N'est-ce pas une grimace éfroïable, que de plier dix fois son corps, baisser la main jusqu'à terre, de dire à tous momens, *je vous demande pardon*, à vos Princes, à vos Ducs, & autres dont nous venons de parler ? Sçache, mon Frere, que ces seules soumissions me dégoûteroient entièrement de vivre à l'Européene, & puis tu me viendras dire, qu'un Huron, se feroit aisément François ! il trouveroit bien d'autres difficultez que celles que tu viens de dire. Car supposons que dès demain je me fisse François, il faudroit commencer par être

Chr
 affez
 faire
 men
 velu
 com
 avan
 poil
 en a
 ser d
 der
 un d
 bans
 com
 ter
 jett
 rier
 réve
 fou
 te q
 ne é
 teu
 mo
 min
 léro
 Sal
 leu
 le p
 ma
 de
 jou

Chrétien , c'est un point dont nous parlâmes assez il y a trois jours. Il faudroit me faire faire la barbe tous les trois jours , car aparemment dès que je serois François , je deviendrois vetu & barbu comme une bête ; cette seule incommodité me paroît rude. N'est-il pas plus avantageux de n'avoir jamais de barbe , ni de poil au corps ? As-tu vû jamais de Sauvage qui en ait eû ? pourrois-je m'accoutumer à passer deux heures à m'habiller , à m'accommoder , à mettre un habit bleu , des bas rouges , un chapeau noir , un plumet blanc , & des rubans verts ? Je me regarderois moi-même comme un fou. Et comment pourrois-je chanter dans les ruës , danser devant les miroirs , jeter ma perruque tantôt devant , tantôt derrière ? Et comment me réduirois-je à faire des révérences & des prosternations à de superbes foux ; en qui je ne connoitrois d'autre mérite que celui de leur naissance & de leur fortune ? Comment verrois-je languir les nécessiteux , sans leur donner tout ce qui seroit à moi ? Comment porterois-je l'épée sans exterminer un tas de scélérats qui jettent aux Galères mille pauvres étrangers , les Algérens , Salteins , Tripolins , Turcs , qu'on prend sur leurs Côtes , & qu'on vient vendre à Marseille pour les Galères , qui n'ayant jamais fait de mal à personne sont enlevez impitoïablement de leur Pais natal , pour maudire mille fois le jour , dans les chaînes , pere & mere , vie ,

naissance, l'Univers & le grand esprit. Ainsi languissent les Iroquois qu'on y envoie il y a deux ans. Me seroit-il possible de faire ni dire du mal de mes amis, de caresser mes ennemis, de m'enivrer par compagnie, de mépriser & basoüer les malheureux, d'honorer les méchans & de traiter avec eux; de me réjouir du mal d'autrui, de louer un homme de sa méchanceté; d'imiter les envieux, les traîtres, les flâteurs, les inconstans, les menteurs, les orgueilleux, les avars, les intéressés, les rapporteurs & les gens à double intention? Aurois-je l'indiscretion de me vanter de ce que j'aurois fait, & de ce que je n'aurois pas fait? Aurois-je la bassesse de ramper comme une couleuvre aux pieds d'un Seigneur, qui se fait nier par ses valets? Et comment pourrois-je ne me pas rebuter de ses refus? Non, mon cher Frere, je ne scaurois être François; j'aime bien mieux être ce que je suis, que de passer ma vie dans ces chaînes. Est-il possible que nôtre liberté ne t'enchanter pas? peut-on vivre d'une maniere plus aisée que la nôtre? Quand tu viens pour me voir dans ma cabane, ma femme & mes filles ne te laissent-elles pas seules avec moi, pour ne pas interrompre, nos conversations? De même, quand tu viens voir ma femme, ou mes filles ne te laisse-t-on pas seul avec celle des deux que tu viens visiter? N'es-tu pas le maître en quelque cabane du Village où tu puisses aller, de

deman
avoir
aient j
ou sa
sons-n
de nos
ont p
les ma
usons-
envers
ter des
de leu
veut
ne, ch
y trav
est bie
qui fer
un ch
fils de
de l'an
Franç
qui bo
ble, s
disent
misér
dans le
mend
répon
comm
tendr
grand

demande à manger de tout ce que tu sçais y avoir de meilleur ? Y a-t'il des Hurons qui aient jamais refusé à quelque autre sa chasse, ou sa pêche, ou toute ou en partie ? Ne cotisons-nous pas entre toute la Nation les Castors de nos chasses, pour supléer à ceux qui m'en ont pû prendre suffisamment pour acheter les marchandises dont ils ont besoin ? N'en usons-nous pas de même de nos bléds d'Inde, envers ceux dont les champs n'ont sçû rapporter des moissons suffisantes pour la nourriture de leurs familles ? Si quelqu'un d'entre-nous veut faire un canot, ou une nouvelle cabane, chacun n'envoie-t'il pas ses esclaves pour y travailler, sans en être prié ? Cette vie-là est bien différente de celle des Européans, qui feroient un procez pour un bœuf ou pour un cheval à leurs plus proches parens ? Si un fils demande à son pere, ou le pere à son fils, de l'argent, il dît qu'il n'en a point ; si deux François qui se connoissent depuis vingt ans, qui boivent & mangent tous les jours ensemble, s'en demandent aussi l'un à l'autre, ils disent qu'ils n'en ont point. Si de pauvres misérables, qui vont tout nus, décharnez, dans les ruës, mourans de faim & de misère, mendient une obole à des riches, ils leur répondent qu'ils n'en ont point. Après cela, comment avez-vous la présomption de prétendre avoir un libre accez dans le País du grand Esprit ? Y a-t'il un seul homme au

92 DIALOGUES DU
monde qui ne connoisse , que le mal est contre nature , & qu'il n'a pas été créé pour le faire ? Quelle espérance peut avoir un Chrétien à sa mort , qui n'a jamais fait de bien en sa vie ? Il faudroit qu'il crût que l'ame meurt avec le corps. Mais je ne croi pas qu'il se trouve des gens de cette opinion. Or si elle est immortelle , comme vous le croiez , & que vous ne vous trompiez pas dans l'opinion que vous avez de l'enfer & des péchez qui conduisent ceux qui les commettent , en ce Pais-là , vos ames ne se chaufferont pas mal.

L A H O N T A N.

Ecoute , Adario , je croi qu'il est inutile que nous raisonnions davantage ; je vois que tes raisons n'ont rien de solide ; je t'ai dit cent fois que l'exemple de quelques méchantes gens , ne concluoit rien ; tu t'imagines qu'il n'y a point d'Européen qui n'ait quelque vice particulier caché ou connu ; j'aurois beau te prêcher le contraire d'ici à demain , ce seroit en vain ; car tu ne mets aucune différence de l'homme d'honneur au scélerat. J'aurois beau te parler dix ans de suite , tu ne demordrois jamais de la mauvaise opinion que tu t'es formée , & des faux préjuges touchant nôtre Religion , nos Loix , & nos manieres. Je voudrois qu'il m'eût coûté cent Castors que tu sçusse aussi-bien lire & écrire qu'un François ; je suis persuadé que tu n'insiste-

rois p
se con
en Fr
des g
toute
que le
voien
vivre
çois n

To
néqu
de ce
Paris
leurs
com
aussi-
plus l
çois,
aprou
avec
re de
n'est
glere
que
Euro
de le
fais
lons
peu
trait

rois plus à mépriser si vilainement l'heureuse condition des Européens. Nous avons vû en France des *Chinois* & des *Siamois* qui sont des gens du bout du monde, qui sont en toutes choses plus opozés à nos manieres que les Hurons; & qui cependant ne se pouvoient lasser ni d'admirer vôtre maniere de vivre. Pour moi, je t'avouë que je ne conçois rien à ton obstination.

A D A R I O.

Tous ces gens-là ont l'esprit aussi mal tourné que le corps. J'ai vû certains Ambassadeurs de ces Nations dont tu parles. Les Jésuites de Paris me racontèrent quelque histoire de leurs Païs. Ils ont le *tien* & le *mien* entr'eux, comme les François; ils connoissent l'argent aussi-bien que les François; & comme ils sont plus brutaux, & plus intéressés que les François, il ne faut pas trouver étrange qu'ils aient approuvé les manieres des gens qui les traitant avec toute sorte d'amitié, leur faisoient encore des presens à l'envi les uns des autres. Ce n'est pas sur ces gens-là que les Hurons se régleront. Tu ne dois pas t'offenser de tout ce que je t'ai prouvé; je ne méprise point les Européens, en leur presence; je me contente de les plaindre. Tu as raison de dire que je ne fais point de différence de ce que nous apelons homme d'honneur à un brigand. J'ai bien peu d'esprit, mais il y a assez de tems que je traite avec les François, pour sçavoir ce qu'ils

entendent par ce mot d'homme d'honneur, Ce n'est pas pour le moins un Huron; car un Huron ne connoît point l'argent, & sans argent on n'est pas homme d'honneur parmi vous. Il ne me seroit pas difficile de faire un homme d'honneur de mon esclave; je n'ai qu'à le mener à Paris, & lui fournir cent paquets de Castors pour la dépense d'un carosse, & de dix ou douze valets, il n'aura pas plutôt un habit doré avec tout ce train, qu'un chacun le saluera, qu'on l'introduira dans les meilleures tables, & dans les plus célèbres compagnies. Il n'aura qu'à donner des repas aux Gentilshommes, des presens aux Dames, il passera par tout pour un homme d'esprit, de mérite & de capacité; on dira que c'est le Roi des Hurons; on publiera par tout que son País est couvert de mines d'or, que c'est le plus puissant Prince de l'Amérique; qu'il est sçavant; qu'il dit les plus agréables choses du monde en conversation; qu'il est redouté de tous ses voisins; enfin ce sera un homme d'honneur, tel que la plûpart des laquais le deviennent en France; après qu'ils ont sçu trouver le moien d'attraper assez de richesses pour paroître en ce pompeux équipage, par mille voies infâmes & détestables. Ha! mon cher Frere, si je sçavois lire, je découvrois de belles choses, que je ne sçai pas, & tu n'en serois pas quitte pour les défauts que j'ai remarquez parmi les Européens; j'en

apren
tail,
de vo
à mo
pour
écrire
ici en
lesqu
proc
pour
la fe
moie
sa fill
lent.
des n
bles;
& éc
Frere
que
Huro
nos H
& la
que r
certa
d'une
tous
dent.
de bi
il n'y
pour
faiso

aprendrois bien d'autres, en gros & en détail, alors je croi qu'il n'y a point d'état ou de vocation sur lesquels je ne trouvasse bien à mordre. Je croi qu'il vaudroit bien mieux pour les François qu'ils ne sçussent ni lire ni écrire; je voi tous les jours mille disputes ici entre les coureurs de bois pour les écrits, lesquels n'aportent que des chicanes & des procez. Il ne faut qu'un morceau de papier, pour ruïner une famille, avec une lettre la femme trahit son mari, & trouve le moien de faire ce qu'elle veut; la mere vend sa fille; les faulxaires trompent qui ils veulent. On écrit tous les jours dans des livres des mengeries, & des impertinences horribles; & puis tu voudrois que je sçusse lire & écrire, comme les François? Non, mon Frere, j'aime mieux vivre sans le sçavoir, que de lire & d'écrire des choses que les Hurons ont en horreur. Nous avons assez de nos *Hiéroglyphes* pour ce qui regarde la chasse & la guerre; tu sçais bien que les caractères que nous faisons autour d'un arbre pelé, en certains passages, comprennent tout le succez d'une chasse, ou d'un parti de guerre; que tous ceux qui voient ces marques les entendent. Que faut-il davantage? La communauté de biens des Hurons n'a que faire d'écriture, il n'y a ni poste, ni chevaux dans nos Forêts pour envoyer des couriers à Quebec; nous faisons la paix & la guerre sans écrit, seule-

ment par des Ambassadeurs qui portent la parole de la Nation. Nos limites sont réglées aussi sans écrits. A l'égard des sciences que vous connoissez, elles nous seroient inutiles; car pour la *Géographie*, nous ne voulons pas nous embarasser l'esprit en lisant des livres de *Voyages* qui se contredisent tous, & nous ne sommes pas gens à quitter nôtre País dont nous connoissons, comme tu sçais, jusqu'au moindre petit ruisseau, à quatre cens lieues à la ronde. *L'Astronomie* ne nous est pas plus avantageuse, car nous comptons les années par Lunes, & nous disons *j'ai tant d'Hivers* pour dire tant d'années. La *Naviga-tion* encore moins, car nous n'avons point de *Vaisseaux*. Les *Fortifications* non plus, un Fort de simples palissades nous garantit des flèches & des surprises de nos ennemis, à qui l'artillerie est inconnüe. En un mot, vivant comme nous vivons, l'écriture ne nous ser-viroit de rien. Ce que je trouve de beau, c'est *l'Arithmétique*; il faut que je t'avouë que cette science me plaît infiniment, quoi-que pourtant ceux qui la sçavent ne laissent pas de faire de grandes tromperies; aussi je n'aime de toutes les vocations des François, que le commerce, car je le regarde comme la plus légitime, & qui nous est la plus nécessai-re. Les Marchands nous font plaisir; quel-ques-uns nous portent quelque fois de bonnes marchandises, il y en a de bons & d'équita-
bles,

bles,
risque
Ils atte
gocian
à qui
tres p
gagne
belle a
sur le
les fut
de con
états
redire
chand
assez d
verfes
à tout
quité,
bonne
nous c
en éch
peaux
se tron
cher F
tendra

Je
y visite
l'extré
Viella
douleur
Tom

bles, qui se contente de faire un petit gain. Ils risquent beaucoup; ils avancent, ils prêtent. Ils attendent; enfin je connois bien des Négocians qui ont l'ame juste & raisonnable; & à qui nôtre Nation est très-redevable; d'autres pareillement qui n'ont pour but que de gagner excessivement sur des marchandises de belle aparence, & de peu de rapoit, comme sur les haches, les chaudieres, la poudre, les fusils, &c. que nous n'avons pas le talent de connoître. Cela te fait voir qu'en tous les états des Européens, il y a quelque chose à redire; il est très-constant que si un Marchand n'a pas le cœur droit, & s'il n'a pas assez de vertu pour résister aux tentations diverses auxquelles le négoce l'expose, il viole à tout moment les Loix de la justice, de l'équité, de la charité, de la sincérité, & de la bonne foi. Ceux-là sont méchans, quand ils nous donnent de mauvaises marchandises, en échange de nos Castors, qui sont des peaux où les aveugles mêmes ne sçauroient se tromper en les maniant. C'est assez, mon cher Frere, je me retire au Village, où je t'attendrai demain après-midi.

L A H O N T A N.

Je viens, Adario, dans ta Cabane, pour y visiter ton grand-Pere qu'on m'a dit être à l'extrémité. Il est à craindre que ce bon Vieillard ne soit long-tems incommodé de la douleur dont il se plaint. Il me semble qu'un

homme comme lui de soixante & dix ans pourroit bien s'empêcher d'aller encore à la chasse des Tourterelles. J'ai remarqué, depuis long-tems que vos vieilles gens sont toujours en mouvement, & en action; c'est le moien d'épuiser bien vite le peu de forces qu'il leur reste; Ecoute, il faut envoyer un des Esclaves chez mon Chirurgien, qui entend assez bien la médecine, & je suis assuré qu'il le soulagera dans le moment; sa fièvre est si peu de chose qu'il n'y a pas lieu d'appréhender pour sa vie, à moins qu'elle n'augmente.

A D A R I O.

Tu sçais bien, mon cher Frere, que je suis l'ennemi capital de vos Médecins, depuis que j'ai vû mourir entre leurs mains dix ou douze personnes, par la tyrannie de leurs remèdes. Mon Grand - Pere que tu prens pour un homme de soixante & dix ans en a 98. il s'est marié à 30. ans. Mon Pere en a 52. & j'en ai 35. il est vrai qu'il est d'un bon temperamment & qu'on ne lui donneroit pas cet âge-là en Europe, où les gens finissent de meilleure heure. Je te ferai voir quatorze ou quinze Vieillards, un de ces jours, qui passent cent années, un qui en a cent vingt & quatre, & il en est mort un autre, il y a six ans, qui en avoit près de cent quarante: A l'égard de l'agitation que tu condamnes dans

ces vi
traire
tes, d
boire
lourd
repos
insens
roient
sang u
fets na
foiblir
qu'ils
nous a
toutes
doiven
& sçav
requier
ves pré
Situ ve
res ave
Charla
sions p
té, no
voir qu
gereuse

C'est
esprit
en est
teste, &
malgré

BARON DE LAHONTAN. 99

ces vieilles gens , je puis t'assûrer qu'au contraire s'ils demeuroient couchez sur leurs nattes, dans la Cabane , & qu'ils ne fissent que boire , manger & dormir , ils deviendroient lourds , pesans , & incapables d'agir ; & ce repos continuel empêchant la transpiration insensible , les humeurs , qui pour lors cesseroient de transpirer , se remêleroient avec leur sang usé ; de-là surviendrait que par des effets naturels leurs jambes & leurs reins s'affoibliroient & se décherroient à tel point qu'ils mourroient de phthisie. C'est ce que nous avons observé depuis long-tems , chez toutes les Nations de Canada. Les *jongleurs* doivent venir tout à l'heure pour le *jongler*, & sçavoir quelle viande ou poisson sa maladie requiert pour sa guérison. Voilà mes Esclaves prêts pour aller à la chasse , ou à la pêche. Si tu veux bien t'entretenir un couple d'heures avec moi , tu verras les singeries de ces Charlatans , que , quoique nous les connoissons pour tels lorsque nous sommes en santé , nous sommes ravis & consolez de les voir quand nous avons quelque maladie dangereuse.

L A H O N T A N .

C'est qu'alors , mon cher Adario , nôtre esprit est aussi malade que nôtre corps ; il en est de même de nos Médecins , tel les détecte , & les fuit , quand il se porte bien , qui , malgré la connoissance de leur Art incertain,

100 D I A L O G U E S D U
ne laisse pas d'en convoquer une douzaine :
& d'autres , qui sans avoir d'autre mal que
celui qu'ils s'imaginent avoir , détruisent
leurs corps par des remedes auxquels la for-
ce des chevaux succomberoit. J'avouë que
parmi vous autres on ne voit point de ces sor-
tes de foux-là ; mais , en récompense , vous
ménagez bien peu vôtre santé ; car vous cou-
rez à la chasse depuis le matin jusqu'au soir
tous nûs ; & vous dansez trois ou quatre
heures de suite jusqu'à la sueur ; & les jeux
de la balle que vous disputez entre six ou sept
cens personnes , pour la pousser une demi-
lieuë de terrain deçà ou delà , fatiguent ex-
trêmement vos corps ; ils en affoiblissent les
parties ; ils dissipent les esprits ; ils aigrissent
la masse du sang & des humeurs , & trou-
blent la liaison de leurs principes. Ainsi ,
tel homme , parmi vous , qui auroit vécu plus
de cent ans , est mort à quatre-vingt.

A D A R T O .

Quand même ce que je dis seroit vrai ,
qu'importe-t'il à l'homme de vivre si long-
tems ? puisqu'au dessus de quatre-vingts la
vie est une mort ? Tes raisons sont , peut-être ,
justes à l'égard des François qui généralement
paresseux détestent tout exercice violent ;
ils sont de la nature de nos vieillards , qui vi-
vent dans une si molle indolence , qu'ils ne
sortent de leurs Cabanes que lorsque le feu
s'y met. Nos tempéramens & nos Com-

pléxi
la nu
que je
les en
Cana
desce
ja par
ni bon
ni ave
Borg
monde
la Na
observ
ni de d
paillar
poltro
chasse
quelqu
ladies
d'asma
ni de
dautre
pierre
des Fr
là. Le
au rete
avoir
& des
jours
pleure
échau

pléxions sont aussi différentes des vôtres que la nuit du jour. Et cette grande différence que je remarque généralement en toutes choses entre les Européens & les Peuples du Canada, me persuaderoit quasi que nous ne descendons pas de votre Adam prétendu. Déjà parmi nous on ne voit quasi jamais ni bossus, ni boiteux, ni nains, ni sourds, ni muets, ni aveugles de naissance, encore moins de Borgnes; & quand ces derniers viennent au monde, c'est un présage assuré de malheur à la Nation; comme nous l'avons souvent observé. Tout borgne n'eût jamais d'esprit, ni de droiture de cœur. Au reste, malicieux, paillard, & paresseux au dernier point; plus poltron que le lièvre; n'allant jamais à la chasse, de crainte de crever son œil unique à quelque branche d'arbre. A l'égard des maladies, nous ne voyons jamais d'hydropiques, d'asmatiques, de paralitiques, de gouteux, ni de véroles, nous n'avons ni lépre, ni dartres, ni tumeurs, ni rétentions d'urines, ni pierres, ni gravelles, au grand étonnement des François, qui sont si sujets à ces maux-là. Les fièvres régneront parmi nous, sur tout au retour de quelque voiage de guerre, pour avoir couché au serain, traversé des marais & des rivieres à guai, jeûné deux ou trois jours, mangé froid, &c. Quelquefois les pleuresies nous font mourir, parce qu'étant échauffez à courir à la guerre, ou à la chasse,

102 D I A L O G U E S D U
nous bûvons des eaux dont nous ne connois-
sons point la qualité ; les coliques nous at-
taquent aussi de tems en tems , par la mê-
me cause. Nous sommes sujets à la rou-
geole & à la petite vérole , soit parce que
nous mangeons tant de poisson , que le sang
qu'il produit différent de celui des viandes ,
boulte dans ses vaisseaux avec plus d'activité ,
& se défendant de ses parties épaisses & gros-
sières , il les pousse vers les pores insensibles
de la peau ; ou parce que le mauvais air , qui
est renfermé dans nos Villages , n'ayant point
de fenêtres à nos Cabanes , il se fait tant de
feux & de fumée , que le peu de proportion
que les parties de cet air renfermé ont avec
celles du sang & des humeurs , nous causent
ces infirmités. Voilà les seules que nous con-
noissons.

L A H O N T A N .

Voilà , mon cher Adario , la première
fois que tu as raisonné juste , depuis le tems
que nous nous entretenons ensemble. Je con-
viens que vous êtes exempts d'une infinité
de maux dont nous sommes accablez ; c'est
par la raison que tu me dis l'autre jour , que
pour se bien porter , il faut que l'esprit se
repose. Les Huronis étant bornez à la sim-
ple connoissance de la chasse , ne fatiguent
pas leur esprit & leur santé à la recherche
de mille belles Sciences , par les veilles , par
la perte du sommeil , par les sueurs. Un

hom
dre l'
fortif
il y
trouv
se ren
glife
Théo
écrit
affair
jours
il en
sa m
les L
l'exa
ces c
accab
loisir
étud
mort
mala
la nat
s'ata
des l
rien
phes
men
deur
les
toile
loig

BARON DE LAHONTAN. 103.

homme de guerres s'attache à lire & à apprendre l'histoire des guerres du monde, l'art de fortifier, d'attaquer, & défendre des Places; il y emploie tout son tems, encore n'en trouve-t'il pas de reste, durant sa vie, pour se rendre tel qu'il doit être; l'homme d'Eglise s'emploie nuit & jour à l'étude de la Théologie, pour le bien de la Religion; il écrit des livres qui instruisent le peuple des affaires du salut, & donnant les heures, les jours, les mois & les années de sa vie à Dieu, il en reçoit des éternitez de récompense après sa mort. Les Juges s'appliquent à connoître les Loix; ils passent les jours & les nuits à l'examen des procès, ils donnent des audiences continuelles à mille Plaideurs, qui les accablent incessamment, & à peine ont ils le loisir de boire & de manger. Les Médecins étudient la science de rendre les hommes immortels; ils vont & viennent de malade en malade, d'Hôpital en Hôpital, pour examiner la nature & la cause des différentes maladies; ils s'attachent à connoître la qualité des drogues, des herbes, des simples, par milles expériences rares & curieuses. Les Cosmographes & les Astronomes se donnent entièrement au soin de découvrir la figure, la grandeur, la composition du Ciel & de la Terre; les uns connoissent jusqu'à la moindre étoile du Firmament, leurs cours, leur éloignement, leur ascensions & leurs déclinaisons.

naïtons ; les autres ſçavent faire la différence des Climats, & de la poſition du Globe de la Terre ; ils connoiſſent les mers, les lacs, les rivieres, les Iſles, les Golſes, les diſtances d'un País à l'autre, toutes les Nations du monde leur ſont connuës, auſſi-bien que leurs réligions, leurs loix, leurs langues, leurs mœurs, & leur gouvernement. Enfin, tous les autres ſçavans qui s'attachent avec trop d'aplication à la connoiſſance des Sciences, qu'ils recherchent, ruïnent entierement leur ſanté. Car il ne ſe fait au cerveau d'eſprits animaux qu'autant que le cœur lui fournit de matiere, par cette ſubtile portion de ſang qui lui eſt portée par les artères ; & le cœur, qui eſt un muſcle, ne peut lancer le ſang à tout le corps que par le moiën des eſprits animaux ; or quand l'ame eſt tranquille, telle qu'eſt la tienne, il en communique à toutes les parties, autant qu'elles en ont beſoin pour faire les actions auſquelles la Nature les a deſtinées ; au lieu que dans la profonde aplication des Sciences, étant agitée d'une foule de penſées, elle diſſipe beaucoup de ces eſprits, & dans les longues veilles & dans la gêne de l'imagination ; Ainſi tout ce que le cerveau en peut former ſuffit à peine aux parties qui ſervent aux deſſeins de l'ame pour faire les mouvemens précipitez qu'elle leur demande ; & ne coulant que fort peu de ces eſprits dans

les n
ſerve
mang
mûs
ſe qu
cocti
ſépar
tête,
poitr
drop
que r

A
aurô
quez
droit
eſte
pour
ſonne
Iigno
que
les tr
men
fois
forte
le C
vont
s'arr
roie
brû
ſans

les nerfs qui les portent aux parties qui servent à nous faire digérer ce que nous mangeons, leurs fibres ne peuvent être mûs que très-foiblement; ce qui est cause que les actions se font mal, que la coction est imparfaite, que les sérositez se séparant du sang, & s'épanchant sur la tête, sur le corps, sur les nerfs, sur la poitrine, & ailleurs, causent la goutte, l'hydripisie, la paralisie, & les autres maladies que tu viens de nommer.

A D A R I O.

A ce compte-là, mon cher Frere, il n'y auroit que les sçavans qui en seroient attaquez. Sur ce pied-là tu conviendras qu'il vaudroit mieux être Huron, puisque la santé est le plus précieux de tous les biens. Je sçai pourtant que ces maladies n'épargnent personne, & qu'elles se jettent aussi bien sur les Ignorans, que sur les autres. Ce n'est pas que je nie ce que tu dis; car je voi bien que les travaux de l'esprit affoiblissent extrêmement le corps, & même je m'étonne, cent fois le jour, que vôtre complexion soit assez forte pour résister aux violentes secousses que le Chagrin vous donne, lorsque vos affaires ne vont pas bien. J'ai vû des François qui s'arrachent les cheveux, d'autres qui pleuroient & crioient comme des femmes qu'on brûleroit; d'autres qui ont passé deux jours sans boire ni manger, dans une si grande co-

lere qu'ils rompoient tout ce qu'ils trou-
voient sous la main. Cependant la santé de
ces gens là n'en paroïssoit pas alterée. Il faut
qu'ils soient d'une autre nature que nous ; car
il n'y a pas de Huron qui ne crevât le len-
demain , s'il avoit la centième partie de ces
transports ; oùi vraiment il faut que vous
soiez d'une autre nature que nous ; car vos
vins ; vos eaux de vie , & vos épiceries nous
rendent malades à mourir : au lieu que sans
ces drogues vous ne sçauriez presque pas vi-
vre en santé. D'ailleurs, vôtre sang est salé,
& le nôtre ne l'est pas. Vous êtes barbus ,
& nous ne le sommes pas. Voici ce que
j'ai encore observé , c'est que jusqu'à l'âge
de trente-cinq ou quarante ans , vous êtes
plus forts & plus robustes que nous. Car
nous ne sçaurions porter des fardeaux si pe-
sans que vous faites , jusqu'à cet âge là ; mais
ensuite les forces diminuent chez vous , en
déclinant à vûë d'oeuil ; au lieu que les nôtres
se conservent jusqu'à cinquante-cinq ou soi-
xante ans. C'est une verité dont nos Filles peu-
vent rendre un fidèle témoignage. Elles di-
sent que si un jeune François les embrasse six
fois la nuit , un jeune Huron n'en fait que
la moitié ; mais aussi elles avoient que les
François sont plus vieux en ce commerce à
l'âge de trente-cinq ans , que nos Hurons à
l'âge de cinquante. Cet aveu de nos belles
Filles (à qui l'excez de vos jeunes gens plaît

béauc
m'a co
te gou
pierre
nous a
non se
mais e
vous l
à l'issu
brassez
vez , l
derer
ces jeu
ble de
êtes en
ne con
pellen
aussi b
quelle
des fe
Scorbu
par les
dies ,
les Fr
des ma
& dor
Vos M
redon
des re
nent l
à la fi

beaucoup plus que la modération des nôtres) m'a conduit à cette réflexion ; qui est que cette goutte, cette hidropisie, phtisie, paralisie, pierre, gravele & ces autres maladies, dont nous avons parlé, proviennent, sans doute, non seulement de ces plaisirs immodérez, mais encore du temps & de la maniere dont vous les prenez. Car au sortir du repas, & à l'issuë d'une corvée de fatigue, vous embrassez vos femmes, autant que vous pouvez, sur des chaifes, ou debout, sans considerer le dommage qui en résulte : témoins ces jeunes gaillards, qui font servir leur table de Lit, au Village de *Dossenra*. Vous êtes encore sujets à deux maladies que nous ne connoissons pas ; l'une que les Illinois appellent *Mal chaud*, dont ils sont attaquez, aussi bien que les Peuples du *Mississipi*, laquelle maladie passe chez vous pour le mal des femmes ; & l'autre que vous appelez *Storbut* & que nous apellons *le mal froid*, par les simptoms & les causes de ces maladies, que nous avons observées depuis que les François sont en Canada. Voilà bien des maladies qui régneront parmi vous autres, & dont vous avez bien de la peine à guerir. Vos Médecins vous tuënt, au lieu de vous redonner la santé ; parce qu'ils vous donnent des remedes qui, pour leur intérêt, entretiennent long-temps vos maladies, & vous tuënt à la fin. Un Médecin seroit toujours gueri

s'il guérilloit les malades en peu de temps. Ces gens là n'ont garde d'approuver nôtre maniere de suër, ils en connoissent trop bien la conséquence; & quand on leur en parle, voici ce qu'ils disent. *Il n'y a que des foux capables d'imiter les foux; les Sauvages ne sont pas appellez Sauvages pour rien; leurs remedes ne sont pas moins sauvages qu'eux: s'il est vrai qu'ils suent, & se jettent ensuite dans l'eau froide ou dans la neige, sans crever sur le champ, c'est à cause de l'air, du climat, & des alimens de ces Peuples, qui sont différens des nôtres: mais cela n'empêche pas que tel Sauvages est mort à 80. ans qui en auroit vécu 100. s'il n'avoit pas usé de ce remède épouventable.* Voilà ce que disent vos Médecins, pour empêcher que vos Peuples d'Europe se trouvent en état de se passer de leurs remedes. Or, il est constant que si de temps en temps vous vouliez suer de cette maniere, vous vous porteriez le mieux du monde, & tout ce que le vin, les épiceries, les excez de femmes, de veilles, & de fatigues pourroient engendrer de mauvaises humeurs dans le sang, sortiroient par les pores de la chair. Alors, adieu la médecine & tous ses poisons. Or, ce que je te dis, mon cher frere, est plus clair que le jour; ce raisonnement n'est pas pour les ignorans. Car ils ne parleroient que de pleuresies & de rhumatismes à l'issüe de ce remede. C'est une cho-

te
rép
vos
de
que
dro
pen
qu'
blie
cou
gen
dro
rest
por
vrai
les
le n
mai
fig
par
il s
peu
cet
lisc
ver
effe
mo
fer
en
Ce
ne

Le étrange qu'on ne veuille pas écouter la réponse que nous faisons à l'objection que vos Médecins nous font sur cette manière de suer. Il est constant, mon cher Frère, que la Nature est une bonne Mère, qui voudroit que nous véussions éternellement. Cependant nous la tourmentons si violemment qu'elle se trouve quelquefois tellement affoiblie, qu'à peine a-t-elle la force de nous secourir. Nos débauches & nos fatigues engendrent de mauvaises humeurs, qu'elle voudroit pouvoir chasser de nos corps, s'il lui restoit assez de vigueur pour en ouvrir les portes, qui sont les pores de la chair. Il est vrai qu'elle en chasse autant qu'elle peut par les urines, par les selles, par la bouche, par le nez, & par la transpiration insensible; mais la quantité des sérositez est quelquefois si grande; qu'elles se répandent sur toutes les parties du corps, entre cuir & chair. Alors il s'agit de les faire sortir au plus vîte, de peur que leur trop long séjour ne cause cette goûte, rhumatisme, hidropisie, paralysie, & toutes les autres maladies qui peuvent altérer la santé de l'homme. Pour cet effet, il faut donc ouvrir ces pores par le moien de la sueur; mais il faut ensuite les fermer afin que le suc nourissier ne sorte pas en même temps par le même chemin ouvert. Ce qu'on ne sçauroit empêcher à moins qu'on ne se jette dans l'eau froide, comme nous

faisons. Il en est de même que si des loups étoient entrez dans vos Bergeries ; alors vous ouvririez vite les portes , afin que ces méchans animaux en sortissent ; mais ensuite vous ne manqueriez pas de les fermer , afin que vos Moutons ne les suivissent pas. Vos Médecins auroient raison de dire qu'un homme qui s'échaufferoit à la chasse ou à quelque exercice violent , & se jetteroit ensuite dans l'eau froide , se risqueroit extrêmement à perdre la vie. C'est un fait incontestable , car le sang étant agité & bouillant , pour ainsi dire , dans les veines , il ne manqueroit pas de se congeler , de la même maniere que l'eau bouillante se congèle plus facilement que l'eau froide , lorsqu'on l'expose à la gelée , ou qu'on la jette dans une fontaine bien froide. C'est tout ce que je puis penser sur cette affaire. Au reste , nous avons des maladies qui sont également ordinaires aux François. Ce sont la petite vérole , les fièvres , pleuresies & même nous voions assez souvent parmi nous une espece de malades que vous apellez *hypocondriaques*. Ces foux s'imaginent qu'un petit *Manitou* gros comme le poing , & que nous apellons *Aoutaerohi* , en nôtre langue , les possède , & qu'il est dans leurs corps , surtout dans quelque membre qui leur fait tant soit peu de mal. Ceci provient de la foiblesse d'esprit de ces gens-là , car enfin , il y a des ignorans & des foux parmi nous ,

com
tous
qui c
que
cieux
ils cro
ges et
le gra
mes
de n
& de
avec
de fa
des ,
en re
préfer

H
je t'h
rois
il fau
ce qu
vrai.
bien
méde
souff
rare
dis ,
néces
est le
pas

comme parmi vous autres. Nous voions tous les jours des Hurons de cinquante ans, qui ont moins d'esprit & de discernement que des jeunes filles. Il y en a de superstitieux, comme parmi vous autres. Car ils croient premièrement que l'esprit des songes est l'Ambassadeur & le Messager, dont le grand Esprit se sert pour avertir les hommes de ce qu'ils doivent faire. A l'égard de nos *fongleurs*, ce sont des Charlatans & des Impositeurs, comme vos Médecins; avec cette différence qu'ils se contentent de faire bonne chere aux dépens des malades, sans les envoyer dans l'autre monde, en reconnoissance de leur festin & de leurs présens.

L A H O N T A N .

Ha! pour le coup, mon intime Adario, je t'honore au de-là de tout ce que je pourrois t'exprimer; car tu raisonnes comme il faut. Jamais tu n'as mieux parlé. Tout ce que tu dis des sueurs est effectivement vrai. Je le connois par experience tellement bien, que de ma vie je n'userai d'autre remède que de celui-là. Mais je ne scaurois souffrir pourtant que tu te récries si fort contre la saignée; car il me souvient que tu me dis, il a quinze jours, cent raisons sur la nécessité de conserver nôtre sang, puisqu'il est le trésor de la vie. Je ne te contredirai pas tout-à-fait sur cela, mais je te dirai

pourtant que vos remédes contre les pleuresies
 & les fluxions ne réüffissent quelquefois que
 par hazard ; puisque de vingt malades il
 en meurt quinze ; au lieu que la saignée ne
 manqué jamais alors de les guérir. J'avoüe
 qu'en les guérissant par cette voye-là , on a-
 brége leurs jours ; & que tel homme qui a
 été plus ou moins saigné , auroit vécu plus
 ou moins d'années qu'il n'a fait. Mais enfin ,
 on ne considère pas toutes ces choses quand on
 est malade , on ne songe qu'à guérir , à quel-
 que prix que ce soit , & chacun recherche
 la santé aux dépens de quelques années de
 vie de plus ou de moins , qu'on perd avec
 la perte de son sang. Enfin , tout ce que
 je puis remarquer , c'est que les Peuples de
 Canada sont d'une meilleure compléxion que
 ceux de l'Europe , plus infatigables , & plus
 robustes ; accoûtumés aux fatigues , aux
 veilles & aux jeûnes , & plus insensibles au
 froid & à la chaleur. De sorte qu'étant
 exempts des passions qui tourmentent nos
 ames , ils sont en même temps à couvert des
 infirmités dont nous sommes accablés. Vous
 êtes gueux & misérables , mais vous jouis-
 sez d'une santé parfaite ; au lieu qu'avec nos
 aises & nos commodités , il faut que nous
 soïons , ou par complaisance , ou par occa-
 sion , réduits à nous tuër nous-mêmes , par
 une infinité de débauches , auxquelles vous
 n'êtes jamais exposez.

Mo
 fille,
 jeune
 mauva
 parmi
 vous.
 confes
 O
 veut
 donne
 tôt :
 esclav
 Dois-
 un he
 re ?
 qui a
 ment
 fille
 d'aim
 pas s
 & q
 suiv
 de l
 M A
 rira
 mon
 jet d
 com
 de r
 se n

Mon Frere , je viens te visiter avec ma fille, qui va se marier malgré-moi, avec un jeune homme qui est aussi bon guerrier, que mauvais chasseur. Elle le veut, cela suffit parmi nous : mais il n'en est pas ainsi parmi vous. Car il faut que les peres & les meres consentent au mariage de leurs enfans.

Or il faut que je veuille ce que ma fille veut aujourd'hui. Car si je prétendois lui donner un autre mari, elle me diroit aussitôt : Pere, à quoi penses-tu ? suis-je ton esclave ? Ne dois-je pas jouir de ma liberté ? Dois-je me marier pour toi ? Epouserai-je un homme qui me déplaît, pour te satisfaire ? Comment pourrai-je souffrir un époux qui achete mon corps à mon pere, & comment pourrai-je estimer un pere qui vend sa fille à un brutal ? Est-ce qu'il me sera possible d'aimer les enfans d'un homme que je n'aime pas ? Si je me marie avec lui, pour t'obéir, & que je le quitte au bout de quinze jours, suivant le privilège & la liberté naturelle de la Nation, tu diras que C E L A V A M A L ; cela te déplaira ; tout le monde, en rira, & peut-être, je serai grosse. Voilà, mon cher Frere, ce que ma fille auroit sujet de me répondre ; & peut-être, encore pis, comme il arriva il y a quelques années à un de nos vieillards, qui prétendoit que sa fille se mariât avec un homme qu'elle n'aimoit

114 D I A L O G U E S D U
pas. Car elle lui dit, en ma presence, mille choses plus dures, en lui reprochant qu'un homme d'esprit ne devoit jamais s'exposer à donner des conseils aux personnes dont il en pourroit recevoir, ni exiger de ses enfans des obéissances qu'il connoît impossibles. Enfin, elle ajouta à tout cela, qu'il étoit vrai qu'elle étoit sa fille, mais qu'il devoit se contenter d'avoir eû le plaisir de la faire, avec une femme qu'il aimoit autant que cette fille haïssoit le Mari que son Pere prétendoit lui donner. Il faut que tu saches que nous ne faisons jamais de mariage entre parens, quelque éloigné que puisse être le degré de parentage. Que nos femmes ne se remariënt plus dés qu'elles ont atteint l'âge de quarante ans, parceque les enfans qu'elles font au-dessus de cet âge-là sont de mauvaise constitution. Cependant, ce n'est pas à dire qu'elles gardent la continence; au contraire, elles sont beaucoup plus passionnées à cet âge qu'à vingt-ans; ce qui fait qu'elles écoutent si favorablement les François, & que même elles se donnent le soin de les rechercher. Tu sçais bien que nos femmes ne sont pas si fécondes que les Françoises, quoi-qu'elles se lassent moins qu'elles d'être embarrassées; cela me surprend, car il arrive en cela tout le contraire de ce qui dévroit arriver.

dire,
goive
Si elle
plaiss
elles.
vena
dre t
drer.
dans
d'inc
il ar
rien
te, t
ser e
l'air
redo
mer
peu
Pou
tant
men
se f
fant
que
por
tati
plu
l'in
200

C'est par la même raison que tu viens de dire, mon pauvre Adario, qu'elles ne conçoivent pas si facilement que nos Femmes. Si elles ne prenoient pas si fréquemment les plaisirs de l'amour, ni avec tant d'avidité, elles donneroient le temps à la matière convenable à la production des enfans, de se rendre telle qu'il faut qu'elle soit pour engendrer. Il en est de même d'un Champ, dans lequel on semeroit sans cesse du bled d'Inde, sans le laisser jamais en friche; car il arriveroit qu'à la fin il ne produiroit plus rien, comme l'expérience te l'a, sans doute, fait voir, au lieu qu'en laissant reposer ce champ, la terre reprend ses forces, l'air, le serain, les pluyes, & le soleil lui redonnent un nouveau suc, qui fait germer le grain qu'on y sème. Or, écoute un peu, mon Cher, ce que je te veux dire. Pourquoi est-ce que les femmes sauvages étant si peu fécondes, ont si peu l'accroissement de leur Nation en vûë, qu'une fille se fait avorter, lorsque le Pere de son Enfant vient à mourir ou à être tué, avant que sa grossesse soit reconnüe. Tu me répondras que c'est pour conserver sa réputation, parce qu'ensuite elle ne trouveroit plus de Mari: Mais, il me semble que l'intérêt de la Nation, laquelle devoit se multiplier, n'est guère en recommandation.

dans l'esprit de vos femmes. Il n'en est pas ainsi des nôtres ; car , comme tu me le disois l'autre jour , nos Coureurs de bois , & bien d'autres , trouvent assez souvent de nouveaux enfans dans leurs Maisons , au retour de leurs Voyages. Cependant ils s'en consolent , car ce sont des corps pour la Nation , & des ames pour le Ciel. Après cela ces femmes sont autant deshonorées que les vôtres , & quelquefois on les met en prison pour toute leur vie ; au lieu que les vôtres peuvent avoir ensuite tant de galans qu'elles veulent. C'est une très-abominable cruauté de détruire son enfant. C'est ce que le Maître de la vie ne scauroit jamais leur pardonner. Ce seroit un des principaux abus à réformer parmi vous. Ensuite , il faudroit retrancher la nudité ; car enfin le privilège que vos Garçons ont d'aller nus , cause un terrible ravage dans le cœur de vos filles ; car n'étant pas de bronze , il ne se peut faire qu'à l'aspect des pièces , que je n'oserois nommer , elles n'entrent en rut en certaines occasions , où ces jeunes Coquins font voir que la Nature n'est ni morte ni ingrate envers eux.

A D A R I O.

La raison que tu me donnes de la sterilité de nos femmes est merveilleuse , car je conçois maintenant que cela se peut. Tu

conda
Filles
ges. l
cordé
que l
font i
non-
enco
Car à
çois,
de ri
vétér
pas u
pouv
de b
doit
la pr
mi v
cre e
belle
les f
aure
rop
roid
que
roid
ner
de
que
où

condamnés aussi fort à propos le crime de ces Filles qui se font avorter avec leurs breuvages. Mais ce que tu dis de la nudité ne s'accorde guère avec le bon sens. Je conviens que les Peuples chez qui le *tien* & le *mien* sont introduits, ont grande raison de cacher non-seulement leurs Parties viriles, mais encore tous les autres membres du corps. Car à quoi serviroit l'or & l'argent des François, s'ils ne les emploient à se parer avec de riches habits ? puisque ce n'est que par le vêtement qu'on fait état des gens. N'est-ce pas un grand avantage pour un François de pouvoir cacher quelque défaut de nature sous de beaux habits ? Crois-moi, la nudité ne doit choquer uniquement que les gens qui ont la propriété des biens. Un laid homme parmi vous autres, un mal bâti trouve le secret de se rendre beau & bien-fait, avec une belle perruque, & des habits dorez, sous lesquels on ne peut distinguer les hanches & les fesses artificielles d'avec les naturelles. Il y auroit encore un grand inconvenient si les Européens alloient nus ; c'est que ceux qui seroient bien armez trouveroient tant de pratique & tant d'argent à gagner, qu'ils ne songeroient à se marier de leur vie, & qu'ils donneroient occasion à une infinité de femmes de violer la foi conjugale. Imagine-toi que ces raisons n'ont aucun lieu parmi nous, où il faut que tout serve, sans exception.

tant petits que grands ; les filles qui voient de jeunes gens nus , jugent à l'œil de ce qui leur convient. La nature n'a pas mieux gardé ses proportions envers les femmes qu'envers les hommes. Ainsi, chacune peut hardiment juger qu'elle ne sera pas trompée en ce qu'elle attend d'un mari. Nos femmes sont capricieuses , comme les vôtres , ce qui fait que le plus chetif Sauvage peut trouver une femme. Car comme tout paroît à découvert , nos filles choisissent quelquefois suivant leur inclination , sans avoir égard à certaines proportions : les unes aiment un homme bien fait , quoi qu'il ait je ne sçai quoi de petit en lui. D'autres aiment un mal bâti pourvû qu'elles y trouvent je ne sçai quoi de grand ; & d'autres préfèrent un homme d'esprit & vigoureux , quoi qu'il ne soit ni bien fait , ni bien pourvû de ce que je n'ai pas voulu nommer. Voilà , mon Frere , tout ce que je puis te répondre sur le crime de la nudité , qui comme tu sçais , ne doit uniquement être imputé qu'aux garçons ; puisque les gens veufs ou mariez cachent soigneusement le devant & le derriere. Au reste , nos filles sont en récompense plus modestes que les vôtres ; car on ne voit en elles rien de nud que le gras de la jambe , au lieu que les vôtres montrent le sein tellement à découvert que nos jeunes gens ont lenez collé sur le ventre , lorsqu'ils trafiquent

leurs
dans
Frere
çois ?
part q
résiste
sein c
roit le
chim
sur le
voir
sçaur
un p
sur le
invis
droit
s'ens
vos
mari
corn
grin
des
fer
mar
ne c
ou l
se f
Il fa
gra
fem
cha

leurs Castors aux belles Marchandes qui sont dans vos Villes. Ne seroit-ce pas là, mon Frere, un abus à réformer parmi les François ? Car, enfin, ne sçai-je pas de bonne part qu'il n'est guère de Françoise qui puisse résister à la tentation de l'objet de qui leur sein découvert provoque l'émotion. Ce seroit le moien de préserver leurs maris du mal chimérique de ces cornes que nous plantons sur leur front, sans les toucher, ni même les voir ; ce qui se fait par un miracle que je ne sçauois concevoir. Car, enfin, si je plante un pommier dans un jardin, il ne croît pas sur le sommet d'un rocher ; ainsi vos cornes invisibles ne doivent prendre racine qu'à l'endroit où leur semence est jettée ; d'où il s'ensuit qu'elles devroient sortir du front de vos femmes, pour représenter les outils du mari & du galand. Au reste, cette folie de cornes est épouvantable ; car pourquoi chagriner un mari de cette injure, à l'occasion des plaisirs de sa femme ? Or s'il faut épouser les vices d'une femme en l'épousant, le mariage des François est un Sacrement qui ne doit pas être fondé sur la droite raison ; ou bien il faut de nécessité retenir son épouse sous la clef pour éviter ce deshonneur. Il faut que le nombre de ces maris soit bien grand ; car, enfin, je ne conçois pas qu'une femme puisse penser à la rigueur de cette chaîne éternelle, sans chercher quelque es-

pèce de soulagement à ses maux, chez quel-
 que bon ami. Je pardonnerois les François
 s'ils s'en tenoient à leur mariage sous certai-
 nes conditions; c'est-à-dire, pourvû qu'il en
 provint des enfans, & que le mari & la fem-
 me eussent toujourns une assez bonne santé
 pour s'aquiter, comme il faut, du devoir du
 mariage. Voilà tout le réglemeut qu'on pour-
 roit faire chez des Peuples qui ont le *Tien*
 & le *Mien*. Or il s'agit encore d'une chose
 impertinente; c'est que parmi vous autres
 Chrétiens les hommes se font gloire de dé-
 baucher les femmes; comme s'ils ne devoient
 pas, selon toute sorte de raisons, être aussi
 criminel aux uns qu'aux autres de succom-
 ber à la tentation de l'amour. Vos jeunes
 gens font tous leurs efforts pour tenter les
 filles & les femmes. Ils emploient toutes
 sortes de voies pour y réussir. Ensuite ils
 le publient, ils le disent par tout. Chacun
 louë le Cavalier, & méprise la Dame; au
 lieu de pardonner la Dame, & de châtier le
 Cavalier. Comment prétendez-vous que vos
 femmes vous soient fidèles, si vous ne l'ê-
 tes pas à elles? Si les maris ont des maî-
 tresses, pourquoi leurs épouses n'auront-
 elles pas des amans? Et si ces maris préfè-
 rent les jeux & le vin à la compagnie de
 leurs femmes, pourquoi ne chercheront el-
 les pas de la consolation avec quelque ami?
 Voulez-vous que vos femmes soient sages,
 soiez

soiez
 à-di
 vous-
 conne
 senter
 épou
 leurs
 ce qu
 là c'e
 de n'
 la mis
 coût
 jamais
 que n
 vos ric
 de ven
 vre au
 Vous
 nous
 pas éc
 les vô
 Huron
 fir à la
 pour p
 éterne
 invent
 la vûe
 tent e
 & tro
 blier le
 Les H
 To

soiez ce que vous apellez *Sauvages*, c'est-à-dire, soiez *Hurons*; aimez-les comme vous-mêmes, & ne les vendez pas. Car je connois certains maris parmi vous qui consentent aussi lâchement au libertinage de leurs épouses, que des meres à la prostitution de leurs filles. Ces gens-là ne le font que parce que la nécessité les y oblige. Sur ce pied-là c'est un grand bonheur pour les Hurons de n'être pas réduits à faire les bassesses, que la misere inspire aux gens qui ne sont pas accoutumés d'être misérables. Nous ne sommes jamais ni riches, ni pauvres; & c'est en cela que nôtre bonheur est au-dessus de toutes vos richesses. Car nous ne sommes pas obligés de vendre nos femmes & nos filles, pour vivre aux dépens de leurs travaux amoureux. Vous dites qu'elles sont sottes. Il est vrai, nous en convenons; car elles ne sçavent pas écrire des billets à leurs amis, comme les vôtres; & quand cela seroit, l'esprit des Hurons n'est pas assez pénétrant pour choisir à la phisionomie des vieilles assez fidèles pour porter ces lettres galantes sous un silence éternel. Ha! maudite écriture! pernicieuse invention des Européans, qui tremblent à la vûë des propres chimères qu'ils se représentent eux-mêmes par l'arrangement de vingt & trois petites figures, plus propres à troubler le repos des hommes qu'à l'entretenir. Les Hurons sont aussi des sots, s'il vous en

faut croire, parce qu'ils n'ont point d'égard à la perte du pucelage des filles qu'ils épousent; & qu'ils prennent en mariage des femmes que leurs camarades ont abandonnées. Mais, mon Frere, dis-moi, je te prie, les François en font-ils plus sages pour s'imaginer qu'une fille est pucelle, parce qu'elle crie, & qu'elle jure de l'être? Or, supposons qu'elle soit telle qu'il la croit, la conquête en est-elle meilleure? Non, vraiment, au contraire, le mari est obligé de lui apprendre un exercice qu'elle met ensuite en pratique avec d'autres gens, lorsqu'il n'est pas en état de le continuer journellement avec elle. Pour ce qui est des femmes que nous épousons après la séparation de leurs maris, n'est-ce pas la même chose que ce que vous appelez se marier avec des Veuves? Néanmoins avec cette différence que ces femmes ont tout lieu d'être persuadées que nous les aimons, au lieu que la plupart de vos Veuves ont tout sujet de croire que vous épousez moins leurs corps que leurs richesses. Combien de désordres n'arrive-t'il pas dans les familles par des mariages comme ceux-là? Cependant, on n'y remédie pas, parce que le mal est incurable, dès que le lien conjugal doit durer autant que la vie. Voici encore une autre peine parmi vous autres, qui me paroît tout-à-fait cruelle. Votre mariage est indissoluble; cependant une fille & un garçon qui s'aiment réciproquement ne peuvent pas

se n
leur
& l'
leur
avec
men
ditio
dérar
des d
Quel
enver
Huro
riches
n'ont
mes,
mes p
Huro
de sa
empêc
comm
belle,
férabl
qui se
stice p
munat
à leur
que le
oblige
penda
légitim
Qu'en

Se marier ensemble sans le consentement de leurs parens. Il faudra qu'ils se marient l'un & l'autre au gré de leurs peres, & contre leurs desirs, quelque répugnance qu'ils aient, avec des personnes qu'ils haïssent mortellement. L'inégalité d'âge, de bien, & de condition causent tous ces désordres. Ces considérations l'emportent sur l'amour mutuel des deux parties, qui sont d'accord entr'elles. Quelle cruauté & quelle tyrannie d'un pere envers ses enfans ? Voit-on cela parmi les Hurons ? Ne sont-ils pas aussi nobles, aussi riches les uns que les autres ? Les femmes n'ont-elles pas la même liberté que les hommes, & les enfans ne jouissent-ils pas des mêmes privilèges que leurs peres ? Un jeune Huron n'épousera-t'il pas une des esclaves de sa mere, sans qu'on soit en droit de l'en empêcher ? Cette esclave n'est-elle pas faite comme une femme libre, & dès qu'elle est belle, qu'elle plaît ne doit-elle pas être préférable à la fille du grand Chef de la Nation, qui sera laide ? N'est-ce pas encore une injustice pour les peuples qui détestent la communauté des biens ; que les Nobles donnent à leur premier fils presque tout leur bien, & que leurs freres & les sœurs de celui-ci soient obligez de se contenter de très-peu de chose ; pendant que cet aîné ne sera peut-être pas légitime, & que tous les autres le seront ? Qu'en arrive-t'il si ce n'est qu'on jette les

filles dans des Convens, prisons perpetuelles, par une barbarie qui ne s'accorde guere avec cette charité Chrétienne, que les Jésuites nous prêchent? Si ce sont des garçons, ils se trouvent réduits à se faire Prêtres, ou Moines, pour vivre du beau métier de prier Dieu malgré eux, de prêcher ce qu'ils ne font pas, & de persuader aux autres, ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes. S'il s'en trouve qui prennent le parti de la guerre, c'est plutôt pour piller la Nation, que pour la défendre de ses ennemis. Les François ne combattent point pour l'intérêt de la Nation, comme nous faisons, ce n'est que pour leur propre intérêt & dans la vûe d'aquérir des emplois, qu'ils combattent. L'amour de la patrie & de leurs compatriotes y ont moins de part que l'ambition, les richesses, & la vanité. Enfin, mon cher Frere, je conclus ce discours en t'assurant, que l'amour propre des Chrétiens, est une folie que les Hurons condamneront sans cesse. Or cette folie qui régné en tout parmi vous autres François, ne se remarque pas moins dans vos amours & dans vos mariages; lesquels sont aussi bisarres que les gens qui donnent si sottement dans ce panneau.

L A H O N T A N.

Ecoute, *Adario*, je me souviens de t'avoir dit qu'il ne falloit pas juger des actions des honnêtes gens, par celles des coquins. J'avouë que tu as raison de blâmer certaines actions que nous blâmons aussi. Je conviens que la

prop
de pa
tu re
tout
qui e
de n
merv
Cett
cause
sont
les fe
sujet
qu'eu
res, l
amans
rédui
le, &
mand
Huro
secret
débat
tres,
avant
alum
cham
venan
qu'el
sa co
point
être e
* e
rissi.

propriété de biens est la source d'une infinité de passions, dont vous êtes exempts. Mais, si tu regardes toutes choses du bon côté, & sur tout nos amours & nos mariages, le bel ordre qui est établi dans nos familles & l'éducation de nos enfans, tu trouveras une conduite merveilleuse dans toutes nos Constitutions. Cette liberté que les Hurons nous prêchent, cause un désordre épouvantable. Les enfans sont aussi grands maîtres que leurs peres, & les femmes qui doivent être naturellement sujettes à leurs maris, ont autant de pouvoir qu'eux. Les filles se moquent de leurs meres, lorsqu'il s'agit de prêter l'oreille à leurs amans; En un mot, toute cette liberté se réduit à vivre dans une débauche, perpetuelle, & donnée à la nature tout ce qu'elle demande, à l'imitation des bêtes. Les filles des Hurons font consister leur sagesse dans le secret, & dans l'invention de cacher leurs débauches. * *Courir l'alumète* parmi vous autres, est ce qui s'appelle chez nous, *chercher aventure*. Tous vos jeunes gens courent cette alumète tant que la nuit dure. Les portes des chambres de vos filles sont ouvertes à tous venans; & s'il se présente un jeune homme qu'elle n'aime pas, elle se couvre la tête de sa couverture. C'est-à-dire qu'elle n'en est point tentée. S'il en vient un second, peut-être elle lui permettra de s'asseoir sur le pied

* C'est entrer pendant la nuit, dans la chambre de sa Maitresse, avec une espèce de Chandèle.

de son lit, pour parler avec elle, sans passer outre. C'est-à-dire qu'elle veut ménager ce drôle-là pour avoir plusieurs cordes à son arc; en vient-il un troisième qu'elle veut duper, avec une plus feinte sagesse, elle lui permettra de se coucher auprès d'elle sur les couvertures du lit. Celui-ci est-il parti, le quatrième arrivant trouve le lit & les bras de la fille ouverts à son plaisir, pour deux ou trois heures; & quoi qu'il n'emploie ce tems-là à rien moins qu'en paroles, on le croit cependant à la bonne foi. Voilà, mon cher Adario, le putanisme de tes Hurones couvert d'un manteau d'honnête conversation, & d'autant plus que quelque indiscretion que puissent avoir les amans envers leur maîtresses: ce qui n'arrive guères; bien loin de les croire, on les traite de *jaloux*, qui est une injure infâme parmi vous autres. Après tout ce que je viens de dire, il ne faut pas s'étonner si les Américaines ne veulent point entendre parler d'amour pendant le jour, sous prétexte que la nuit est faite pour cela. Voilà ce qu'on appelle en France *cacher adroitement son jeu*. S'il y a de la débauche parmi nos filles, au moins il y a cette différence que la règle n'est pas générale, comme parmi les vôtres, & que d'ailleurs elles ne vont pas si brutalement au fait. L'amour des Européanes est charmant, elles sont constantes & fidèles jusqu'à la mort; lorsqu'elles ont la foiblesse d'accorder à leurs amans la dernière faveur, c'est plutôt en ven-

ru de le
 toujours
 elles-m
 sibles d'
 lans, ch
 des mar
 respect
 ce. Ils s
 sacrifier
 soupire
 prendre
 faveur
 genoux
 le privi
 le chien
 dort; a
 quitte
 yeux q
 meil. S
 gueux
 ment à
 à sa foi
 c'est à-
 mence

HÔ
 ont-ils
 vages?
 signifi
 clusif;
 ne do

tu de leur mérite intérieur, qu'extérieur, & toujours moins par le desir de se contenter elles-mêmes, que de donner des preuves sensibles d'amour à leurs amans. Ceux-ci sont galans, cherchant à plaire à leurs maîtresses par des manieres tout-à-fait jolies, comme par le respect, par les assiduez, par la complaisance. Ils sont patiens, zélés, & toujours prêts à sacrifier leur vie & leurs biens pour elle; ils soupièrent long-tems avant que de rien entreprendre. Car ils veulent mériter la dernière faveur par des longs services. On les voit à genoux aux pieds de leurs maîtresses mendier le privilège de leur baiser la main. Et comme le chien suit son maître en veillant lorsqu'il dort; aussi chez nous un véritable amant ne quitte point sa maîtresse, & il ne ferme les yeux que pour songer à elle, pendant le sommeil. S'il s'en trouve quelqu'un assez fougueux pour embrasser sa maîtresse brusquement à la première occasion, sans avoir égard à sa foiblesse, on l'appelle *Sauvage* parmi nous, c'est-à-dire homme sans quartier, qui commence par où les autres finissent.

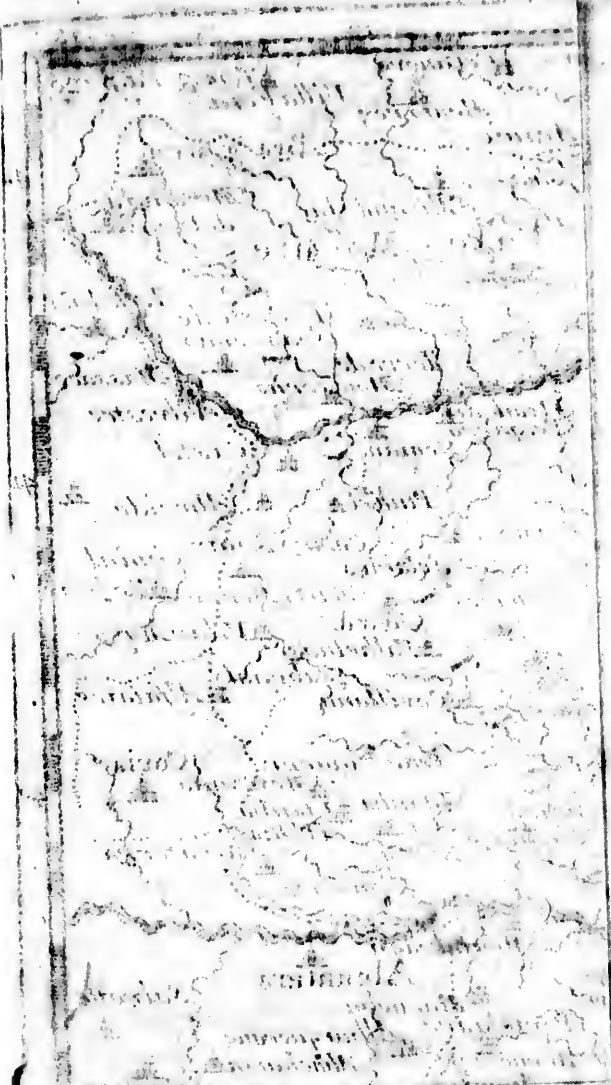
A D A R I O.

Hô, hô, mon cher Frere, les François ont-ils bien l'esprit d'appeler ces gens-là *Sauvages*? Ma foi, je ne croiois pas que ce mot-là signifiât parmi vous un homme sage & conclusif; je suis ravi d'apprendre cette nouvelle; ne doutant pas qu'un jour vous n'appelliez

Sauvages, tous les François qui seront assez sages pour suivre exactement les véritables règles de la justice & de la raison. Je ne m'étonne plus de ce que les rusées Françaises aiment tant les Sauvages; elles n'ont pas tout le tort; car, à mon avis, le tems est trop cher pour le perdre, & la jeunesse trop courte pour ne pas profiter des avantages qu'elle nous donne. Si vos filles sont constantes à changer sans cesse d'amans, cela peut avoir quelque rapport à l'humeur des nôtres. Mais, lorsqu'elles se laissent fidèlement caresser par trois ou quatre, en même-tems, cela est très différent du génie des Hurones. Que les amans François passent leur vie à faire les folies que tu viens de me dire, pour vaincre leurs maîtresses, c'est-à-dire qu'ils emploient leur tems, & leurs biens à l'achat d'un petit plaisir précédé de mille peines & de mille soucis, je ne les en blâmerai pas, puisque j'ai fait la folie de me risquer sur d'impertinens Vaisseaux à traverser les Mers rudes qui séparent la France de ce continent, pour avoir le plaisir de voir le País des François. Ce qui m'oblige à me taire. Mais les gens raisonnables diront que ces sortes d'amans sont aussi foux que moi; avec cette différence que leur amour passe aveuglément d'une maîtresse à l'autre, les exposant à souffrir les mêmes tourmens, au lieu que je ne passerai plus de ma vie de l'Amérique en France.

Fin des Dialogues.

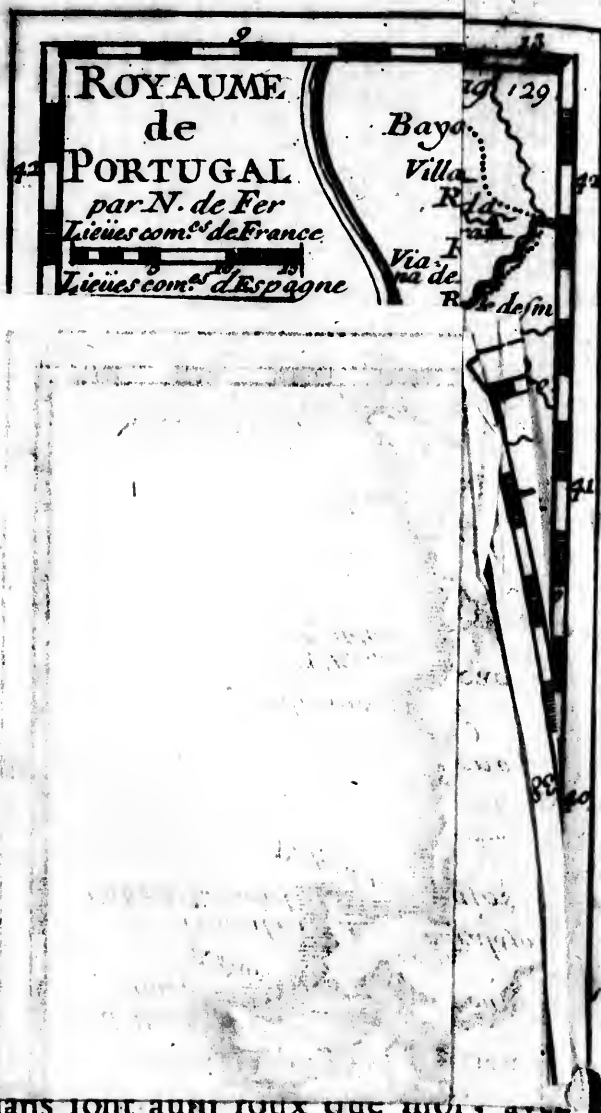
assez
ables.
m'é-
tes ai-
out le
cher
pour
nous.
anger
ue ra-
elles
u qua-
nt du
ançois
ens de
c'est-
leurs
dé de
les en
de me
raver-
nce de
voir le
taire.
es for-
avec
aveu-
expo-
u lieu
Amé-



... la même, jusqu'à ce qu'il plait
à Dieu de faire aller en l'autre monde des
gens qui lui sont fort inutiles en celui-ci. Je
suis ravi que les mémoires de *Canada* vous
aient plu, & que mon stile sauvage ne vous
ait pas éfraié. Après tout, vous auriez tort

E S

Sa
fa
re
te
m
te
p



tes d'amans tout aussi roux que moi, avec
cette différence que leur amour passe aveu-
gl. ment d'une maîtresse à l'autre, les expo-
sant à souffrir les mêmes tourmens, au lieu
que je ne passerai plus de ma vie de l'Amé-
rique en France.

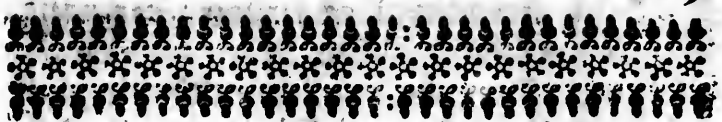
Fin des Dialogues.



V
PO



sang
reve
Patr
être
à D
gen
fuis
aier
ar



VOIAGES DE PORTUGAL ET DE DANEMARC.

MONSIEUR,

Una salus victis nullam sperare salutem.

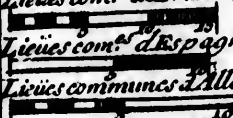
CETA veut dire que sur les méchantes nouvelles que vous m'aprenez, au sujet de mon affaire, je me sens encore assez de sang aux ongles pour braver tous les revers de la Fortune. L'Univers, qui est la Patrie des Irondèles & des Jésuites, doit être aussi la mienne, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de faire aller en l'autre monde des gens qui lui sont fort inutiles en celui-ci. Je suis ravi que les mémoires de *Canada* vous aient plû, & que mon stile sauvage ne vous ait pas éfraié. Après tout, vous auriez tort

E S



**ROYAUME
de
PORTUGAL**

par N. de Fer
Lieuës com. de France
Lieuës com. d'Espagne
Lieuës communes d'Allemagne



Bayona
Villa nova
R. Minho
R. Lima
Via de las del
R. Cavado
R. Daves
R. Douro
Viseu
Gondomar
Tuy
Valencia
Cervonra
Campanha
Braga
Borcelos
Villa
de Conge
Porto
Lamego

Aviro
Vile
Penacra
Tentugal
Cde. Mondogo
R. de Mondogo
Ega
Seize
Figueira
Pombal
Laria
Orem
Bat. Aguiar
Atalaya
Pinhete
Abram
Torres
Alcanede

Alcobaca
I. Barlinga
Obedoz
Alcanede
Almerim
Mondargil
Muren
Coruaciao
Torres
Novas
Garcia
Av
Eiron
Cintra
Lilboa
C de Raco
Cintra
R. Tago
Cezumbra
Cabo de Espichel
Setural
Alcayar dos al
Aroyelos
Reo

Odesines
Villanova
de Milfonte
Jagoda
facem
Aluastrel
Bexa
Ourique
Abrondauvar
Odemar
R. OYAUUME DALGRAVE
Monchique
Lagos
Loule
FARO
Tavira
Cabo de S. Vincente
Funchal
Cabo de S. Maria
I. dos Canes
R. Guadiana



130 VOIAGES DE PORTUGAL,

de trouver à redire à ce jargon ; car nous sommes vous & moi d'un País , où l'on ne sçait parler François que lorsqu'on n'a plus la force de le prononcer. D'ailleurs , il n'est pas possible qu'ayant passé si jeune dans l'Amérique , j'aie pû trouver en ce país-là le secret d'écrire poliment. C'est une science qu'on ne sçauroit apprendre parmi des Sauvages , dont la société rustique est capable d'abrutir les gens du monde les plus polis. Vous me pressez de continuër à vous apprendre de nouvelles choses ; j'y consens : mais ne comptez pas , au moins , que je vous envoie ces belles descriptions que vous demandez ; car ce seroit m'exposer à la risée des personnes auxquelles vous pourriez les communiquer. Je ne me sens pas assez habile homme pour encherir sur les Remarques curieuses qu'une infinité de voyageurs ont bien voulu donner au Public. C'est assez que je vous fournisse des mémoires particuliers sur certaines choses , dont on a fait si peu de cas qu'on n'a pas crû devoir se donner la peine d'y faire attention. Et comme ce sont des matieres qui n'ont jamais été sous la Presse , vous y trouverez , peut-être , quelque sorte de plaisir , par rapport à la nouveauté. Sur ce pied-là je serai ponctuel à vous écrire , de quelque coin du monde où mon infortune me jette , à condition que vous le ferez aussi à me répondre exactement. Au reste , je me

eroi
me r
Je le
écriv
doiv
cerez
je vo
qu'a
stole
de P
de m
ques
dre c

Je
qu'u
de P
qual
de sa
des
vieu
Joan
Pro
tit c
lent
pren
la t
lieu
Inte

*

deff

seroi obligé de vous avertir que je ne scaurois me résoudre à franchiser les noms étrangers. Je les écrirai comme les gens du País les écrivent, c'est-à-dire, de la maniere qu'ils le doivent être. Après cela vous les prononcerez comme il vous plaira. Vous sçavez que je vous écrivis il y a deux mois & demi, qu'après avoir compté près de trois cens pistoles au Capitaine du Vaisseau qui me sauva de *Plaisance* à *Vianna*, je fus assez heureux de mettre pied à terre à cette Cité des *Callaiques*; ainsi donc il ne me reste qu'à reprendre de là le fil de mon Journal.

Je ne fus pas plûtôt sorti de la Chaloupe qu'un Gentilhomme François, qui sert le Roi de Portugal, * depuis trente & quatre ans, en qualité de Capitaine de Cavalerie, me fit offre de sa Maison; car il n'y avoit en ce lieu-là que des Cabarets à Matelots. Le lendemain ce vieux Officier me conseilla de saluër Don *Joan de Souza* Gouverneur Général de la Province d'entre *Douro* & *Minho*, & m'avertit que tout le monde lui donnoit l'*Excellencia* & qu'il ne rendoit la *Senoria* qu'aux premiers Gentils-hommes du Roiaume, & la † *Merced* à tous les autres; ce qui fit qu'au lieu de lui parler Espagnol, je me servis d'un Interprète qui métamorphosa tous les *Vous*.

* Du tems de Mr. de Schomberg.

† *Merced* qui signifie *merci*, est un titre un peu au dessus de *Vous*.

132 VOIAGES DE PORTUGAL,
 de mon compliment en *excellence* Portugaise.
Vianne dont la situation est à cinq lieues de
Braga vers l'Occident, est renfermée dans un
 angle droit, dont la mer & la riviere de *Lima*
 font les deux côtez. J'y vis deux Monasteres
 de *Bénédictines*, si mal rantez qu'elles mour-
 roient de faim, si leurs parens, ou plusieurs *
Devotos, ne les secouroient. Il y a un très-bon
 Château sur le bord de la mer, fortifié selon les
 régles de *Pagan*. Il est garni de plusieurs gros-
 ses Couleuvrines, qui mettent à couvert des
Salteins, les bâtimens qui mouillent à la † Rade
 où l'on est à l'abri des 14. vents contenus entre
 le Nord & le Sud, vers la bande de l'Est. La ri-
 viere est un ¶ Havre de Barre dans lequel on
 ne scauroit entrer sans la conduite des Pilo-
 tes de la Ville, qu'on fait venir à bord par le
 signal du Canon & du Pavillon en S *Berne*.
 C'est toujours à l'instant de la pleine mer que
 les Vaisseaux se présentent devant cette ri-

* *Devotos*, ce sont les amis des Nonains. Ce mot
 signifie *dévotés*.

† *Rade*, mouillage près des Côtes, où l'on est à
 couvert des vents qui viennent de ces Côtes.

¶ *Havre de Barre*, Port où l'on ne peut entrer qu'au
 tems de la pleine mer, parce que les Vaisseaux trou-
 vent alors assez d'eau pour passer sur les sables, ou sur
 les fonds plats, sans échouer ni toucher. *Baiona*, *Bila-
 kio*, *Stona*, *Vianne*, *Porto*, *Aveira*, *Mondego*, *Lisbone*,
Salé, sont tous des Havres de Barre.

§ Pavillon en *Berne*, c'est le tenir frelé, ou pendant
 en monceau du haut en bas.

vière , dans laquelle ils assechent ensuite toutes les marées , à moins qu'ils ne soient placez à la fosse qui conserve, pour le moins , 8. ou 10. brasses d'eau de basse mer. Le 4. de Février aiant loué deux mules, l'une pour moi, l'autre pour mon Valet, sur le pied de trois piastras d'Espagne, je piquai de si bonne grace que j'arrivai le soir à *Porto*, quoique cette journée soit de 12. lieues, d'une heure de chemin. Ces animauxamble vîte & légèrement, sans broncher, ni fatiguer ceux qui les montent. Les Cavaliers ont la commodité de s'apuièr, quand ils veulent sur leur valise, qui est soutenue sur deux cerceaux de fer, vers le pomeau des selles du País, dont la dureté n'accommode pas les gens aussi maigres que moi. Au reste, le chemin, quoique pierreux, est assez bon, le terrain est égal, le paisage riant, & la côte de la mer ornée de quelques gros Villages, dont les principaux sont *Exposende*, *Faons*, & *Villa de Condé*. En arrivant à *Porto*, mon Guide me logea dans une Auberge Angloise, qui est la seule dont on se puisse accommoder. Cette Ville là est remplie de Marchands François, Anglois & Hollandois, à cause de l'avantage qu'ils retirent du commerce; quoique les derniers soient assez accoutuméz à faire de grandes pertes, depuis le commencement de la guerre, par l'inhumanité de nos Capres, qui ne se

134 VOYAGES DE PORTUGAL,

font pas de scrupule de prendre leurs Vaisseaux. *Porto* est bâti sur la pente d'une Montagne assez escarpée, au pied de laquelle on voit couler la riviere de *Duro*, qui se déchargeant une lieüe plus bas dans la Mer, passe sur une * Barre située à son embouchûre, où les sages Navigateurs ne doivent se presenter que dans un beau tems, après avoir eü la précaution de faire venir à bord les Pilotes du País; car il se trouve des Rochers cachez & découverts sur les sables de cette barre, qui la rendent inaccessible aux étrangers. Les Vaisseaux de 400. tonneaux y trouvent assez d'eau vers le moment de la pleine mer, qui est le véritable tems dont il est à propos de se servir pour entrer dans cette Riviere. Il régne un beau quai d'une extrémité de la Ville à l'autre; le long duquel chaque bâtiment est amarré vis-à-vis de la maison de son propriétaire. J'eus le tems de voir la Flotte Marchande du *Brezil*, qui consistoit en 32. Navi-

* Barre est à proprement parler un banc de sable, qui traverse ordinairement l'entrée des Rivieres, qui ne sont pas assez rapides pour repousser dans la Mer les sables que les vagues y accumulent, lorsque les vents du large souffent avec impétuosité. Toutes les barres peuvent être apelées bancs de sable, car je n'ai jamais oui dire qu'il y ait au monde aucune barre de chaîne de Rochers. Or comme ces sables s'élevent vers la surface de l'eau comme un petit côteau dans une plaine, les Vaisseaux n'y scauroient passer qu'au tems de la pleine mer, parce qu'alors ils trouvent assez d'eau pour flotter au dessus.

nes P
de 2
dans
gers,
gois,
vivre
Porto
aussi
sa situ
mont
noine
ce d'
me lo
rotor
un Pa
les jet
Arse
guerr
bouc
te Vi
c'est
l'enc
de di
ruine
ouvr
gulie
heur
ce d
que
res d
leurs

nes Portugais , dont le moindre étoit armé
 de 22. Canons. Outre cela , je vis encore
 dans la riviere quantité de Vaisseaux étran-
 gers , sur tout cinq ou six Armateurs Fran-
 çois , qui s'étoient jettez-là pour acheter des
 vivres & des munitions. Cette Ville de
Porto est belle , propre , & bien pavée ; mais
 aussi très-incommode par le desavantage de
 sa situation montueuse. Car il faut toujours
 monter & descendre. La Galerie des Cha-
 noines Réguliers de S. Augustin , est une pie-
 ce d'Architecture aussi curieuse par son extrê-
 me longueur, que leur Eglise, par sa figure en-
 rotonde , & par la richesse du dedans. Il y a
 un Parlement , un Evêché, des Academies où
 les jeunes Gens aprénent leurs exercices & un
 Arsenal pour l'équipement des Vaisseaux de
 guerre qu'on bâtit annuellement près de l'em-
 bouchûre de la riviere. Je suis surpris que cet-
 te Ville ne soit pas mieux fortifiée , puisque
 c'est la seconde du Roïaume. Les murailles de
 l'enceinte n'ont que six pieds d'épaisseur , &
 de distance à autre on découvre des Tours
 ruinées , que le temps a dégradé. C'est un
 ouvrage des *Moras* , & même des plus irrè-
 guliers de ces temps-là. Jugez de-là , Mon-
 sieur, s'il seroit difficile d'emporter cette Pla-
 ce d'emblée. Bien en prend aux Portugais
 que cette Province , qui est une des meilleu-
 res du Roïaume , soit presque inaccessible à
 leurs ennemis , tant par mer , que par terre.

136 VOYAGES DE PORTUGAL,

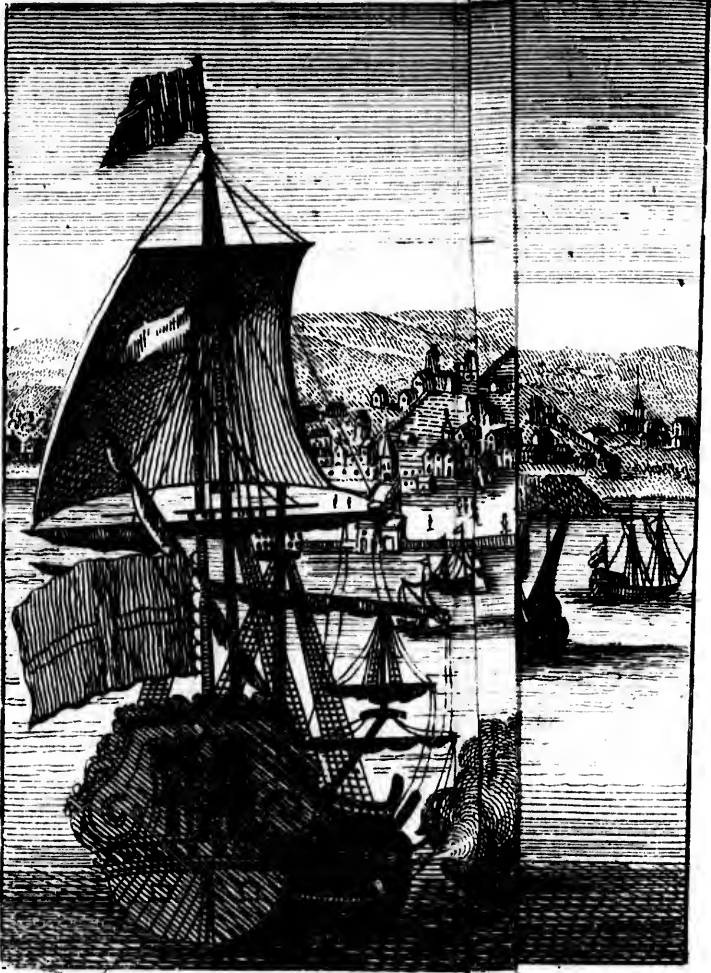
D'un côté à cause des barres, dont j'ai parlé, & de l'autre à cause d'une infinité de Montagnes impraticables. Elle est très-bien peuplée. Toutes les Vallées sont peines de Bourgs & de Villages, où il se recueille quantité de vin & d'olives, & où l'on nourrit un assez grand nombre de Bestiaux, & même la laine qu'on en tire est assez fine: Je vous dis ceci sur le rapport de quelques Marchans François, qui connoissent parfaitement bien cette Province-là. On m'a dit qu'il est impossible de rendre la riviere de *Duero* navigable pour des Bâteaux, à cause de quelques cascades & courans qui se trouvent entre des rochers éfroiables. Contentez-vous de ceci, je n'en sçai pas davantage.

Le 10. je partis pour *Lisbonne*, dans une Littiere que je louai dix-huit mille six cens *Reis*, qui font un nombre de pieces capable de surprendre tout-d'un-coup des gens qui ne sçauroient pas que ce ne sont que des deniers. Or comme c'est de cette maniere-là que les Portugais font tous leurs comptes, il faut vous expliquer qu'un *Reis* n'est autre chose qu'un denier, & que cette nombreuse quantité de pieces se réduit simplement à 25. Piastras. Sur ce pied-là mon Literier s'obligea de me rendre à *Lisbonne* le 9me. jour de marche, quoi qu'il dût s'écarter deux ou trois lieüs de la route, pour satisfaire la curiosité que j'avois de passer à *Aveiro*, où j'arrivai le

par-
é-de
bien
es de
icille
urrit
ême
as-dis
ran-
cette
ible
our
es &
hers
n'en

une
six
s ca-
gens
des
re-là
es, il
utre
eufe
25.
igea
nar-
rois
osité
ai le

* *Cette*, ... eau.
† C'est-à-dire de vieux Chrétien. Grand Titre
d'honneur dans ce Pais-là, par sa rareté.



lieux de la route, pour satisfaire la curiosité
 que j'avois de passer à *Auciro*, où j'arrivai le

lend
 rive
 barr
 9. pi
 te de
 Mor
 fait u
 four
 ce. C
 gieu
 bless
 pag
 l'Or
 de Li
 Mon
 trai l
 lant v
 que d
 retar
 Voia
 fame
 a eû
 avén
 soit d
 si ce
 leque
 versé

* O
 †
 d'hon

lendemain. Cette Bicoque est située sur les rives de la mer, & d'une petite Riviere de barre, où les Bâtimens qui ne *callent que 8. ou 9. pieds, entrent de pleine mer sous la conduite des Pilotes costiers. Elle est fortifiée à la Moresque, comme celle de *Porto*. Il s'y fait une assez grande quantité de sel pour en fournir abondamment deux ou trois Province. On y voit un très-beau monastère de Religieuses qui font leurs preuves d'ancienne noblesse & d'origine † *Christiaon veillos*. La campagne est charmante jusqu'à trois lieuës vers l'Orient, c'est-à-dire jusqu'au grand chemin de *Lisbonne*, qui est borné par une chaîne de Montagnes de *Porto* jusqu'à *Coimbre*. J'entrai le 14. dans cette dernière Ville, & voulant voir l'Université, mon Literier m'assura que cette curiosité me coûteroit un jour de retardement. Ce Collège, dont quelques Voiateurs ont fait mention, se rend assez fameux par le soin que le Roi de Portugal a eû d'y faire fleurir les Sciences depuis son avènement à la Couronne. Il n'y a rien qui soit digne de remarque dans cette Ville-là, si ce n'est un double Pont de pierre, entre lequel, étant l'un sur l'autre, on peut traverser la riviere par un chemin couvert : On voit deux beaux Couvents l'un de Moi-

* *Caller*, c'est enfoncer dans l'eau.

† C'est-à-dire de vieux Chrétien. Grand Titre d'honneur dans ce Pais-là, par sa rareté.

ité.
le

LISBON



lieux de la
que j'avois

LISBON



neus de la route, pour satisfaire la curiosité
que j'avois de passer à *Anciro*, où j'arrivai le

138 VOIAGES DE PORTUGAL,
 nes & l'autre de Religieuses, situez à qua-
 rante ou cinquante pas l'un de l'autre. *Coim-
 bre* a titre de Duché. Cette Ville jouit de
 plusieurs privilèges & prérogatives confi-
 dérables. Elle est située à six lieuës de la
 Mer, au pied d'une côte escarpée, sur la-
 quelle on découvre des Eglises, des Mona-
 steres, & deux ou trois belles Maisons. Son
 Evêché, qui est Suffragant de *Braga*, est un
 des meilleurs du Roiaume. De *Coimbre* à
Lisbonne le chemin est beau, le paisage riant,
 & le Pais assez bien peuplé. J'arrivai à cette
 Capitale le 18. étant moins fatigué, que
 ehagrin de m'être servi d'une Voiture, qui
 par sa lenteur ne peut convenir qu'aux Da-
 mes & aux Vieillards. J'aurois eû plus d'a-
 grément en me servant de Mules. Car en ce
 cas, j'eusse fait ce petit voiage en cinq jours, à
 très-peu de frais: c'est-à-dire pour 13. pia-
 stres, maître & valet. Au reste, il est à propos
 de vous dire, en passant, que les gens un peu
 délicats n'auroient jamais suporté sans mou-
 rir, l'incommodité des **Posadas* de la Route
 dont la description pitoiable suffiroit pour
 vous ôter l'envie d'aller à *Lisbonne*, quelque
 affaire que vous y eussiez. Je m'en suis pour-
 tant accommodé comme des meilleures Au-
 berges de France; car n'ayant fait de ma vie
 d'autre métier que de courir les Mers, les

* *Posadas*, Retraite ou espece de cabarets pour les
 Voyageurs.

Lacs
 plus
 Tent
 perdu
 prese
 Imag
 duit
 preno
 une
 avec
 assais
 de ce
 roit
 famé
 bligé
 étenc
 pailla
 épais
 deux
 molla
 que l
 haite
 ne la
 faire
 ces à
 vir,
 qu'il
 par l
 Au ro
 n'est

*
 long &

Lacs, & les Rivieres de Canada, vivant le plus souvent de racines & d'eau, sous des Tentés d'écorce, je dévorais comme un perdu, tout ce qu'on avoit le soin de me presenter, dans ces misérables Hôpitaux. Imaginez-vous, Monsieur, que l'Hôte conduit les Voyageurs dans un Réduit qu'on prendroit plutôt pour un Cachot que pour une chambre. C'est-là qu'il faut attendre avec beaucoup de patience quelques ragoûts assaisonnez d'ail, de poivre, de ciboules, & de cent herbes médicinales dont l'odeur feroit perdre l'appetit à l'Iroquois, le plus affamé. Pour comble de disgrâce, on est obligé de se reposer sur de certains matelas étendus sur le plancher, sans couverture ni paille; & comme ils ne sont guères plus épais que cette Lettre, il en faudroit au moins deux ou trois cens pour être couché plus mollement que sur les pierres. Il est vrai que l'Hôte en fournit autant qu'on en souhaite, au prix d'un sol la pièce. Et qu'il se donne la peine de les secouer & de les battre pour faire tomber les puces, les punaises, &c. Graces à Dieu, je n'ai pas eû besoin de m'en servir, car j'ai toujours conservé mon * *Hamak* qu'il est facile de suspendre en tous lieux, par le moien de deux grosses vrilles de fer. Au reste, ce que je vous dis ici de ces cabarets, n'est qu'une bagatelle, en comparaison de ceux

* *Hamak* est une espece de branle de coton, plus long & plus large que les branles des Matelots.

140 VOYAGES DE PORTUGAL,
d'Espagne, s'il en faut croire des gens dignes
de foi; c'est ce qui fait, à mon avis, qu'il n'en
coûte presque rien pour la bonne chère, dans
les uns & dans les autres.

Le jour d'après mon arrivée à Lisbonne, je
saluai Mr. l'Abbé d'Estrées, que le Roi de Por-
tugal estime infiniment. Il est si fort honoré
de tout le monde, qu'on le qualifie avec rai-
son de *O mais perfeito dos perfectos Cavalheiros*,
c'est-à-dire *du plus parfait des parfaits Cava-
liers*. Son équipage est assez magnifique, quoi-
qu'il n'ait pas encore fait son Entrée publi-
que. Sa Maison est très-bien réglée, son Hô-
tel richement meublé, & sa Table délicate &
bien servie. Il donne souvent à manger aux
gens de quelque distinction, qui ne le ver-
roient jamais s'il ne leur donnoit la main. Cet-
te déférence me paroîtroit ridicule, si le Roi
son Maître ne l'avoit ainsi réglé du tems de
Mr. * d'Opede. Car, après tout, il est choquant
que le dernier Enseigne de l'Armée prenne la
main chez un Ambassadeur, qui la refuse à
tout Ministre du second rang: Les Gentils-
hommes Portugais sont fort honnêtes gens,
mais ils sont si remplis d'eux-mêmes, qu'à
peine s'imaginent-ils qu'on puisse trouver au
monde de Noblesse plus pure & plus ancien-
ne que là leur. Les Titulaires se font traiter
d'Excellence, & leur délicatesse va jusqu'au

* *Opede*, autrefois Ambassadeur de France en cet-
te Cour.

point de ne jamais rendre visite aux personnes qui logent dans les Auberges. Il faut être d'une illustre naissance pour avoir le * *Don*. Car les Charges les plus honorables ne sçauroient donner ce vénérable Titre, puisque le Secrétaire d'Etat, qui en possède une des plus éclatantes du Roiaume, ne le prend pas. Le Roi de Portugal est grand, bien-fait, & de bonne mine; quoique son teint soit un peu brun. On dit qu'il est aussi constant en ses résolutions, qu'en ses amitez. Il connoît très-bien l'état de son Roiaume. Il est si libéral, & si bien-faisant qu'il a de la peine à refuser les graces que ses Sujets lui demandent. Le Duc de *Cadaval*, qui est son premier Ministre, & son Favori, a de puissans Ennemis, parce qu'il paroît plus zélé qu'eux au service de ce Prince, & qu'il est un peu François. *Lisbonne* seroit une des plus belles Villes de l'Europe par sa situation, & par ses divers aspects, si elle étoit moins sale. Elle est située sur sept Montagnes, d'où l'on découvre les plus beaux paysages qui soient au monde, aussi-bien que la Mer, le fleuve du Tage, & les Forts qui gardent l'entrée de cette Riviere. Cette Ville montueuse incommode extrêmement les gens qui sont obligez d'aller à pied, sur tout les Voyageurs, dont la curiosité paroît un peu traversée par la peine

* *Don*, ce mot se raporte parfaitement à celui de *Messire*. Et en Espagne à celui de *Sire* ou *Sieur*. Dont les Serviteurs, &c. se qualifient.

de monter & descendre incessamment. Car on n'y trouve pas, comme ailleurs, des carosses de louage. On y voit de très-belles & très-magnifiques Eglises. Les plus considérables sont la *Ceu*, nôtre Dame de *Loreto*, *san Vicente*, *san Roch*, *san Pable*, & *santo Domingo*. Le Monastère des Bénédictins de *san Bento* est un des plus beaux & des mieux rentés; il eut le malheur de souffrir une incendie qui consuma, le mois passé, une partie de ce bel Edifice, d'où je vis sortir plus de vaisselle d'argent que six mulets n'auroient pû porter. Le Palais du Roi seroit un des plus superbe de l'Europe s'il étoit achevé; mais il en coûteroit du moins deux millions d'écus pour mettre cet ouvrage dans sa perfection. La demeure ordinaire des Etrangers, est vers le *Remolar*, & dans les Maisons de la Façade du Tâge. Je connois plusieurs Marchands François Catholiques & Protestans, qui font un commerce considérable dans ce Pais-là. Les premiers y sont sous la protection de France, & les seconds sous celle d'Angleterre ou de Hollande. On y peut compter aussi près de cinquante Maisons Angloises, autant de Hollandoises, & quelques autres Etrangers, qui s'enrichissent en très-peu de temps, par le grand trafic des Marchandises de leur Pais. Les **Baeta*, d'Angleterre, qui sont de petites étofes légères, s'y débitent avantageusement. Les toiles de

* Etofes de Colchester,

Fra
les
por
cre
ga d
ven
des
tran
tre
por
La M
te p
pre
taba
com
au n
se v
quan
men
est d
des
n'en
ne s
galor
d'ar
dise
que
filez

*

†

seaux

France, les étofes de foie de Tours & de Lion, les rubans, les dentelles, & la quinquaille rapportent de gros profits, par les retours de sucre, de tabac, d'indigo, de cacao, &c.* *L'Alfandiga* du sucre & du tabac est un des meilleurs revenus du Roi, aussi-bien que celle des soieries, des toiles & des draperies, qu'on est obligé d'y transporter en sortant des Vaisseaux, pour y être plombées, moiennant certain tribut, proportionné à la valeur & à la qualité de ces effets. *La Merluffe* ou *Moruë* sèche, paie environ trente pour cent. Ce qui fait qu'on n'y gagne presque rien; si ce n'est en la † primeure. Le tabac en poudre & en corde, qui sont en parti, comme je vous l'ai dit, se vendent en détail au même prix qu'en France: Car le premier se vend deux écus la livre, & le second cinquante sols, ou environ. On fraude aisément les droits de ces Doüanes, lorsqu'on est d'intelligence avec les Gardes, qui sont des fripons flexibles au son d'une pistole. Il n'entre ni male ni valise dans la Ville, qui ne soient visitées par ces bonnes gens. Les galons, franges, brocars, & rubans d'or ou d'argent, sont confisquez comme marchandises de contrebande; n'étant permis à qui que ce soit d'employer de l'or ni de l'argent filez en ses Habits, non plus qu'en ses meu-

* Doüane.

† C'est-à-dire dans le temps que les premiers Vaisseaux de Terre-Neuve arrivent à Lisbonne.

144 VOIAGES DE PORTUGAL,
bles. Les livres, de quelque langue qu'ils
soient, entrent aussi tôt à l'Inquisition, pour
y être examinez, & même brûlez, quand
ils ont le malheur de déplaire aux Inquifi-
teurs. Ce Tribunal, dont un Médecin Fran-
çois nous a fait une description passionnée,
par la triste expérience des maux qu'il a souf-
ferts dans les Prisons de *Goa*; ce Tribunal,
dis-je, qui jette plus de feux & de flâmes
que le *Mont Gibel*, est si ardent, que pour
peu que cette lettre en aprochât, elle courroit
autant de risque de brûler que celui qui l'é-
crit. Ce n'est donc pas sans raison que je
prens la liberté de garder le silence; d'autant
plus que les Titulaires du Royaume qui sont
presque tous * *Familiers* de ce saint Office,
n'oseroient eux-mêmes en parler. Il y a
quelques jours qu'un sage Portugais m'in-
formant des mœurs & des manières des Peu-
ples d'*Angola* & du *Brezil*, où il avoit été
plusieurs années, se faisoit un plaisir d'écouter
à son tour le récit que je lui faisois des Sauva-
ges de *Canada*; mais lorsque j'en vins à la gril-
lade des prisonniers de guerre qui tomboient
entre les mains des *Iroquois*, il s'écria d'un
ton furieux, que les *Iroquois* de Portugal é-
toient bien plus cruels que ceux de l'Améri-
que; puisqu'ils brûloient, sans misericorde,
leurs parens, & leurs amis, au lieu que les
derniers ne faisoient endurer ce supplice qu'aux

* Chevaliers craintifs.

cruels

cruels
gais
pour
pule
poussé
horto
ce. M
té ne
la plu
m'ont
ches e
sions
forte
dont
Eccle
Super
le; (
de cou
faire q
leurs.
leur ne
pas de
quator
La plu
carrosse
n'y a q
qui pui
Mules.
tion ou
que qu

Tom

cruels ennemis de leur Nation. Les Portugais avoient autrefois une telle vénération pour les Moines, qu'ils se faisoient un scrupule d'entrer dans la chambre de leurs épouses, pendant que ces bons Peres les exhortoient à toute autre chose qu'à la pénitence. Mais il paroît aujourd'hui que cette liberté ne subsiste plus. Il faut avouer aussi que la plupart mènent une vie si déréglée qu'ils m'ont scandalisé cent fois par leurs débauches extraordinaires. Ils se servent des permissions du Nonce du Pape pour exercer toute sorte de libertinage. Car ce Ministre Papal, dont le pouvoir est sans bornes envers les Ecclesiastiques, leur permet, au refus de leurs Superieurs, de porter le chapeau dans la Ville; (c'est-à-dire d'aller sans compagnon) de coucher hors du Couvent, & même de faire quelque séjour à la Campagne ou ailleurs. Ils seroient, peut être, plus sages, & leur nombre plus petit, si on ne les obligeoit pas de faire leurs derniers vœux à l'âge de quatorze ans, aussi bien que les Religieuses. La plupart des carrosses de Portugal sont des carrosses coupez, qu'on y porte de France. Il n'y a que ceux du Roi & des Ambassadeurs qui puissent être atelez avec six chevaux ou six Mules. Les autres personnes, de quelque nation ou distinction qu'elles soient, n'en ont que quatre dans la Ville, mais ils en peuvent

mettre cent lorsqu'ils sont hors de l'enceinte. Il n'y a que les jeunes gens qui aillent ordinairement en carrosse, car les Dames & les Vieillards se servent de litières. Ces deux Voitures ne sont permises qu'aux Nobles, aux envoiees, aux Résidens, aux Consuls, & aux Ecclesiastiques. Ce qui fait que les plus riches Bourgeois & Marchands se contentent d'une espece de calèche à deux rouës, tirée par un Cheval qu'ils conduisent eux-mêmes. Les Mulets, qui portent les litières, sont plus grands, plus fins, & moins chargés d'encre que ceux d'Auvergne. Le couple vaut ordinairement huit cens écus; & même il y en a qui se vendent jusqu'à douze cens; sur tout ceux qu'on choisit dans la Province du fameux *Don Guichon*, qui paroît assez éloignée de *Lisbonne*. Les Mules qui tirent le carrosse viennent de l'*Estramadure*, & le couple vaut cent pistoles, ou environ. Celles dont on se sert pour la selle, ainsi que les Mulets de charge, & les Chevaux d'Espagne, sont de cent pour cent plus chers qu'en Castille. Les jeunes Cavaliers se promènent à cheval dans la Ville, quand il fait beau tems, exprès pour se faire admirer des Dames, qui, comme les Oiseaux de cage n'ont que la seule liberté de regarder par les trous des * *jalouses*, les gens qu'elles souhaiteroient attirer dans leur prison. Les Moines rantez ne font presque point de * Fenestres à treillis, de l'ouverture du petit doigt,

visite à
certains
servent
sant qu
les ruës
sucre, &
quarts d
très-gra
dant qu
où l'on
cinq sols
bre n'au
donner c
ils ne mé
qui la rec
contente
d'un Tra
core si od
te aux g
tion char
vous pou
curieux d
dront fai
de se me
chand Fr
ne chere
Dalemtejo
bal, & la
sont d'un
de *Lamego*
ce & de

visite à pied, car leur Couvent entretient une certaine quantité de Mulets de selle, dont ils se servent alternativement. Il n'est rien de si plaisant que de voir caracolier ces bons Peres dans les ruës avec de grands chapeaux en pain de sucre, & des lunettes qui leur couvrent les trois quarts du visage. Quoique cette Ville soit très-grande, & très-marchande, il n'y a cependant que deux bonnes Auberges Françoises où l'on mange assez proprement, à trente & cinq sols par repas. Je ne doute pas que le nombre n'augmentât si les Portugais vouloient donner dans le plaisir de la bonne chere, alors ils ne mépriseroient pas, comme ils font, ceux qui la recherchent avec empressement. Ils ne se contentent pas d'avoir en horreur les mets d'un Traiteur, le nom de cabaret leur est encore si odieux, qu'ils ne rendent jamais de visite aux gens qui campent dans cette habitation charmante; sur ce pied-là, Monsieur, vous pouvez conseiller à vos amis qui seront curieux de voiage en Portugal, & qui voudront faire quelque séjour dans cette Ville, de se mettre en pension chez quelque Marchand François. On peut faire ici très-bonne chere un peu chèrement. La volaille *Dalemrejo*, les lièvres, les perdrix de *S. Vabal*, & la viande de boucherie des *Algarves*, sont d'un goût merveilleux. Les jambons de *Lamego* sont plus exquis que ceux de *Maience* & de *Baione*; cependant cette viande

148 VOIAGES DE PORTUGAL,
est tellement indigeste pour l'estomac des
Portugais, que sans la consommation qui s'en
fait chez les Moines, & chez quelques In-
quisiteurs, on ne verroit guère de cochons
en Portugal. Les vins ont du corps & de la
force, sur tout les rouges, dont la cou-
leur va jusqu'au noir. Ceux d'*Algrète* &
de *Barra* à *Burra*, sont les plus délicats & les
moins couverts. Le Roi n'en boit jamais; les
gens de qualité n'en boivent presque point,
non plus que les Femmes. La raison de ceci
est que *Venus* a tant de pouvoir en Portu-
gal, qu'elle a toujours empêché, par la force
de ses charmes, que *Bacchus* prît terre en ce
païs-là. Cette Déesse y cause tant d'idolâ-
trie, qu'elle semble disputer au vrai Dieu le
culte & l'adoration des Portugais, jusques
dans les lieux les plus sacrez. Car c'est or-
dinairement aux Temples & aux processions
que les engagements se font, & que les ren-
dez-vous se donnent. Ce sont les postes
* des *Bendarros*, des courtisanes & d'autres
Femmes d'intrigue secreta, qui ne man-
quent jamais de courir aux Fêtes qu'on cé-
lébre, au moins trois ou quatre fois la se-
maine, tantôt dans un Eglise & tantôt dans
l'autre. Ces Avanturiers ont un talent mer-
veilleux pour faire d'un clin d'œil des déclara-
tions d'amour à ces Donzelles, dont ils re-

* Ce sont des fanfarons du génie de Don Guichot, qui
ne font autre métier que de chercher des aventures.

soiv
qui
te q
vant
de l'
jusq
sans
mes
mari
de l'
la ve
aux a
dre c
faut l
de fa
faut
me ri
adress
les à
des p
quelq
choie
& ne
gnose
s'est a
rempl
& qu
* Le r
† Ma
ment l
bien de

çoivent la réponse par le même signal ; ce qui s'appelle *Corresponder*. Il ne s'agit ensuite que de découvrir leur maison en les suivant pas à pas, jusques chez elles, au sortir de l'Eglise ; le fin du tour consiste à pousser jusqu'au coin de la rue sans s'arrêter ni sans tourner la tête ; dès-que les bonnes Dames sont entrées chez elles, de peur que les maris ou les Rivaux n'aient le contrechiffre de l'intrigue. C'est au bout de cette rue que la vertu de patience est tellement nécessaire aux aventuriers, qu'ils sont obligez d'attendre deux ou trois heures une servante, qu'il faut suivre jusqu'à ce qu'elle trouve l'occasion de faire son * *Recado* en toute sûreté. Il faut se fier à ces bonnes confidentes, & même risquer sa vie sur leurs paroles & sur leur adresse, car elles sont aussi rusées que fidèles à leurs Maîtresses, dont elles reçoivent des presens, aussi-bien que des Amans, & quelquefois des maris. Les Portugaises cachent autrefois leurs visages avec le † *Manto* & ne montraient qu'un œil, comme les Espagnoles font aujourd'hui : mais depuis qu'on s'est aperçu que les Villes maritimes étoient remplies d'enfans aussi blonds qu'en France, & qu'en Angleterre, on a condamné ces

* Le message, ou le mot du guet pour le rendez-vous.
 † *Manto*, voile de tafetas noir qui cachant absolument la taille & le visage, cachoit en même temps bien des intrigues.

150 VOYAGES DE PORTUGAL,
pauvres *Mantos* à ne plus s'approcher du vi-
sage des Dames. Les Portugais ont une si gran-
de horreur pour les armes d'*Afrique*, qu'ils ai-
méroient mieux se couper les doigts que de
prendre du tabac dans une tabatiere de cor-
ne. Cependant cette marchandise s'introduit
ici comme ailleurs, malgré le fer & le poi-
son, qu'on brave incessamment. Il ne se
passé guère de mois qu'on n'entende parler
de quelque aventure tragique, sur tout à
l'arrivée des Flottes d'*Angola* & du *Brezil*.
Le sort de la plûpart des gens de Mer qui
font ces voyages est si fatal, qu'ils trouvent
leurs épouses dans des Monasteres, au lieu
de les trouver dans leur maison. La raison
de ceci est, qu'elles aiment beaucoup mieux
expier dans ces Prisons, les péchez qu'elles
ont commis dans l'absence de leurs maris,
que d'être poignardées à leur retour. Après
cela, Monsieur, l'on n'a pas eû grand tort de
représenter *l'Océan* avec des cornes de Tau-
reau. Car, ma foi, presque tous les gens qui
s'exposent au risque de ses caprices ont à
peu près la même figure. La galanterie est
donc ici trop scabreuse pour s'y attacher,
puisqu'il y va de la vie. On y trouve des
Courtisanes dont il faut tâcher d'éviter le
Commerce. Car outre le danger de ruiner
sa Bourse & sa santé, on court celui de se
faire assommer. Les plus belles sont ordi-
nairement * *Amezadas* par des gens qui les

* *Amezadas*, louées par mois.

font
préc
gens
font
nir à
prété
est d
gicuis
de le
pour
comm
relles
peut
voier
depu
Capi
touch
velas
ble g
du R
le dr
d'apr
time
est ass
les. L
sent l
assez
trouv
Casu
contr
Parn

font garder à vûë ; cependant , malgré cette précaution , elles se divertissent avec des gens sages aux dépens de ces foux. Ceux-ci sont indispensablement obligez d'entretenir à force de presens l'amour & la fidélité prétendûës de ces *Lais* ; dont la possession est d'une cherté inconcevable. Les Religieuses reçoivent des visites assez fréquentes de leurs *Devotos* , qui ont plus de passion pour elles que pour les femmes du monde ; comme il paroît par les jaloussies , les querelles , & mille autres désordres que l'amour peut causer entre des rivaux. Les Parloirs n'avoient autrefois qu'une grille simple , mais depuis que Milord *Grafson* suivi de quelques Capitaines de sa flotte , eut la curiosité de toucher les *Parloirs* , &c. des Religieuses d'*Odi-velas* , le Roi ordonna qu'on mît une double grille aux Parloirs de tous les Convens du Roiaume. Il supprima presque aussi-tôt le droit des *Devotos* par la défense qu'il fit d'aprocher des Monastères , sans cause légitime , qu'il est facile de suposer , lorsqu'on est assez fou de soupirer pour ces pauvres filles. Les Portugais ont l'esprit vif , ils pensent hardiment , & leurs expressions égalent assez bien la justesse de leurs idées. Il se trouve chez eux de bons Phisiciens & bons Casuistes. Le célèbre *Camens* étoit , sans contredit , un des plus illustres Citoyens du Parnasse. La fécondité de ses belles pen-

152 VOYAGES DE PORTUGAL,
fées, le choix de ses paroles, & l'air poli & dégagé avec lequel il a parlé, ont charmé tous ceux à qui la langue Portugaise est assez familière. Il est vrai qu'il a eû le malheur d'avoir été brocardé par *Moreri* & par quelques auteurs Espagnols, lesquels n'ayant pâ s'empêcher d'avouër qu'il n'est pas permis d'avoir plus d'esprit que ce Poëte infortuné, l'ont traité d'incrédule & de profane. Un Moine Catalan se récrie sur cent endroits de ses *Luziadas Endechas Estrivillas*, &c. en le traitant d'impie & d'évaporé. J'en citerai deux ici. Le premier est la chûte d'un sonnet intitulé *soneto Nao impresso*, où il dit, après quelques réflexions : *Mais o melhor de tudo e crer in Christo*. C'est à-dire, après tout le plus sûr est de croire en Christ. Le second est aussi la fin d'une *Gloza*; le voici. *Si Deus se Busca no mundo nesses olhos se achara*. Cela veut dire, parlant à une Dame, si l'on cherche Dieu dans le monde, on le trouvera dans vos yeux. Les Prédicateurs Portugais élevent leurs Saints presque au-dessus de Dieu, & pour leur faire valoir leurs souffrances, ils les logent plutôt aux écuries qu'en Paradis. Ils finissent leurs sermons par des exclamations & des cris si touchans, que les femmes pleurent & soupirent comme de pauvres desespérées. On tient ici le mot d'Hérétique pour un titre fort infamant; la signification en est même très-

odie
d'ho
fion
stim
mon
les V
Ville
nans
couv
bonn
fage
ruës
ensar
ques
faiffe
Les l
les P
craig
de le
rité l
ces c
n'em
cher
malg
gens
des
Mais
de l
difé
ce F
en-

odieuse. Les Prêtres & les Moines ont autant d'horreur pour *Calvin*, à cause de la confession retranchée, que les Religieuses ont d'estime pour *Luther*, à cause de son mariage monastérisé; on a fait ici des processions tous les Vendredis du Carême d'un bout de la Ville à l'autre. J'ai vû plus de cent disciplinans vêtus de blanc, lesquels aiant le visage couvert & le dos nud, se fouïetoient de si bonne grace que le sang rejaillissoit sur le visage des femmes, qui étoient assises le long des rues, exprès pour chanter poüille aux moins ensanglantés. Ils étoient suivis d'autres maſques portant des croix, des chaînes, & des faisceaux d'épées d'une pesanteur incroyable. Les Etrangers sont presque aussi jaloux que les Portugais, ce qui fait que leurs femmes craignent de se montrer aux meilleurs amis de leurs époux. Ils affectent de suivre la sévérité Portugaise avec tant d'exactitude, que ces captives n'oseroient lever les yeux. Cela n'empêche pas que le malheur, dont ils tâchent de se préserver, ne leur arrive souvent, malgré leurs précautions. On voit ici des gens de toutes sortes de couleurs, des noirs, des mulâtres, des basanez, des olivâtres. Mais la plûpart sont *Trinquenhos*, c'est-à-dire, de la couleur de bled. Ce mélange de teints différens fait voir que le sang est si mêlé dans ce Roiaume, que les véritables blancs y sont en très-petit nombre. Ce qui fait qu'on ne

354 VOIAGES DE PORTUGAL,
sçauroit plus noblement exprimer, *Je suis
homme ou femme d'honneur*, qu'en ces termes,
ou son *Branco* ou *Branca*, qui signifie, *je suis
blanc* ou *blanche*. On peut marcher dans la
Ville nuit & jour, sans craindre les filoux.
On trouve jusqu'à trois ou quatre heures
après minuit, des joueurs de Guitarre, qui
joignent à la douceur de cet instrument des
airs aussi lugubres que le *de Profundis*; les
danses du menu peuple sont indécentes par
les gestes impertinens de la tête & du ventre.
La musique instrumentale des Portugais
choque d'abord l'oreille des Etrangers, mais
au fond elle a quelque chose d'agréable,
qui plaît lorsqu'on y est un peu accoutumé.
Il n'en est pas de même de leur musique vo-
cale, car elle est si rude, & ses dissonances
sont si mal suivies, que le chant des Corneilles
est plus mélodieux. Tous les motets qu'ils
chantent dans les Eglises, sont en langue Ca-
stillane, aussi bien que leurs Pastorales, & la
plupart de leurs Chançons. Ils tâchent d'imi-
ter les manieres des Espagnols, autant qu'il
leur est possible; même jusqu'au cérémoniel
de leur Cour, auquel on se conforme si pon-
ctuellement, que les Ministres seroient au-
desespoir d'en retrancher les moindres for-
malitez. L'habit de cérémonie du Roi & des
Seigneurs est semblable à celui de nos Finan-
ciers, étant composé d'un juste-au-corps
noir, accompagné d'un manteau de même

coul
de V
& la
titre
dens
est g
en lo
moû
teau
de bo
tuga
Roi
dans
naire
lieu
ment
de g
natio
mêm
préte
Fran
cinq
de ce
le m
ce qu
je pu
païs
stre
Gen
char
lès e

couleur, d'un grand colet ou rabat de point de Venise, d'une perruque longue avec l'épée & la dague. On donne aux Ambassadeurs le titre d'*Excellentia*, & aux Envoiez & Résidens celui de *Senhoria*. Le Port de Lisbonne est grand, sûr & commode, quoique l'entrée en soit extrêmement difficile; les Vaisseaux mouillent dans le Tage entre la Ville & le Château d'*Almada* à 18. basses d'eau sur un fond de bonne tenuë. Cette Riviere que les Portugais appellent, *O Rey dos rios*, c'est-à-dire le Roi des Rivières, a près d'une lieüe de largeur dans cet endroit-là; où la marée monte ordinairement deux pieds à pic, & plus de dix lieües en avant vers sa source. Il est expressement défendu à tous Capitaines de Vaisseaux de guerre & marchands, étrangers ou de la nation, de sakuër la Ville au bruit du canon, ni même d'en tirer un seul coup sous quelque prétexte que ce puisse être. Les Consulats de France, d'Angleterre & de Hollande rendent cinq ou six mille livres de rente aux Consuls de ces trois Nations, qui trouvent outre cela le moien d'en gagner autant par le commerce qu'ils font. Voilà, Monsieur, tout ce que je puis vous aprendre aujourd'hui de ce beau pais qui seroit, à mon avis, un Paradis terrestre, s'il étoit habitë par des Païsans moins Gentilshommes que ceux-ci. Le climat est charmant & merveilleux, le ciel clair & serain, les eaux merveilleuses, & l'hiver si doux, que

256 VOIAGES DE PORTUGAL,
 je ne me suis pas encore aperçû du froid. Les
 gens y vivent des siècles entiers sans que le
 faux des années les incomode. Les Vieillards
 n'y sont point acablez d'infirmitez, comme
 ailleurs, l'appetit ne leur manque point, &
 leur sang n'est pas si destitué d'esprits, qu'ils ne
 puissent donner quelquefois à leurs Epouses,
 des marques d'une santé parfaite. Les fièvres
 chaudes font du ravage en Portugal, & les
 maux vénériens y regnent avec tant d'humani-
 té que personne ne cherche à s'en défaire.
 Le mal de **Naples*, qu'on dit être le plus en-
 vogue, tourmente si peu les gens qui le con-
 ferment, que les Médecins mêmes qui l'ont se-
 font scrupule de le chasser, parce qu'il s'ob-
 stine à revenir toujours à la charge. Les Offi-
 ciers de justice ont un air de fierté & d'arrogan-
 ce insupportables, se voyant autorisez d'un
 Roi très-sévère Observateur des Loix. C'est
 ce qui les encourage à chercher noise au peu-
 ple, dont ils recoivent assez souvent de cruelles
 aubades. Il y a quelque temps que le Comte
De Prado, gendre de Mr. le Maréchal de Ville-
 roi, prit la peine d'envoier à l'autre monde
 un insolent † *Corrigidor*, qui se feroit bien
 passé de faire ce voyage. Ce Gentilhomme,
 qui étoit en carosse avec son Cousin, rencontra
 près d'un coin de ruë cet Officier de Justice
 monté comme un St. George, & par malheur

* C'est à dite le gros mal ou bien le mal de qui l'a.

† C'est à dire, Intendant ou Juge de Police.

si fi
 dre
 déjà
 gens
 ne se
 dus
 Prad
 la vie
 val
 ou l
 ritoi
 Titu
 vant
 en se
 tyées
 Ereg
 ces
 d'In
 Vail

4
 6
 6
 6

un
 tru
 &
 Ma

s'écarter de son Emploi qu'il ne daigna pas rendre le salut à ces deux Cavaliers. Je vous ai déjà dit que les Seigneurs Portugais sont les gens du monde les plus vains; sur ce pied vous ne serez pas surpris que ceux-ci soient descendus de Carosse & qu'ensuite le Comte *De Prado* ait fait faire au *Corrigidor* le saut de la vie à la mort, dès qu'il eût sauté de son cheval à terre. Un François diroit que le mépris ou l'inadvertance de cet Intendant ne méritoit pas un traitement si rude : mais les Titulaires Portugais, lesquels se couvrent devant le Roi, n'en conviendront pas; quoiqu'il en soit, ils se sauvèrent chez Mr. *Sablée d'Estyées*, qui les fit passer en France dans une Frégate de *Brest*. Au reste, voici l'état des forces du Roi de Portugal; 18. mille hommes d'Infanterie, 8. mille de Cavalerie, & 22. Vaisseaux de guerre, sçavoir,

4. Vaisseaux depuis 60. Canons jusqu'à 70.
6. Vaisseaux depuis 50. Canons jusqu'à 60.
6. Vaisseaux depuis 40. Canons jusqu'à 50.
6. Fregates depuis 30. Canons jusqu'à 40.

Vous remarquerez que ces Bâtimens sont un peu légers de bois, d'une bonne construction, & d'un beau gabarit, étant raz pincés, & de façons bien évidées. Les Arsenaux de Marine sont en mauvais ordre, & les bons

158 VOYAGE DE PORTUGAL

Matelots sont aussi rares en Portugal, que les bons Officiers de Mer, parce qu'on n'a pas eü le soin de former des Classes de Mariniers, d'établir des Ecoles d'hydrographie, & de pourvoir à mille autres choses nécessaires, qui seroient de trop longue discussion. On accuse les Portugais d'être un peu lents à manœuvrer, & d'être moins braves par mer que par terre.

Les Capitaines de Vaisseaux ont en général 22. *patacas* par mois, & leur table payée lorsqu'ils sont en mer, avec quelques profits.

Les Lieutenans ont 16. *Patacas* par mois.

Les Enseignes ont 10. *Patacas* par mois.

Les bons Matelots ont 4. *Patacas* par mois.

Les Capitaines d'Infanterie ont de solde & de revenant bon en paix comme en guerre, environ 25. *Patacas* par mois.

Les Alufiers, qui sont des espèces de Lieutenans, 8. *Patacas*.

Les Soldats environ 3. Sous de nôtre monnoie par jour.

Les Capitaines de Cavalerie ont de solde & de revenant bon en temps de Paix environ 100. *Patacas* par mois.

Les Lieutenans ont à peu près 30. *Patacas* par mois.

Les Maréchaux de Logis près de 15. *Patacas* par mois.

Les C
jou

Al

& de l

ste à c

mé d

fions

tres, a

les Lie

fanter

les. Co

fixe. I

la dép

& de l

Cestre

Cavali

mes; l

noir; l

mes. s

cient

qu'elle

on au

pes fi

gnols

appare

en ce

que l'

qu'il n

les M

La P

Les Cavaliers ont le fourrage & 4. Sous par
jour.

A l'égard des Officiers Généraux de Terre & de Mer, on auroit de la peine à sçavoir au juste à combien leurs appointemens ont acoutumé de monter; car le Roi donne des pensions aux uns, & des Commanderies aux autres, ainsi qu'il le juge à propos Les Colonels, les Lieutenants Colonels, & les Majors d'Infanterie, les Mestres de Camp de Cavalerie, & les Commissaires, n'ont point aussi de paie fixe. Les uns ont plus, les autres moins: cela dépend des quartiers où sont leurs Troupes, & de la quantité de leurs Soldats ou Cavaliers. Ces troupes sont mal disciplinées les Habits des Cavaliers & des Pantalfins ne sont point uniformes; les uns sont vêtus de gris, de rouge, de noir; les autres de bleu, de vert, &c. leurs armes sont bonnes, & les Officiers ne se soucient guère qu'elles soient luisantes, pourvu qu'elles soient en bon état; quoiqu'il en soit, on auroit de la peine à croire que ces Troupes firent des merveilles contre les Espagnols pendant les dernières guerres: il falloit apparemment qu'elles fussent mieux réglées en ce temps-là qu'elles ne sont aujourd'hui, & que l'usage des guitarras les occupât moins qu'il ne fait à présent. Voici en quoi consistent les Monoies du Pais.

La Piastre d'Espagne ou Pièce de huit, que

160 VOIAGES DE PORTUGAL,

les Portugais appellent *Pataca*, vaut comme l'écu de France. 750. Reis.

Les demi & les quarts valent à proportion.

Un Reis est un denier, comme je l'ai déjà dit.

Un Vingtain qui est la plus petite monnoie d'argent vaut 20. Reis.

Un Teston vaut 9. Vingtaines.

Le demi Teston à proportion.

Une Cruzada vieille vaut 4. Testons & 4. Vingtaines.

Une Cruzada nouvelle vaut 4. Testons.

La Mœda d'Ouro, qui est une Pièce d'or vaut 6. Patacas, & 3. Testons.

Les demi-Mœdas & les quarts valent à proportion.

Les Loüis d'or vieux ou neufs valent également 4. Piastras, moins 2. Testons.

Les demi & les quarts à proportion.

Les Pistoles d'Espagne de poids valent aussi 4. Piastras, moins 2. Testons.

Surquoy il y a du profit à tirer en les envoyant en Espagne, où elles valent justement quatre Piastras.

L'Égide du Roi de Portugal ne paroît sur aucuns de ces Monnoies, & l'on ne fait point ici de différence entre les Piastras de *Feuille*, du *Mexique* & du *Perou*, comme on fait ailleurs.

Au reste, vous remarquerez qu'aucune Monnoie de France n'a cours ici, si ce n'est les *Écus*, les demi, & les quarts.

Les
tal de
Cabido
aulne
temen
gne.
faut si
Portu
trique
parler
gal, p
les aff
ai dit
chose
mais a
enver
Siéges
Loix
que c
des pl
que l
grand
mend
si bie
font
core
Christ
apris
Je m
le no
passe

Les 128 L de Portugal, pésent un quintal de Paris, composé de 100. L Le *Cabido* est une mesure qui excédant la demi aulne de *Paris* de 3. pouces & 1. ligne a justement 2. pieds de France 1. pouce & 1. Ligne. La *Bara* est une autre mesure; il en faut six pour faire dix *Cabidos*. La lieuë de Portugal est composée de 4200. pas géométriques de cinq pieds chacun. Je né vous parlerai point des intérêts du Roi de Portugal, puisque je ne veux point entrer dans les affaires de la politique. D'ailleurs, je vous ai dit que je ne prétendois vous écrire autre chose si ce n'est des bagatelles qu'on ne s'est jamais avisé de faire imprimer, sans cela je vous enverrois un détail des differens Tribunaux ou Sièges de Justice, & quelques échantillons des Loix de ce Roiaume. Je vous apprendrois que ce Parlement & cet Archevêché font un des plus beaux ornemens de cette Capitale; que les Bénéfices Eclésiastiques sont d'un grand revenu; qu'il n'y a point d'Abayes Commandataires; que les Religieux ne sont pas si bien rantez qu'on s'imagine, & qu'ils ne font pas trop bonne chere. Je vous dirois encore que l'Ordre du Roi s'appelle *l'Habito de Christo*, si Madame de *Launoi* ne vous l'avoit appris en racontant son admirable institution. Je me contenterai d'ajouter seulement que le nombre des Chevaliers de cet Ordre surpasse extrêmement celui de ses Commande-

ries, lesquelles sont de très-peu d'importance. Je me borne à présent aux faits que cette Lettre contient. Peut-être pourrai-je revenir encore une fois dans cette Ville Roiale, d'où je compte de partir incessamment, pour aller vers les Roiaumes du Nord, en attendant qu'il plaise à Monsieur de *** d'aller en Paradis, ou de rendre justice à celui qui vous sera toujours plus qu'à lui, très-humble, &c.

A Lisbonne ce 10. Avril 1694.

MONSIEUR,

JE partis de Lisbonne le 14. d'Avril, après avoir fait marché avec un Capitaine de Vaisseau Portugais, qui s'engagea de me porter à Amsterdam, pour trente Piastras. J'eus en même tems la précaution de me pourvoir d'un Passeport du Résident de Hollande, afin qu'on ne m'arrêtât pas en passant dans ce pais-là. Je descendis ensuite en bateau jusqu'au lieu nommé *Belin*, qui n'est éloigné de Lisbonne que de deux lieuës seulement. C'est dans ce petit Bourg que tous les Vaisseaux Marchands qui vont & qui viennent, sont obligez de *raisonner au grand Bureau, d'y porter leurs factures, & leurs Connoissemens, afin de paier les droits de leurs Cargaisons. Le 16. nous sortîmes de la Riviere du Tage, en suivant le

*C'est-à-dire, de montrer leurs Passeports, & leurs Connoissemens.

feilla
corté
par le
gine
re Su
barr
*Pas
Cach
roch
& d'
gere
fait
rion
Sain
Lisb
euff
nôtr
don
cett
tôt a
te F
dan
plei
bou
déta
tre
deu
loig
ne

*
Ban

esillage d'une Flotte de la Mer Baltique escortée par un *Lubekois* nommé *Creuger* anobli par le Roi de Suède, quoique matelot d'origine, & qui montoit alors un vaisseau de guerre Suédois de 60. canons. Nous passâmes la barre par le grand *Chenail*, appelée la grande **Passe*, située entre le fort de *Bougio* & les *Cachopas* qui est un grand Banc de sable & de roches de trois quarts de lieues de longueur, & d'une demie de largeur; sur lequel il est dangereux d'être porté par les marées, lorsqu'il fait calme. Vous remarquerez que nous aurions pû passer entre ce même Banc & le Fort Saint Julien, situé du côté du Nord ou de Lisbonne, vis à vis de celui de *Bougio*, si nous eussions eû des Pilotes du lieu; mais comme notre Capitaine Portugais suivoit la Flotte dont je vous parle, il étoit inutile de chercher cette dernière route. Nous ne fûmes pas plutôt au large en pleine mer, au milieu de cette Flotte du Nord, que le brutal Commandant qui la convoioit, arrivant sur nous à pleines voiles envoya un coup de canon à boulet à l'avant de notre Vaisseau, & qu'il détacha son Lieutenant pour signifier à notre pauvre Patron qu'il eût à paier sans cesse deux Pistoles pour la canonade, & à s'éloigner aussi-tôt de sa Flotte, à moins qu'il ne voulût paier cent Piastras pour le droit.

* *Passe*, c'est un *Chenail* ou passage entre deux Bancs ou deux Îles, &c.

164 VOIAGES DE PORTUGAL,
d'escorte ; ce qu'il refusa de très-bonne
grace. Laissons cette affaire à part, afin de
vous dire que la barre de Lisbonne est inac-
cessible pendant que les gros coups de vent
d'Oüest & de Sud-Oüest souffent avec impé-
tuosité : ce qui n'arrive ordinairement qu'en
hiver. Ajoutons à cela que les vents de
Nord & de *Nord-Est* y regnent huit mois de
l'année, avec assez de modération. Ce qui
fut cause que nôtre navigation, depuis l'em-
bouchûre du *Tage*, jusqu'au Cap de Fini-
sterre, fut plus longue que celle qu'on fait
le plus souvent de l'Isle de Terre-Neuve en
France. Je n'ai jamais vû de vents plus ob-
stinez que ceux-là. Cependant nous en fû-
mes quittes pour louvoier le long des Côtes,
dont nos Portugais n'osèrent s'éloigner à
cause des *Salteins* qu'ils craignent plus que
l'enfer. Enfin, nous gagnâmes le Cap de
Finisterre après 18. ou 20. jours de navi-
gation. Ensuite, les vents s'étant rangez au
Sud Oüest, nous en profitâmes si bien qu'au
bout de dix ou douze jours nous reconnûmes
l'Isle de *Garnezei*. Il est vrai que sans le
Pilote François qui conduisoit le Navire,
nous eussions donné plusieurs fois aux Côtes
de la * *Manche*, car il faut que vous sçachiez
que les Portugais ne connoissent point ces
Terres, par le peu d'habitude qu'ils ont
dans les Mers du Nord. Ce qui fait qu'ils

* Ou Canal Britannique.

font o
lotes
Anglo
décou
Anglo
gagné
heure
canon
dont
aussi
les b
fûren
qu'il
l'eau
porte
Tonz
lande
fit to
qu'il
à l'ab
selon
préte
pule
visite
qu'à
le m
mou
glois
siteu
rer f
paif

sont obligez de se munir en Portugal de Pi-
 lotes étrangers, lorsqu'il s'agit d'aller en
 Angleterre ou en Hollande. Le jour que nous
 découvriâmes cette Isle, deux gros Vaisseaux
 Anglois chassant sur nous à pleines voiles,
 gagnèrent nôtre bord en trois ou quatre
 heures. L'un étoit de guerre du port de 60.
 canons, & l'autre un Capre de 40. pièces,
 dont le Capitaine nommé *Couper*, avoit
 aussi les inclinations naturelles de couper
 les bourses, comme vous verrez. Ils ne
 furent pas plutôt à bord de nôtre Vaisseau,
 qu'il fallut amener & mettre la Chaloupe à
 l'eau; ce qui fit que je m'embarquai pour
 porter au Commandant, appelé Monsieur
Tonzein, le passeport du Résident de Hol-
 lande, que je pris à Lisbonne. Celui-ci me
 fit toutes les honnêtetez possibles, jusques-là
 qu'il me jura que toutes mes hardes seroient
 à l'abri de la rapine dudit Couper, qui,
 selon les principes des gens de son métier,
 prétendoit me piller, avec aussi peu de scru-
 pule que de miséricorde. Cependant, la
 visite de nôtre Vaisseau ne pouvant se faire
 qu'à la rade de *Garnezei*, on l'y conduisit
 le même jour; & dès que nous eûmes tous
 mouillé l'ancre, les deux Capitaines An-
 glois descendant à terre envoiérent des vi-
 siteurs à nôtre bord, pour tâcher d'avé-
 rer si les vins & les eaux de vie de nôtre car-
 gaison étoient du cru de France, ou pour

le compte des François ; ce qu'il fut impossible de prouver après quinze jours de recherche & de perquisitions , comme je l'appris hier à Lubec. Il est question de vous dire que ce fâcheux contretems me fit résoudre à m'embarquer cinq ou six jours après dans une Frégate Zélandoise , de * Zériczée , après avoir fait présent au Capitaine *Tonzein* de quelques Barils de vin d'*Allegrée* , d'une Caisse d'oranges , & de quelque vaisselle cizelée † d'*Estremos* , en reconnoissance de sa bonne chere & du bon traitement qu'il daigna me faire à son Bord , comme à terre. Ce second embarquement me fut plus favorable que le premier ; car j'arrivai le 3. jour de navigation à Zériczée , d'où je m'embarquai dans une *Semaque* de passage qui me porta jusqu'à *Roterdam* entre les Isles , à la faveur du vent & des marées. Cette dernière Ville est grande , belle , & très-marchande ; j'eus le plaisir de voir en deux jours le College de la *Meuse* , les Arsenaux de Marine , & la grande Tour que l'industrie d'un Charpentier scut remettre dans son assiette perpendiculaire , dans le tems que la pente de cet Edifice monstrueux faisoit craindre qu'il ne tombât sur la Ville.

* Ville des Zélandois.

† Ville presque frontiere de Portugal à l'Estramadure.

Je vis a
Après a
de la M
dangere
sables q
ne mer
sterdam
chands
Vaisseau
la com
de Vill
à cinq
espece
dam.
gue pl
régne
pouë ;
te Voi
par heu
nôtre r
te heur
princip
souven
voiture
Leide
grande
à *Amst*
gué de
bois ,
sons d
fûs à

Je vis aussi la Maison du fameux *Erasmus*. Après avoir considéré la beauté du Port, ou de la *Meuse*, dont l'entrée est tout-à-fait dangereuse, à cause de quelques bancs de sables qui s'étendent assez loin dans la pleine mer. Au reste, le Commerce de *Rosterdam* est très-considérable, & les Marchands ont la facilité de faire venir leurs Vaisseaux aux portes de leurs Magasins par la commodité des Canaux, dont cette grande Ville est entrecoupée. Deux jours après à cinq heures du matin, je me servis d'une espèce de Coche d'eau pour aller à *Amsterdam*. C'est un Bateau couvert à varangue platte, long & large, dans lequel il régné un banc de chaque côté de prouë à pouë; un cheval est suffisant pour tirer cette Voiture, avec laquelle on fait une lieuë par heure, moiennant 3. sols & demi de nôtre monnoie par lieuë. Ils partent à toute heure pleins ou vuides, pour toutes les principales Villes de Hollande; mais il faut souvent traverser des Villes pour changer de voiture. Je traversai celles de *Delft*, de *Leide*, & de *Harlem* qui me parurent grandes, belles & propres, ensuite j'arrivai à *Amsterdam* sur le soir, après avoir navigué douze lieuës sur des Canaux bordez de bois, de prairies, de jardins, & de maisons d'une beauté singuliere. Dès que je fûs à l'Auberge, mon Hôte me donna

168 VOIAGES DE PORTUGAL,
un Conducteur, qui me fit voir en sept
ou huit jours tout ce qu'il y a de plus
curieux dans cette florissante Ville; quoi-
que je l'eusse pû faire en trois ou quatre jours,
s'il eût été possible de trouver des Carosses
de loüage, comme à Paris, ou ailleurs. Elle
est belle, grande, & nette. La plûpart
des Canaux sont bordez de très-jolies Mai-
sons, il est vrai que l'eau croupissant dans ces
grands Réservoirs, sent mauvais au tems
des grandes chaleurs. Les Maisons sont pres-
que uniformes, & les ruës tirées au cordeau.
L'Hôtel de Ville est bâti sur des Pilotis, quoi-
que cette masse de pierre soit extrêmement
pesante. Elle est enrichie de plusieurs belles
pièces de Sculpture & de Peinture, & même
ornée de quelques Tapisseries de haut prix.
On y voit des pierres de marbre, de jaspe, &
de porphyre d'une beauté achevée, mais ce
n'est rien en comparaison des écus qui moisis-
sent sous les voûtes de ce monstrueux édifice.
La Maison de l'Amirauté est encore une bon-
ne pièce, aussi-bien que son Arsenal.
Le Port, qui n'a guère moins d'un grand
quart de lieuë de front, étoit si couvert
de navires, qu'on eût pû sauter des uns aux
autres assez facilement. Je vis quelques Tem-
ples assez curieux, sans compter la *Synagogue*
des véritables Juifs, qui y ont l'exercice pu-
blic de leur vénérable Secte, en considération
de son ancienneté. Les Eglises Catholiques,
Luthé-


Luthéri-
& l'on y
ches ni
si les m
& même
ses qui
de leur
d'Arch
8000 l
superbe
ficos, ai
strumen
au son c
ner dan
de les
Elles s'a
est nuit
dans les
autres in
grande
Vestales
tes coul
leur loü
ont con
depuis
monde y
douze se
un verr
Elephan
sa pipe
sueur, &
Tome

Luthérienes, &c. y sont tacitement tolérées & l'on y prie Dieu à portes fermées, sans cloches ni carrillons. J'eus le plaisir de voir aussi les maisons des Veuves & des Orphelins, & même celles des Scelerats & des pécheresses qui travaillent sans cesse, pour l'expiation de leurs pécadilles. La *bourse* est une piece d'Architecture assez grande pour contenir 8000 hommes. Mais, ce que j'ai vû de plus superbe, ce sont dix ou douze maisons de *musicos*, ainsi nommées à cause de certains instrumens de musique pitoiablement animez, au son desquels un tas de coureusees font donner dans le piège, les gens qui ont le courage de les regarder sans leur cracher au visage. Elles s'atroupent dans ces Serrails, dès-qu'il est nuit. Dans les uns on jouë des Orgues, & dans les autres du Claveffin, ou de quelques autres instrumens estropiez. On voit dans une grande Chambre de plein pié, ces hideuses Vestales habillées de toutes pieces, & de toutes couleurs, par le secours des Juifs, qui leur louient des coëfures & des habits, qu'ils ont conservé pour cet usage de pere en fils, depuis la destruction de *Jerusalem*. Tout le monde y est fort bien reçû, moiennant dix ou douze sous qu'il faut paier, en entrant, pour un verre de vin, capable d'empoisonner un Elephant. On voit entrer un gros Matelot sa pipe à la bouche, ses cheveux gluans de sueur, & sa culote de gouldron colée sur le

170 VOYAGES DE PORTUGAL,
cuisiss; faisant des S jusqu'à ce qu'il tombe aux
pieds de sa Maîtresse. Ensuite il entre un La-
quais demi saoul, qui vient chanter, danser
& boire de l'eau de vie pour se desennivrer.
Celui-ci est suivi d'un soldat qui tempête &
fulmine à faire trembler ce Palais, ou d'une
troupe d'aventuriers, qui portent le man-
teau sur le nez, pour faire le Diable à quatre,
& se faire assommer de cinquante coquins
plus brutaux que des Anes. Enfin, Monsieur,
c'est un amas de toutes sortes de Vauriens,
qui, malgré l'odeur insupportable du tabac &
du pied de messager, demeurent dans ce Cloa-
que jusqu'à deux heures après minuit, sans
rendre tripes & boiaux. C'est tout ce que
j'en sçai pour le present. Je vis quelques
Marchands François Catholiques en passant
par cette fameuse Ville, dont les principaux
sont les sieurs de *Morracin* & *Darrece* Baio-
nois, & gens de mérite & de probité, qui ont
acquis déjà beaucoup de bien & de réputa-
tion. On m'a dit qu'il y avoit aussi un très-
grand nombre de réfugiés, entre lesquels il
s'en trouvoit qui ont établi des manufactures,
où les uns se sont enrichis, & les autres entie-
rement ruïnés. Ceci prouve que le refuge
a été favorable aux uns, & fatal aux autres.
En effet, il est constant que tel a porté de
l'argent en Hollande, s'y voit miserable
aujourd'hui, & tel autre qui n'avoit pas une
obole en France, s'est fait Crésus dans

Rambouillet
moins
résolu
Poste;
cause de
rété sur
lemagn

e aux
n La-
anfer
vrer.
ête &
d'une
man-
uatre,
quins
sieur,
riens,
bac &
Cloa-
t, sans
ce que
quelques
passant
cipaux
e Baio-
qui ont
réputa-
un très-
quels il
ctures,
s entie-
refuge
autres.
orté de
iferable
pas une
us dans



Hambourg, je pris la voie la plus douce, & la
moins chere, qui est celle de l'eau. J'avois
résolu d'arrêter une place dans le chariot de
Poste; mais on m'en détourna d'abord, à
cause des risques que j'aurois couru d'être ar-
rêté sur les terres de quelques Princes d'Al-
lemagne, où l'on est obligé de montrer ses

LE *ment*
DANEMARK. *ahus*
Suivant les dern
Relations.
Par N. de Fer.



rement ruinez. Ceci prouve que le refuge
 a été favorable aux uns , & fatal aux autres.
 En effet , il est constant que tel a porté de
 l'argent en Hollande , s'y voit miserable
 aujourd'hui , & tel autre qui n'avoit pas une
 obole en France , s'est fait Crésus dans

cette R
 qu'il n'
 nes Aub
 là. On y
 des rep
 qui vau
 change
 per , le
 du Val
 nôtre M
 celles de
 Un D
 cu blanc
 Scalin. e

Voici
 La lie
 L'aun
 gne
 La B
 La pin
 C'est tou

Quand
 Hambourg
 moins ch
 résolu d'
 Poste ; m
 cause des
 rêté sur l
 lemagne ,

cette République. Il me reste à vous dire, qu'il n'est point de País au monde, où les bonnes Auberges soient plus cheres qu'en celui-là. On y fait paier le lit & le feu à proportion des repas, dont on paie un demi *Ducaton* qui vaut 41. sols de France, sur le pied du change present. De sorte que pour le souper, le dîner, le lit, & le feu du Maître & du Valet, il en coûte au moins 8. florins de notre Monnoie. Voici en quoi consistent celles de Hollande.

Un *Ducaton* vaut 3. Florins 3. sous. Un écu blanc 50. Sous, une Livre 20. Sols. Un Scalin. 6 Sols. 1 Sol 16. Deniers.

Voici quelques mesures de Hollande.

La lieue a près de 3800. pas Géométriques. L'aune est d'un pied 10. pouces, & 2. lignes de France.

La *B* est égale à celle de Paris.

La pinte est égale à la Chopine de Paris.

C'est tout ce que je puis vous dire de ce País-là.

Quand je partis d'*Amsterdam* pour aller à *Hambourg*, je pris la voie la plus douce, & la moins chere, qui est celle de l'eau. J'avois résolu d'arrêter une place dans le chariot de Poste; mais on m'en détourna d'abord, à cause des risques que j'aurois couru d'être arrêté sur les terres de quelques Princes d'Allemagne, où l'on est obligé de montrer ses

fuge
utres.
té de
rable
une
dans



1.8
2.0
2.2
2.5
3.2
3.6
4.5

5
10
20
30
40
50
60
70
80
90
100

LE
DANEMARK
 suivant les dernieres
 Relations.
 Par N. de Fer.

Pointe de SKA...



OCEAN

57

56

55

54

53

MER

DALLE

MA

GNE

Carlbou...

staden

Carlbo...

30

31

32

Echelle
 10 heures de Chemin

PARTIE D'A



ALACORONNE DESUEDE

Gouvernement de Bahus Bahus

Pointe de SKAU

Maelstrand

GOTTENBOURG

Isle de Dualgrund

Castegat

GOETHE

Isle de Eglor

Isle de Rom

HALLAND

Isle de Lescon

Scager

Waesbourg Falkenbourg

Entrée Orientale du Golfe d'Alborg

Raax

Halmstat

Grunstad

Isle d'Anhcut

Detroit ou Pas de Falcolt. Falcolt.

Engelholm

Hilstet

Cronembourg

Elsimbourg

Isle de Wædero

Isle Veen

Isle Haltrs

Lands Kroon

Isle de Samoe

Isle de Soora

Isle Solthom

Isle Odenlee

Isle de Seeland

Isle d'Amag

Isle de Funen

Isle de Soora

Falsterbo

Isle de Fünen

Isle de Franker

Stegen

Isle de Fünen

Isle de Langelan

Isle de Mor

Isle de Fünen

Isle de Langelan

Isle de Mor

Isle de Fünen

Isle de Langelan

Isle de Mor

Isle de Fünen

Isle de Langelan

Isle de Mor

Isle de Fünen

Isle de Langelan

Isle de Mor

Isle de Fünen

Isle de Langelan

Isle de Mor

Isle de Fünen

Isle de Langelan

Isle de Mor

Isle de Fünen

Isle de Langelan

Isle de Mor

Isle de Fünen

Isle de Langelan

Isle de Mor

Isle de Fünen

Isle de Langelan

Isle de Mor

Isle de Fünen

Isle de Langelan

Isle de Mor

Isle de Fünen

Isle de Langelan

Isle de Mor

PARTIE D'ALLEMAGNE

172 VOIAGES DE PORTUGAL,
Passports : ce conseil épargna ma bourse , &
ma personne , car il m'en eût coûté quaran-
te écus par cette voiture , pour maître & va-
let ; au lieu que j'en fus quitte pour 5. dans le
Boier où je m'embarquai : Il en part deux
toutes les semaines pour *Hambourg* expresse-
ment , pour y porter des Passagers , qui peu-
vent louer de petites cahutes ménagées dans
ce bâtiment , pour la commodité des gens qui
veulent être en particulier. Ces *Boiers* se-
roient tout-à-fait propres à naviguer dans le
Fleuve S. Laurent par la côte du Sud , de-
puis son embouchure jusqu'à *Quebec* , & sur-
tout de *Quebec* jusqu'à *Monreal*. Ils seroient
meilleurs que nos barques pour cette naviga-
tion , par cinq ou six raisons ; que je vous ex-
pliquerai. Premièrement , ils callent la moitié
moins que nos barques de même port ; ils pre-
sentent à 4 quarts de vent ; on les navigue à peu
de frais , c'est-à-dire avec moins d'*Agrez* &
Appareux , & de matelots que nos barques,
Ils peuvent * *Virer le bord* d'un clin d'œil ;
au lieu qu'il faut cinq ou six minutes à nos bar-
ques pour cette manœuvre. Ce qui fait qu'el-
les donnent quelquefois à la côte en † refusant

* *Virer le bord*, c'est changer de bord, lorsqu'on lou-
voie , c'est-à-dire mettre la prouë & les voiles au con-
traire de ce qu'elles étoient avant que de virer de bord.

† *Refuser* c'est quand un bâtiment ne veut pas
tourner au vent , lorsqu'il est question de virer de
bord , en présentant la prouë , presque au même ca-
pit où il avoit la poupe.

ils peuvent toucher sur le sable & sur le gravier sans risque, étant construits à Varangue demi plate, pendant que nos barques qui sont pincées & de façons évidées, ne s'gauroient échoüer sous voiles sans se briser. Voilà Montres les avantages que ces bâtimens ont sur les nôtres, ainsi vous pouvez hardiment écrire aux marchands de la Rochelle qui font le commerce de Canada, que ces Boiers leur seroient d'une très-grande utilité dans ce Pais-là; & vous les obligerez de leur en donner en même tems les dimensions suivantes, qui sont les principales de celui dans lequel je m'embarquai, & qui est un des plus petits qu'on fasse en Hollande. Il avoit 42. pieds de longueur, depuis l'étrave jusqu'à l'estambord, sur 10. piez de Bau. Le fonds de cale avoit 8. piez de large, & cinq de creux, ou environ. La cabane de prouë avoit six piez de longueur; elle étoit accompagnée d'une petite cheminée dont le tuyau sortoit sur le pont, au pied du virevaut. Celle de poupe étoit de même grandeur, & son tillac étoit élevé de trois piés au-dessus du Pont; la barre de son éfroiable Gouvernail passoit sur la route de cette Cahute. Ce petit bâtiment sans façons, avoit des *Varangues* presque aussi plates que les *Chalands* de la Seine. L'étrave avoit cinq piés d'équestre, & l'estambord environ 10. pouces. Son Vibord étoit à peu près d'un pié. & demi d'élevation; son mât

274 VOIAGES DE PORTUGAL,
avoit plus de 30. piez de haut, sur 10. pou-
ces de Diametre ; sa voile avoit à peu près
la figure d'un triangle rectiligne. Il avoit des
semelles, qui sont des especes d'aîles, dont
les charpentiers connoissent fort bien l'utili-
té. Enfin, pour en être mieux éclairci, vous
pouvez écrire en Hollande, d'où l'on pour-
ra vous en envoyer un modèle en bois ; car,
quelque description que je vous en fasse, les
charpentiers François n'y connoîtront pres-
que rien. Il en est de ceci comme de cer-
tains instrumens de Mathématique, ou d'au-
tres machines, dont les plus habiles gens ne
sçauroient s'en faire une idée juste, à moins
qu'ils ne les voient.

Cette navigation d'*Amsterdam* à *Hambourg*,
se fait par les *Wat*, c'est-à-dire entre la terre
ferme & une chaîne d'Isles situées à deux ou
trois lieuës au large, autour desquelles la
marée monte & descend, comme ailleurs.
Vous remarquerez qu'il y a des *Chenaux* en-
tre ces Isles & la terre ferme, qui sont plus
profonds que le reste du Terrain, qu'on dé-
couvre à droit & à gauche, lequel assèche
toutes les marées. Il est aisé de suivre ces
Chenaux par le moien de certaines *Balizes*
ou *Abrisseaux*, plantées sur le sable de di-
stance à autre. Dès que la marée est à demi-
haute, on peut lever l'ancre, en suivant ces
chenaux, quoiqu'ils serpentent extrêmement,
& même il est facile de louvoier à la faveur

du
qu'
pre
men
tou
Boie
cou
auss
serv
gé d
Isle
mar
trée
situ
bourg
re p
derr
C
se fa
parc
quar
nôtr
tre
pou
ruée
doiv
la r
auta

*
les E

du couraut, quand le vent est contraire, jusqu'à ce que la mer vienne au point d'être presque basse. Car alors il faut que le bâtiment échoüe sur le sable, & demeure ensuite tout-à-fait à sec. Je vis plus de trois cens *Boiers* plus grands que le nôtre, durant le cours de cette navigation, qui me paroît aussi sûre que celle d'une Riviere, à la réserve d'un trajet de 10. lieuës, qu'on est obligé de faire en pleine mer, depuis la dernière Ile jusqu'à l'embouchûre de l'*Elbe*. Les marées montent 3. brasses à pic, depuis l'entrée de cette riviere jusqu'à *Lauxembourg* situé à dix ou douze lieuës au dessus de *Hambourg*; ce qui fait que les Vaisseaux de guerre peuvent aisément monter jusqu'à cette dernière Ville.

Cette navigation d'*Amsterdam* à *Hambourg*, se fait ordinairement en sept ou huit jours, parceque les vents d'Oüest régnerent les trois quarts de l'année dans ces parrages-là. Mais nôtre voiage n'en dura que six, quoique nôtre Patron fût obligé de perdre une marée pour aller * *raisonner* à la ville d'*Estadè* située à une lieuë de l'*Elbe*, où les Bâtimens doivent paier le peage au Roi de *Suede*, à la réserve des *Danois*, qui pourroient avoir autant de droit d'en exiger un semblable,

* *Raisonner*. C'est-à-dire produire ses passeports & ses Factures, & paier ensuite les droits.

s'ils vouloient se prévaloir des moïens qu'ils trouveroient de fermer le passage de cette riviere avec les Canons de *Glucstar*. L'*Elbe* a une grande lieuë de largeur vers son embouchûre , & sa profondeur est suffisante pour les Vaisseaux de cinquante à soixante pieces dans le *Chenail*, au tems des marées de la pleine & de la nouvelle Lune. J'avouë que l'entrée de cette riviere est très-difficile , & par conséquent dangereuse , à cause d'une infinité de sables mouvans qui la rendent inaccessible de † *non vûë*, aussi-bien que la nuit , malgré la précaution qu'on a eu de construire une tour de bois un peu avant dans la mer , pour y faire des feux qu'on découvre d'assez loin. *Hambourg* est une grande Ville irrégulièrement fortifiée de gazon. Je ne vous parle point du gouvernement Démocratique de cette Ville Anseatique , non plus que de ses dépendances ; car il est à croire que vous n'ignorez pas ces sortes de choses , dont les Géographes traitent si amplement. Je me contenterai de vous dire qu'elle est considérable par son commerce, comme il est aisé d'en juger pour peu qu'on considère l'avantage de sa situation. Elle fournit presque toute la haute Allemagne , de toutes sortes de marchandises étrangères ,

† *Non vûë* , tems obscur , couvert de brouillards.

moiens
passage
de *Gluc.*
largeur
profondeur
de cin-
Chenail.,
& de la
entrée de
& par
l'une in-
tendent
n. que la
a eu de
eu avant
qu'on dé-
ne gran-
de gason.
ernement
ématique,
car il est à
sortes de
nt si am-
ous dire
mmerce,
eu qu'on
on. Elle
emagne,
rangeres,
de broûle

On y trouve ordinairement des
pes de Comédiens François ou Italiens, &c

H. 5.



† Non vûe , tems obscur , couvert de brouil-
lards.

par
bate
dell
cett
de l
mon
que
Les
tout
l'An
feau
de la
que
ce ,
glet
font
trou
Juin
bliq
de c
lege
dest
côte
res n
navi
Cet
plû
carr
ler à
bien
pes

par la commodité de l'Elbe , qui porte des bateaux plats de 200. Tonneaux jùsqu'au dessus de *Dresde* , & même on peut dire que cette Ville est d'un grand secours à l'Electeur de *Brandebourg* , puisque ces mêmes bateaux montent jùsquès dans l'*Aprée* & dans quelques autres rivieres des Etats de ce Prince. Les Marchands de *Hambourg* trafiquent dans toutes les parties du monde , à la réserve de l'Amérique ; ils envoient peu de Vaisseaux aux Indes Orientales , & dans le fonds de la Méditerranée , mais beaucoup en Afrique , en Moscovie , en Espagne , en France , en Portugal , en Hollande , & en Angleterre , & même ils ont deux Flottes qui font le Commerce d'*Archangel* , où elles se trouvent annuellement à la fin des mois de Juin & de Septembre. Cette petite République entretient quatre Vaisseaux de guerre de cinquante Canons , & quelques Frégates légères , qui servent à convoier les Vaisseaux destinez pour la Méditerranée , ou pour les côtes de Portugal & d'Espagne , où les *Mores* ne manqueroient pas de les enlever , s'ils naviguoient dans ces mers-là sans escorte. Cette Ville n'est ni belle ni laide , mais la plupart des ruës sont si étroites , que les carrosses sont obligez d'arrêter ou de reculer à tout moment. On s'y divertit assez bien. On y trouve ordinairement des Troupes de Comédiens François ou Italiens , &





HAMBOURG



en vûë , tems obscur , couvert de brouil.

178. VOYAGES DE PORTUGAL

même un *Opera* Allemand, dont la maison, le théâtre & les décorations ne cedent en rien aux plus beaux de l'Europe. Il est vrai que les habits des Acteurs sont aussi hétéroclites que leurs airs ; mais on peut se dédommager par la simphonie qui paroît assez bonne. Les environs de *Hambourg* sont tout-à-fait beaux, pendant l'Été, à cause d'une infinité de Maisons de Campagne qui sont ornées de jardins très-jolis & très-curieux, où les arbres fruitiers qu'on y voit en très-grand nombre, produisent d'assez bons fruits, par le secours de l'Art, au défaut de la Nature. Au reste, je ne puis sortir de ces environs-là, sans vous raconter une chose assez particuliere. Il faut donc vous dire qu'on trouve des Champions de bataille près de *Hambourg*, sur les territoires de *Danemarck* & de *Lubec*, où les querelles particulieres se terminent à la vûë d'une infinité de spectateurs, qui en sont artits à son de trompe, quelques jours avant que les Champions entrent en lice. Il y a ceci de remarquable, que les combattans, soit à pied, soit à cheval, imploront la médiation de deux seconds, pour juger seulement des coups & les séparer de part & d'autre, dès qu'il y a quatre gouttes de sang répandues. Ce qui fait que les parties se retirent pour la moindre égraigneure.

Et s'il arrive que l'une des deux tombe

sur le carreau, le vainqueur rentrant sur le territoire de *Hambourg*: se retire en triomphe dans cette Ville, au bruit des cris de joie que les spectateurs font retentir dans les airs pour honorer sa victoire. Ces Tragédies sont assez ordinaires dans ce Pais-là. Car comme c'est l'abord d'une infinité d'étrangers, il arrive toujours quelque désordre, qui se termine de cette manière. Autrefois les *Danois*, les *Suédois*, & les *Allemands* accouroient en ces lieux-là, quand il s'agissoit de terminer les démêlez qui arrivoient entr'eux dans leur Pais, où les duels sont étroitement défendus. Mais leurs Souverains ont mis ordre à cela, par la déclaration qu'ils ont faite de les punir à leur retour, avec autant de sévérité, que s'ils se fussent battus dans leurs Etats.

Je partis de *Hambourg* après y avoir séjourné cinq ou six jours; & me servant d'un chariot de poste qui va journallement à *Lubeck*, dont chaque place coûte un écu & demi, j'arrivai le même jour dans cette Ville-là. Dès que nous arrivâmes aux portes, on nous demanda qui nous étions. Chacun dénonça franchement son Pais & sa profession; mais la crainte d'être arrêté m'empêcha d'être aussi sincère que les autres passagers. Je fis un peu le Jésuite dans cette rencontre-là, car je fus obligé de dire, en dirigeant mon intention, que j'étois Marchand

180 VOIAGES DE PORTUGAL,

Portugais, ce qui fit que j'en fus quitte pour être apellé Juif; ensuite on nous laissa passer sans faire la visite de nos coffres. La Ville de *Lubeck*, n'est pas si grande, ni si peuplée que celle de *Hambourg*, mais les ruës sont plus larges & plus droites, & les maisons, plus belles. Les Vaisseaux, sont rangez à côté les uns des autres, le long d'un beau Quai, qui régne d'un bout de la Ville à l'autre, sur une Riviere si étroite, qu'elle est, à mon avis, plus profonde que large; son plus grand commerce est celui de la Mer *Baltique*, quoi-qu'elle n'en est éloignée que de deux lieuës. C'est justement l'endroit où je suis à present, qui est située à l'embouchûre de cette petite Riviere, dans laquelle, il est impossible que les grands Vaisseaux puissent entrer, à cause d'une Barre, sur laquelle on ne trouve tout au plus que 14. ou 15. pieds d'eau, dans le tems même que les vents du large font accidentellement enfler les eaux, à peu près comme les marées de l'Océan. Je m'embarquerai demain ici dans une Frégate destinée à porter des passagers à *Copenhague*, pourvû que le vent de Sud continuë comme il a fait aujourd'hui; j'ai retenu la chambre de poupe dont je ne paie que deux Ducats, qui valent à peu près 4. écus de France. C'est la monnoie la plus courante, & la plus commode dans tous les Païs du Nord. Car elle a son

cours en Hollande, en Danemarck, en *Suède*, & chez tous les Princes d'*Allemagne*. Mais il faut prendre garde à n'en point recevoir qui ne soient de poids, si l'on veut éviter la chicane & la perte de quelques sols. Au reste, j'ai trouvé jusqu'ici de bonnes auberges dans toutes les Villes où j'ai passé. Le bon vin de *Bordeaux* ne manque non plus à *Hambourg* qu'à *Lubec*. On y boit aussi des vins de *Rhin* & de *Moselle*, mais je les trouve plus propres à faire cuire des carpes, qu'à toute autre chose. Adieu, Monsieur, le tems de finir ma Lettre & de plier bagage, s'approche à l'heure qu'il est. J'espère d'être après demain à *Copenhague*, si ce vent de Sud est autant nôtre ami que je suis,

Monsieur, vôtre Trauemundé, &c. 1694.

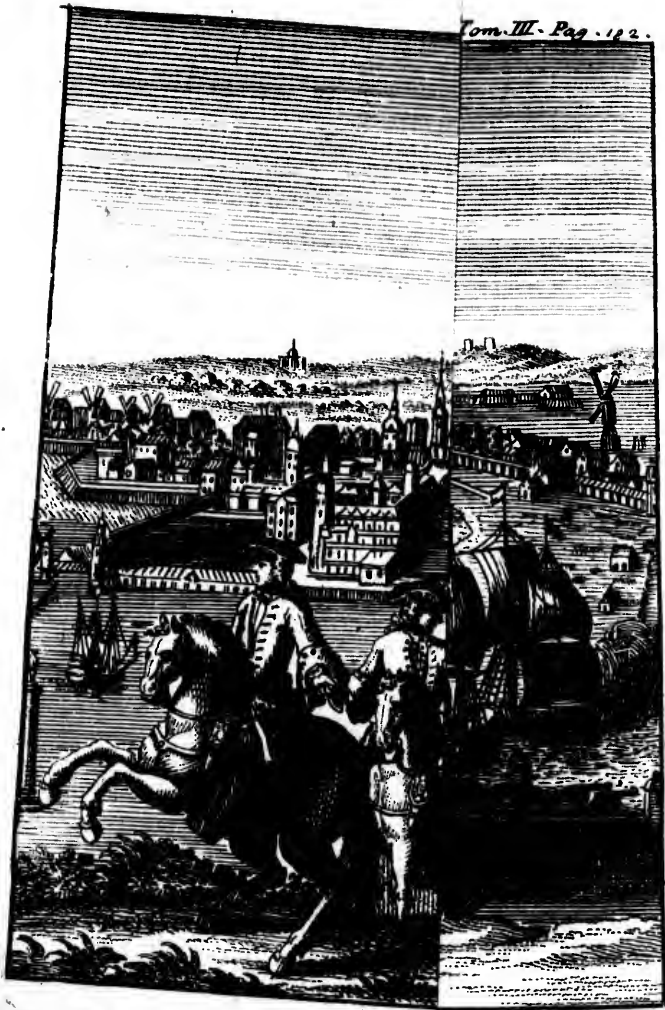
M O N S I E U R,

LE vent de Sud-Est qui souffloit dans le tems que je vous écrivis ma dernière Lettre, nous conduisit jusqu'au Port de cette bonne Ville de *Copenhague*, ensuite il nous quitta pour aller porter le dégel aux Terres septentrionales de *Suède*, où il étoit attendu depuis quelques jours. Ce petit trajet de Mer que nous fîmes en deux fois vingt & quatre heures, me parut assez divertissant; car j'eus le plaisir de voir à bas-bord, c'est-à-dire à la main gauche, quelques Isles Danois

282 VOIAGES DE PORTUGAL,
ses qui paroissent être assez peuplées, s'il en
faut juger par la quantité de Villages, que
je découvris en rangeant ces Isles, d'un tems
clair & serain, à la faveur d'un petit vent
frais & modéré. Ce trajet me sembleroit un
peu dangereux en tems d'hiver, à cause des
bancs de sable qui se trouvent en quelques
endroits, car comme les nuits sont courtes,
& les vents impétueux dans cette saison, je
craindrois fort d'y échouër, malgré toute
sorte de précaution. Dès que j'eus mis pied
à terre dans cette Ville-ci, les gens de la
Dôüane firent la visite de mes valises, où ils
trouvèrent plus de feüilles de papier, que de
pistoles. Le lendemain de mon arrivée j'al-
lai saluër Mr. de *Borrepaus* qui étoit allé
prendre l'air depuis quelques jours à la cam-
pagne, pour le rétablissement de sa santé.
Ensuite je revins dans cette Ville, qui peut
être mise au rang de celles qu'on appelle en
Europe grandes & belles. La fortification en
est bonne & régulière; mais par malheur elle
n'est pas revêtuë. La Citadelle qui défend
l'entrée du Port a le même défaut. Ce Port
est un des meilleurs du monde; car la Nature
& l'Art l'ont mis à couvert de toute sorte
d'insulte. Le terrain de *Copenhague* est uni,
les ruës sont larges, & les maisons presque
toutes de brique à trois étages. On y voit
trois belles Places; entr'autres celle du Mar-
ché du Roi, ainsi nommée; à cause de sa

, s'il en
es, que
un tems
tit vent
eroit un
ause des
quelques
ourtes,
son, je
é toute
nis pied
s de la
, où ils
, que de
vée j'al
oit allé
la cam
a santé.
ui peut
belle en
tion en
eur elle
défend
Ce Port
a Natu
te sorte
st uni
presque
y voit
u Mar
e de sa

iffit que
des proportions se rencontre dans



trois bel
ché du Roi, amu nomme

Statu
ver.
belles
de B
avoit
celle
La m
veille
Tout
raison
ratrap
avant
voir
est fo
chanc
les C
des E
me &
La To
pans
qu'au
d'Ar
ve re
est pl
préci
admin
qu'ell
la V
aussi
étoit
l'harr

Statuë équestre qu'on a eü le soin d'y élever. Cette Place est environée de quelques belles Maisons , dans l'une desquelles Mr. de *Bonrepaus* est logé. Cet Ambassadeur avoit besoin d'une aussi grande Maison que celle qu'il occupe, aiant un aussi grand train. La magnificence de sa Table répond merveilleusement bien à celle de ses Equipages. Tout le monde l'estime & l'honore avec raison. Je n'en dirai pas davantage voulant rattraper l'article de la Ville, qui paroît très-avantageusement située, comme on le peut voir dans la Carte de l'Isle de *Zélande*. Elle est fort commode pour les Vaisseaux marchands qui peuvent entrer, sans peine, dans les Canaux qui la traversent. On y voit des Edifices curieux, les Eglises de *notre-Dame* & de *St. Nicolas* sont grandes & belles. La *Tour Ronde*, dont l'escalier à giron rempans permétroit aux Carosses de monter jusqu'au haut, passe pour une curieuse Masse d'Architecture. La *Bibliothèque*, qui se trouve renfermée dans le corps de ce Bâtiment est pleine de Livres & de Manuscrits fort précieux. La *Bourse* est encore un Edifice admirable par raport à sa longueur, outre qu'elle est située dans le plus bel endroit de la Ville. Le *Palais du Roi*, me paroît aussi estimable par son antiquité que s'il étoit bâti à la moderne. Car il suffit que l'harmonie des proportions se rencontre dans

COPENHAGEN



COPENHAGEN



9 0000 1000000 000000 000000

184 VOYAGES DE PORTUGAL,
la Masse de ce Château, dont les meubles
& les peintures sont d'une beauté achevée.
Le cabinet de Curiosité du Prince Royal,
est rempli d'une infinité de pièces tout-à fait
rares. Les *Ecuries du Roi* ne contiennent à
présent que 100. Chevaux de Carosse, c'est-
à-dire 13. ou 14. attelages de différentes espé-
ces, & cent cinquante chevaux de Selle ;
mais les uns & les autres sont également
beaux. *Christians-stave* est une seconde Ville
séparée de *Copenhague* par un grand Canal
d'eau vive. La Maison Royale de *Rozem-
bourg*, située aux extrémités de la Ville, est
ornée d'un Jardin délicieux. Venons main-
tenant au caractère des Princes & des Prin-
cesses de la Cour. Il est inutile de parler de
la valeur & de la vigilance du Roi : Car
ces deux qualitez de ce Monarque sont assez
bien connues de tout le monde. Je me con-
tenterai de vous dire simplement qu'il a beau-
coup de jugement & de capacité, & qu'il
est fort attaché aux intérêts de ses Sujets, qui
le regardent comme leur Père, & leur Li-
bérateur ; étant grand Capitaine, il sçait
tout ce qu'un habile homme de guerre doit
sçavoir. Il est affable & généreux, au suprême
degré. Il parle également bien le Danois,
le Suédois, le Latin, l'Allemand, & même
l'Anglois, & le François. La Reine est la
Princesse la plus accomplie qui soit au mon-
de, c'est tout dire. Le Prince Royal est le

digne Fils de ce grand Roi, & de cette bonne & vertueuse Reine. Comme vous l'avez entendu publier par autant de bouches qu'il y a de gens en France. Il est sçavant, il a l'esprit subtil, mêlé de douceur, & ses manières sont aussi Royales que sa Personne, ce qui fait qu'on lui souhaite, en le voyant, le bonheur & la prospérité que sa phisionomie lui promet. Le Prince *Christian* est un aimable Prince, aussi-bien que le Prince *Charles* son Cadet. Il paroît je ne sçai quel air d'affabilité sur leur visage, qui charme tout le monde. Le Prince *Guillaume* leur Frère est un jeune Enfant tout-à-fait joli. La Princesse *Sophie*, qu'on nomme ordinairement la Princesse Royale, a l'air effectivement Royal. Elle est belle, jeune, bien faite, aiant de l'esprit comme un Ange. C'en est assez pour la mettre au-dessus de toutes les Princesses de la Terre; outre qu'elle a mille autres bonnes qualitez, dont le détail seroit un peu trop long, pour être inseré dans une Lettre. Parlons d'autre chose. On vit ici presque pour rien, quoique le bon poisson soit un peu cher; de sorte que les repas ne coûtent dans les meilleures Auberges que 15. ou 16. sols. La viande de boucherie n'est pas si succulente, ni si nourrissante qu'en France: mais la volaille, les oiseaux de rivière, les lièvres, & les perdrix, sont merveilleux. La bouteille du meilleur vin de Grave,

186 VOIAGES DE PORTUGAL,
ne coûte que 15. sols. Les Carosses de
louage s'y trouvent à un écu par jour, & à
60. livres par mois. Les eaux sont bourbeuses
& pesantes, ce qui fait qu'on a recours à la
bière qui est bonne, claire, saine & d'un prix
fort raisonnable. Les Réfugiez François ont
ici l'exercice libre de leur Religion sous la
direction de Mr. de la *Placette* Ministre
Bearnois, à qui la Reine donne une très-bon-
ne pension, pour le soin d'une Eglise publi-
que dont cette Princesse est la Protectrice.
Le Roi passe ordinairement l'Eté dans ses
Maisons de Campagne, tantôt à *Yagesbourg*,
à *Fréderisbourg*, & à *Cronembourg*. Il n'y a
guère de Prince au monde qui puisse pren-
dre le plaisir de la chasse des Bêtes sauvées
plus agréablement que lui. Tous ses Parcs
sont pleins de chemins assez larges pour cou-
rir en Chaise. D'ailleurs, les Chevaux Danois
ont un galop étendu très-commode pour les
Chasseurs, & les Chiens de ce pais-là ne tom-
bent presque jamais en défaut. Sa Table est
aussi bien servie qu'il se puisse. Ce qui fait
qu'au retour de la chasse, il trouve un nou-
veau plaisir à faire une chère angélique. Ce
Prince s'occupe aussi très-souvent à faire la
revûe de ses Troupes, à visiter ses Places,
ses Magasins, les Arsenaux, & son Armée
Navale. Il tire quelquefois à l'oiseau avec
les Seigneurs de sa Cour. Il prit ce diver-
tissement il y a deux mois à un quart de

lieu
me u
Mât
mais
cou.
men
cet
après
nom
ici q
Mess
sent
pure
tesse
naiss
pour
Dano
ves &
ont
sont
les c
éloig
nité
proc
tout
& fo
beau
quer
semb
sied
guer

lieuë d'ici. Cet oiseau de bois , gros comme un coq , étoit planté sur le faite d'un Mât ; Le Roi tira le premier de cent pas , mais sa bale n'enleva qu'une petite pièce du cou. Ses Courtisans tirèrent ensuite si adroitement qu'il ne restoit plus qu'un morceau de cet Oiseau , que ce Prince fit sauter à la fin , après avoir été disputé par un assez grand nombre de tireurs. On trouve peu de gens ici qui n'entendent assez bien le François. Messieurs de l'Academie Royale ne connoissent peut-être pas mieux la délicatesse & la pureté de cette Langue que Madame la Comtesse de Frize , qui par son esprit , par sa naissance , & par sa beauté , passe à bon droit pour la perle & l'ornement de cette Cour. Les Danois sont bien faits , civils , honnêtes , braves & entreprenans ; & leurs façons de faire ont quelque chose d'aimable , en ce qu'ils sont tout-à-fait affables & complaisans. Je les croi gens de réflexion & de bons sens , éloignez de cette affectation & de cette vanité insupportable ; au moins je voi qu'ils procèdent avec un dégagement Cavalier en toutes choses. Les Dames sont fort belles & fort enjouées , aiant toutes généralement beaucoup d'esprit. Quelques-unes ne manquent pas de vivacité , quoique le climat semble un peu oposé à ce brillant , qui leur sied parfaitement bien. Les Danois se plaignent qu'elles sont un peu plus fières , ou plus

188 VOYAGES DE PORTUGAL,
scrupuleuses qu'elles ne dévoient ; ils ont
raison sur le scrupule ; pour la fierté je n'en
sçai rien ; quoiqu'il en soit on prétend que
le *qu'en dira-t-on* est la cause qu'elles ne re-
çoivent presque point de visite ; si c'est pour
éviter l'occasion, qui fait le larron, à la
bonne heure : mais si c'est pour éviter les
traits de la médifance, qui régne autant ici
qu'ailleurs, elles ne font rien qui vaille ; car
enfin elles ont plus de sagesse & de vertu
qu'il n'en faut pour essuier des escarmou-
ches de soupirs sans s'émouvoir. Au reste,
on les voit assez souvent chez Monsieur de
Gueldenlew, Vice-Roi de Norwegue, &
frere naturel du Roi. Ce Seigneur, qui est
un des plus magnifiques de l'Europe, se fait
un plaisir de faire donner tous les jours une
grosse table de 18. couverts où ces Dames
sont aussi-bien reçues que les Cavaliers de
distinction, lesquels après le repas ont ac-
coûtumé de faire des parties de jeux, ou de
promenade avec elles. On trouve la même
chere & la même compagnie chez Mr. le
Comte de *Revenclau*, qu'on tien ici pour
un des plus zéléz & des plus habiles Mi-
nistres du Roi. Ces repas sont un peu trop
longs pour moi, qui suis accoûtumé de dî-
ner en poste, c'est-à-dire en cinq ou six mi-
nutes, car ils durent ordinairement deux
heures. Les mets excellens qu'on y sert
en profusion ont dequoi satisfaire le goût,

la vûë, & l'odorat. Ces tables ne diférent en autre chose des meilleures de nôtre Cour, si ce n'est qu'on y sert de grandes piéces de bœuf salé. Dont il me semble que les *Danois* auroient tort de manger avec tant de plaisir, s'ils n'avoient pas le soin de chasser du gosier la salive de cette viande avec l'agréable liqueur du bon homme Noé. Parmi les différentes sortes de vin qu'on y boit, ceux de *Cahors* & de *Pontac* sont les seuls dont un François se puisse accommoder. Il semble que ce soit une coûtume inviolablement établi dans les Païs du Nord d'avaler une ou deux coupes de biere, avant que de passer au vin, dont on fait trop d'estime pour le gâter avec l'eau. On dit que ces repas duroient autrefois quatre ou cinq heures, & qu'on bûvoit assez cavalierement pendant ce tems-là, malgré les risques de la goutte. Mais cet usage est maintenant aboli; d'ailleurs, les verres sont si petits, & la modération est si grande, qu'on sort de table avec toute sorte de tranquillité. Ce n'est pas qu'en certaines fêtes extraordinaires on fait encore des festins, où les conviez sont indispensablement obligez de boire quelques rasades effroiables dans certains *Welcoms*, autrefois en usage parmi les Grecs, sous le nom de *Αγάθω Δαιμονος*. Le souvenir de ces vases me fait trembler, depuis l'accident imprévû qui m'arriva malheureu-

190 VOIAGES DE PORTUGAL,
sément, il y a deux mois chez Mr. de *Gueld-
denlew*. Ce Viceroy régaloit dix-huit ou
vingt Personnes de l'un & de l'autre Sexe,
à l'honneur de la naissance d'un de ses Enfans.
Le hasard voulut que j'eusse l'honneur de me
trouver au nombre des Conviez, qui furent
tous obligez, à la réserve de Mr. de *Bonre-
pau*s, de boire pendant le repas deux dou-
zaines de rasades, à la santé des presens &
des absens. Je vous avouë que j'étois fort
embarrassé de ma contenance, & que j'au-
rois presque autant aimé boire le fleuve de
St. Laurent que ces Fontaines de vin : Car
il n'y avoit aucune aparence de tricher, ni
de s'en défendre. Il ne s'agissoit plus de fai-
re des réflexions sur l'étrange situation où je
me trouvois; il falloit, suivant le proverbe,
boire le vin, puisqu'il étoit déjà tiré; c'est-
à-dire, faire comme les autres. Cependant on
aporta sur la fin du repas un grand *Welcom*
d'or contenant deux bouteilles, que tous les
Cavaliers furent obligez d'avalier plein à la
santé de la Famille Royale. Dieu sçait si
jamais le triste Nautonnier trembla de meil-
leure grace à l'aspect du naufrage, que je
fis à l'abord de ce Vase monstrueux. Je veux
bien vous dire que je le bûs, mais je n'a-
cheverai pas, s'il vous plaît le reste de l'hi-
stoire, car je ne prétens pas faire trophée de
l'action héroïque que je fis, à l'imitation de
trois ou quatre autres, qui déchargèrent leur

con
piec
tois
me
Paï
difi
infi
blo
celu
glor
mes
rev
san
tres
& d
pou
ce p
Je
écu
ne
ten
le t
ave
libe
star
me
ma
Ro

me
zac

conscience d'aussi bonne grace que moi , au pied de la Table. Après ce coup fatal j'étois si mortifié que je n'osois paroître , & même très-disposé à quitter incessamment le País , si mes Compagnons de bouteille & de disgrâce ne m'en avoient dissuadé par une infinité de proverbes Allemans , qui sembloient louer ce généreux exploit , sur tout celui-ci. *S'il est honteux de trop prendre , il est glorieux de rendre.* Au reste , les Gentilshommes *Danois* vivent assez commodément du revenu de leurs Terres , & même leurs Païsans ne manquent de rien , comme les nôtres , si ce n'est d'argent. Ils ont des grains & des Bestiaux , pour vivre graslement , & pour paier le fief à leurs Seigneurs. N'est-ce pas assez d'être bien vêtu , & bien nourri ? Je voudrois bien sçavoir à quoi servent les écus des Païsans de Hollande , pendant qu'ils ne mangent que du beurre & du fromage étendu sur du * *Pompernik* ? si c'est pour paier le tribut à leur République , il faut aimer avec bien de l'aveuglement une ombre de liberté qu'on achete aux dépens de la substance qui maintient sa vie & sa santé. Le meilleur coup que les *Danois* aient jamais fait , c'est lorsqu'ils ont mis leurs Rois sur le pied qu'ils sont aujourd'hui. Ce

* *Pompernik* , est une espece de pain noir comme la cheminée , pesant comme du plomb & dur comme des cornes.

192 VOIAGES DE PORTUGAL ,
lui qui régné à présent exerce le pouvoir arbitraire avec autant d'équité que son Prédécesseur. Avant ce tems-là ce n'étoit que Factions , Cabales , & Guerres Civiles dans le Roiaume. On ne voioit que des déordres dans l'Etat & dans la Société. Les Grands oprimoient les Petits , & les Rois eux-mêmes étoient , pour ainsi dire, assujettis aux Loix de leurs Sujets. En un mot , ce phantôme de liberté, dont ces Peuples se laissoient ébloüir , comme plusieurs autres , par de fausses lueurs , ne servoit qu'à les rendre esclaves d'une infinité de Roitelets , qui agissoient en Souverains , sans craindre le pouvoir borné des Rois. Les revenus du Roi de Danemarck se montent , à présent , à 5. millions d'écus. C'est un fait incontestable que je sçai de très-bonne part. Il entretient près de trente mille Hommes de bonnes Troupes réglées, bien disciplinées , & régulièrement payées , sans compter les Milices qui sont toujours prêtes à marcher. Outre qu'il peut encore lever quarante mille Hommes dans le besoin , sans dépeupler ses Etats. Ses Officiers ont des appointemens raisonnables ; sur tout ceux de Marine , qui n'ont pas , comme les nôtres , plus de paie qu'il leur en faut , à proportion de nos misérables Capitaines d'Infanterie & de Cavalerie , lesquels sont obligez de faire assez maigre chere , pour subvenir aux dépenses
dont

de
O
pr
po
feu
ag
tai
Vo
Da
le
n'e
son
mai
des
quo
la fa
les
Rel
Ma
enfi
fista
l'Ar
ler u
cont
autre
vous
des T
que f
brase
le pr
grand
T

dont les Capitaines de Vaisseaux sont exemp. s.
 On dit qu'il est avantageux à ce Prince de
 prêter ses troupes à ses alliez, non par rap-
 port aux sommes qu'il en peut retirer, mais
 seulement pour les tenir en haleine, les
 aguerir & les perfectionner dans l'art Mili-
 taire, afin d'en tirer de l'utilité dans l'occasion.
 Vous remarquerez, Monsieur, que le Roi de
 Danemarck est au-dessus de ce scrupule ridicu-
 le qu'ont la plûpart des autres Princes, de
 n'emploier à leur service les étrangers qui ne
 sont pas de leur Religion. Messieurs de *Cor-*
maillon, Dumeni, Libat, & plusieurs autres, ont
 des emplois considérables dans ses troupes,
 quoiqu'ils soient François & Catholiques. Ce-
 la fait voir que ce Monarque est persuadé que
 les gens d'honneur manqueroient plutôt à la
 Religion qu'à la fidélité qu'ils doivent à leur
 Maître. Entre nous, je croi qu'il a raison; car
 enfin le premier point de toute Religion con-
 sistant dans la fidélité qu'on doit à Dieu, à
 l'Ami, & au bienfaiteur, rien ne peut ébran-
 ler un honnête homme, ni le porter à agir
 contre son devoir. Je ne veux pas juger des
 autres par moi-même, mais pour moi, je
 vous assure que si j'avois embrassé le service
 des *Turcs*, avec ma liberté d'être Catholi-
 que sieffé, & qu'il fût ensuite question d'em-
 brafer la Ville de Rome, j'y mettrois le feu
 le premier par l'obéissance que je devois au
grand Seigneur. Changeons de propos. Les

194 VOIAGE DE PORTUGAL,
Loix de Danemarck contenûes dans le Livre
Latin que je vous envoie, vous paroîtront
si claires, si sages, si distinctes, qu'elles sem-
blent avoir été dictées par la bouche de *S.
Paul*; d'où vous conclurez ensuite que ce
Païs n'est guère favorable aux Procureurs,
Avocats, & autres gens de chicane. J'a-
vouë que l'article des rencontres vous sem-
blera déraisonnable, comme il l'est effecti-
vement, car au bout du compte, il est
presque aussi desavantageux de tuer son en-
nemi, que de se laisser tuer soi-même. La
Cour de Danemarck est aussi belle qu'aucu-
ne autre de l'Europe, à proportion de sa
grandeur. Les équipages des Seigneurs qui
la composent sont des plus magnifiques. Ce
qui est singulier, c'est qu'il n'est permis qu'aux
personnes de la famille Roïale de donner
des Livrées rouges à leurs Laquais. L'heu-
re de la Cour est depuis midi jusqu'à une
heure & demie, ou environ. Le Roi se
fait voir pendant ce tems-là dans un Salon
rempli de gens d'une propreté achevée, on
n'y voit que des Habits brodez & galonez à
la mode & de bon goût. Les Ministres étran-
gers s'y trouvent régulièrement: car le Roi
leur fait l'honneur de les écouter avec plaisir.
On y trouve peu de Chevaliers de *l'Éléphant*,
cet Ordre n'étant conféré qu'aux premiers
du Roïaume. On peut dire qu'il est au-
jourd'hui le plus noble de tous ceux de

l'Eu
autr
tre C
qua
* D
séqu
Che
sent
tives
des
† Gu
tem
lui d
qu'o
l'ainé
ment
ze ans
l'espr
bonn
liers d
Il est
ral;
entén
& les
Maît
libres
du R
l'autr
sain p
* D
† G

L'Europe, & qu'il a moins dégénéré que les autres. Cela est si vrai que de trente quatre Chevaliers, dont il est composé, les trois quarts sont Princes Souverains. L'Ordre de * *Danebrouc* est plus commun, & par conséquent moins considérable, quoique les Chevaliers qui sont revêtus de ce colier jouissent de plusieurs prééminences & prérogatives tout à fait belles. Les Fils naturels des Rois de Danemarc ont les titres de † *Gueldenlew* & de *Haute Excellence*, leurs femmes sont pareillement distinguées par celui de *haute Grace*. Le Roi régnant en a deux, qui ont plus de mérite qu'on ne sçaitroit dire; l'aînée sert en France avec tout l'aplaudissement imaginable. Le second qui n'a que quinze ans, & qui est ici, promet beaucoup, a de l'esprit infiniment, il est beau, bien fait, & de bonne mine; en un mot, c'est un des Chevaliers des plus accomplis que j'aie vû de ma vie. Il est pourvû de la charge de Grand-Admiral; & ce qui vous surprendra, c'est qu'il entend mieux la construction des Vaisseaux, & les Mathématiques, que les plus habiles Maîtres. Il y a deux Eglises Catholiques libres, permises, & publiques dans les Etats du Roi de Danemarc; l'une à *Glucstar* & l'autre à *Altena*. L'air de ce Pais est fort sain pour les gens sobres, & très-contraire à

* *Danebrouc*, signifie l'ordre blanc.

† *Gueldenlew*, signifie Lion d'or.

296 VOIAGES DE PORTUGAL,
ceux qui n'ont pas l'esprit content. On ne
connoît ici d'autre maladie que celle du
Scorbut. Les Médecins en attribuent la cau-
se à l'air salé, & chargé d'une infinité de
vapeurs épaisses & condensées, lesquelles
s'unissant sur la surface de la terre, s'insin-
uent avec l'air dans les poumons, & par
leur mélange avec le sang retardent si fort
son mouvement, qu'il se coagule & de-là
provient le scorbut; mais avec la permis-
sion de ces Docteurs, je prendrai la liber-
té d'embrasser le parti de l'air de cette a-
gréable Ville, en les priant de considérer
que les impressions de l'air sur la masse du
sang, sont moins fortes que celles des ali-
mens. Si le scorbut venoit des mau-
vaises qualitez de l'air, il s'ensuivroit
que tout le monde en seroit attaqué,
ce qui n'est point; car les trois quarts des
Danois en sont exempts. Je fonde mon
raisonnement sur tous les soldats qui mou-
rurent de ce mal en 1687. au Fort de *Fron-
senac* & de *Magara*, comme je vous l'é-
crivis l'année * suivante, où l'air est le plus
pur & le plus sain qui soit au monde. Il
est donc plus raisonnable d'en attribuer la cau-
se aux alimens, c'est à-dire aux viandes sa-
lées, au beurre, au fromage, & même au
défaut d'exercice, & au sommeil excessif.
C'est un fait dont tous les gens de Mer,
* 1688. Voyez mes lettres de cette année-là.

qui auront fait des voyageurs de long cours, ne disconvieront pas, dès qu'ils auront vû les terribles ravages que le scorbut sçait faire sur les équipages des Vaisseaux. Il faut donc s'en prendre aux mauvais alimens dont j'ai parlé, selon le sentiment d'un habile homme, en qui j'ai beaucoup de foi. Il me disoit un jour que ces alimens acides augmentent l'acidité du sang, ce qui fait que celui de ces sortes de maladies est destitué d'esprits, ou du moins ils s'y trouvent en si petite quantité, qu'ils sont facilement absorbés & envelopés par les acides qui y dominent, si bien qu'il est impossible qu'ils puissent exciter de grands fermentations. Pour ce qui est du long repos, & du trop long sommeil, tout le monde sçait qu'ils disposent beaucoup à l'obstruction des intestins & qu'ils servent à engendrer des sucres crus, empêchant toutes les évacuations sensibles accoutumées, tant par le mouvement ralenti des esprits, que par l'insensible transpiration des parties les plus subtiles. Sur cela je conclus que les viandes fraîches, les bons potages, le sommeil réglé, & l'exercice modéré *ad ruborem, non ad sudorem*, sont les antidotes du scorbut & les meilleurs correctifs de la masse du sang sur la mer, comme sur la terre. Si cette digression est un peu longue, vous devez, Monsieur, l'attribuer au desir que j'ai de vous donner quel-

198 VOIAGES DE PORTUGAL,
ques avis pour vous préserver de cette ma-
ladie , en cas qu'il vous prenne envie de faire
quelque voiage de long cours ; & ne croiez
pas , s'il vous plaît , que je me sois écarté du
fil de ma narration , pour prouver que l'air
de cette Isle est meilleur que celui de Portu-
gal , c'est ce que je ne sçai pas. Car quel-
que air que je respire , je me porte égale-
ment bien. Il est vrai que l'inconstance du
temps qu'on remarque ici pourroit me
chagriner un peu , si j'étois obligé d'y passer
le reste de ma vie. Car le tems change as-
sez souvent trois ou quatre fois le jour , pas-
sant du froid au chaud , du sec à l'humide ,
& du clair à l'obscur. J'ai eû l'honneur de
faire la révérence au Roi dans son Château de
Frederisbourg , où il conféra l'ordre de l'*Ele-
phant* à quelques Princes d'Allemagne , par
procuration. Cette cérémonie , qui me pa-
rut tout-à-fait belle , y attira quantité de per-
sonnes de distinction , entr'autres tous les Mi-
nistres étrangers , qui se firent un très-grand
honneur d'y assister. Quelques jours après ,
ce Prince alla prendre l'air à *Cronembourg* ,
situé directement sur les rives du Dé-
troit du *Sund*. La fortification de ce Châ-
teau est réguliere, il est revêtu de brique , &
garni d'un grand nombre de coulevrines de
gros calibre , & de bonne longueur , qui dé-
fendent l'entrée de ce Déroit, auquel je puis
donner 3500. pas géométriques de largeur,

c'est-à-dire, une grande lieue de France. C'est un plaisir de voir entrer & sortir chaque jour une infinité de Vaisseaux, qui vont, & qui viennent de l'Océan à la Mer Baltique. Et comme les canons de *Cronembourg* sont les clefs de cette porte, il faut que tous les bâtimens étrangers viennent indispensablement mouïller au Bourg d'*Elfeneur*, pour y raisonner, avant que de passer outre. Vous me direz, peut-être, qu'une grosse Flotte de Vaisseaux de guerre n'auroit pas trop de peine à franchir ce passage, aux dépens de quelques canonades, je l'avouë; mais si l'Armée navale du Roi de Danemarck étoit mouïllée dans ce détroit, je suis persuadé qu'elle en défendrait l'entrée. Sur ce pied-là je conclus donc qu'on ne doit pas trouver étrange que Sa Majesté Danoïse exige un médiocre tribut des Vaisseaux Marchands de toutes les Nations, à la réserve des Suédois. Au moins, il me semble qu'il est plus en droit de le faire que le Grand-Seigneur au détroit des *Dardanelles*. Car la plupart des Vaisseaux qui entrent dans la Mer Baltique vont faire leur commerce à *Lubec*, en *Brandebourg*, à *Danzic*, en *Pruße*, en *Courlande*, en *Livonie* & en *Suede*; au lieu que ceux qui entrent dans les *Dardanelles* abordent aux Ports du Grand-Seigneur, pour trafiquer avec ses sujets, & non pas avec d'autres. Je voudrois bien sçavoir si le Roi d'Espagne ne prétendrait pas

200 VOIAGES DE PORTUGAL, qu'on lui païât aussi le droit d'entrée au détroit de *Gibraltar*, si l'Europe & l'Afrique avoient l'honnêteté des'aprocher tant soit peu l'une de l'autre ; même sans cela , qui sçait si ce Prince aiant un jour une puissante Armée navale, ne s'aviseroit pas de l'exiger ? Cette question n'est pas si problématique que vous le croiez. Quoiqu'il en soit , il y a bien des gens qui s'imaginent à la bonne foi , qu'on pourroit se dispenser de paier le tribut du passage du *Sund*, si l'on s'obstinoit à passer par un des deux *Belts*. Mais ils se trompent. Cela seroit bon si les fables qui sont dans la Mer, étoient aussi fixes que ceux qu'on imprime sur les Cartes Marines ; ce qui n'est pas ; car les uns se meuvent à chaque tempête , & changent de place , au lieu que les autres demeurent éternellement sur le papier. D'ailleurs , il y a une infinité de rochers couverts & de courants irréguliers inconnus aux Pilotes les plus experts , malgré leurs cartes & leurs * flambeaux de mer, cù ces écueils ne sçauroient être marquez. Chargeons de propos , & disons que le Danemarck produit quantité de choses qu'on y débite avantageusement aux Anglois & aux Hollandois. En voici quelques-unes ; le fégle , le froment , le Cidre , l'hydromel , les pommes , les bœufs , les vaches , les cochons gras , les chevaux , le fer , le cuivre , le bré , &

* Livres de cartes Hydrographiques , &c.

toutes
 tous
 trouve
 mäter
 d'argo
 dont
 quelq
 dépen
 Les
 de pe
 de Lo
 belles
 forces
 Flotte
 aussi-
 naux
 Vaisse
 de 4.
 8.V.
 10. V.
 10. V.
 16. F.
 3.
 180
 40
 L.
 difé
 les a
 deu
 Ou

toutes sortes de bon bois de charpente, sur tous les mâts de Norwégue, où il s'en trouve d'assez grands d'un seul brin pour mâter l'Arche de Noé; il y a des mines d'argent dans cette partie Septentrionale, dont on prétend que le Roi pourroit tirer quelque avantage, s'il vouloit faire de la dépense pour les ouvriers.

Les Norwégiens trafiquent aussi quantité de peaux d'Ours, de Renard, de Martres, de Loutres & d'Elan, qui ne sont pas si belles que celles de *Canada*. Venons aux forces maritimes du Roi de Danemarck. Sa Flotte, qui est toujours bien entretenüe, aussi-bien que ses Magasins, & ses Arsenaux de Marine, est composée de 28. Vaisseaux de Ligne, de 16. Frégates, & de 4. ou 5. Brûlots, sçavoir,

- 8. Vaisseaux depuis 80. canons jusqu'à 100.
- 10. Vaisseaux depuis 60. canons jusqu'à 80.
- 10. Vaisseaux depuis 50. canons jusqu'à 60.
- 16. Frégates de 10. canons jusqu'à 26.
- 3. Galioles à Bombes.
- 1800. Charpentiers entretenus.
- 400. Canoniers entretenus.

La paie des Capitaines de Vaisseaux est différente; les uns ont 300. écus par an, & les autres 400. Les Capitaines Commandeurs en ont 500. & les Commandeurs 600. Outre cela il y a douze gardes marines,

qu'on appelle apprentifs, à 100. écus de paie par année. Or il faut que vous remarquiez, s'il vous plaît, que ces appointemens ne sont pas si médiocres que vous pourriez vous l'imaginer ; car on vit plus commodément en Danemarck avec trente écus, qu'en France avec cent.

Outre les forces maritimes, dont je viens de parler, le Roi peut trouver au besoin 24. Vaisseaux depuis 40. canons jusqu'à près de 60. que ses sujets sont obligez de lui fournir à sa volonté ; & dont ils se servent pour le commerce d'Espagne, de Portugal, & de la Méditerranée. Il faut remarquer en passant que les Vaisseaux Danois de 50. pièces peuvent hardiment prêter le côté aux Vaisseaux Anglois ou François de 60. à cause de la grosseur de leur Artillerie, & de la force de leur bois. Tous ces bâtimens, dont je parle, sont construits à varangue demi platte, ce qui fait qu'ils sont assez pesans de voile, leur mâture est grosse & courte. Courte, pour ne pas sombrer sous les voiles, lorsqu'il s'agit de parer des Caps, des Isles, des Rochers & des Bancs, dans un gros tems, & grosse, afin de pouvoir porter les voiles à tarc, en doublant ces Caps, ces Isles, &c. quand les vents foux & pesans de la Mer Baltique souffent avec impétuosité, les matelots qui sont employez au service du Roi de Danemarck sont bien

fourri
rageux
donne
tis, ou
rentré
desarm
matelo
casern
de la V
Roiau
Un R
Un R
Un Sc
Un M
Un M
Un de
Un so
deux
Franc
là. Un
Risda
fois d
bil va
cats.
passe
Les d
bien c
de Zé
géom
plus g

nourris & bien parés; & ce qu'il y a d'avantageux pour ces gens-là, c'est qu'on leur donne dix ou douze écus de conduite, gratis, outre leurs gages, dès que la Flotte est rentrée dans le Port de *Copenhague*, pour desarmer. Cependant, il y a toujours 3000 matelots entretenus ici, & logez dans des casernes uniformes, situées aux extrémités de la Ville. Finissons par les monnoies de ce Roiaume.

Un Risdal Banque vaut 50. sous de Lubec.
 Un Risdal Danois vaut 48. sous de Lubec.
 Un Scletdal vaut 32. sous de Lubec.
 Un Marc Dansch vaut 16. sous de Lubec.
 Un Marc Dansch vaut 8. sous de Lubec.
 Un demi-Marc Dansch vaut 4. sous de Lubec.

Un sol de Lubec vaut deux sous Danois; & deux sous Danois valent 14. deniers de France. Faites vos réductions sur ce pied-là. Un Ducat d'or vaut ordinairement deux Risdals Danois, & quatorze sous, quelquefois deux sous plus ou moins. Le *Rosenobel* vaut le double. C'est-à-dire deux Ducats. Le Louïs d'argent ou l'Ecu de France passe en Dannemarc pour un Risdal Danois. Les demi & les quarts à proportion, aussi bien que les Louïs d'or. Les lieuës de l'Isle de Zélande, sont composées de 4200 pas géométriques; celles de Norwegne sont plus grandes, & celles de *Holstein* plus petites.

204 VOIAGES DE PORTUGAL,
L'aune de *Copenhague* est d'un pouce & demi
plus grande que nôtre demi-aune.

M O N S I E U R ,

JE partis de *Copenhague* trois jours après
la date de ma dernière Lettre, par la com-
modité des carosses de Mr. de *Bonrepaus*,
qui voulant éviter l'embarras du passage des
deux *Belts*, prit les devans pour aller atten-
dre à *Coldink* le Roi de Danemarck. Il faut
que vous sçachiez que ce Prince fait tous les
ans ce voiage en poste, quoique sa suite soit
de mille ou douze cens personnes. Les Pai-
sans des Villages situez sur la route, ou aux
environs, sont obligez d'amener leurs che-
vaux à jour & lieu nommé, pour être aussitôt
attelez aux carosses & aux chariots,
qui contiennent ce nombre de gens avec leur
bagage. Ces chevaux, quoique petits, sont
nerveux, forts, vigoureux, ramassez, insen-
sibles au froid, & même assez legers pour
aller au grand tort, presque aussi vite qu'au
galop; la course ordinaire de ces animaux
est de deux ou trois lieues, aussi bien que celle
des soldats de Cavalerie, qui se trouvent à
toutes les postes pour escorter le Roi des unes
aux autres. C'est le 15. de Septembre que
nous partîmes de *Copenhague*. & nous arrivâ-
mes dans trois heures à *Roskild*, aiant fait six
lieues de 20. au degré. Nous n'eûmes que
le tems de voir les Tombeaux des Rois de

Dan
leur
Ces
d'œ
relié
Mar
friqu
Cipo
dan
apan
se fi
ce j
apre
beau
à h
Bou
Dét
que
dest
mes
& l
qua
rasa
mis
Bic
tâ
allâ
l'is
cet
Ro
mo

Danemarc, pendant que les Païsans atéloient leurs chevaux aux carosses, & aux chariots. Ces Mausolées de marbre, qui sont des chefs-d'œuvre d'Architecture, sont ornez des bas-reliefs, & d'inscriptions latines. Ces beaux Marbres bien polis sont de *Poros*, de l'*Afriquain*, du *Brocatelle*, du *Serpentin* & du *Cipollino*. Ces Tombeaux sont renfermez dans les Chapelles d'une Eglise antique qui appartenoit aux *Benedictins*, avant que *Luther* se fit chef de parti. Nous allâmes coucher ce jour-là à un Village près du grand *Belt*, après avoir eû le plaisir de voir quelques beaux Païsages sur la route. Le lendemain à huit heures du matin nous arrivâmes au Bourg de *Corfor* situé sur les rives de ce Détroit, & fortifié de gason à queue. Dès que nous fûmes embarquez dans le Yacht destiné pour Mr. de *Bonrepaus*, nous évantâmes nos voiles, mais le vent étoit si foible, & la Mer si tranquille, durant ce trajet de quatre lieuës, qu'on eût bû sur le pont des rasades sans verser. Dès que nous eûmes mis pied à terre à *Nibourg*, qui est une petite Bicoque régulièrement fortifiée, nous montâmes en carosse, & le même jour nous allâmes coucher à *Odenzée* Ville Capitale de l'Isle de *Fionie*. Elle est située au milieu de cette Isle, qui est une des plus fertiles du Roiaume. L'Eglise de l'Evêché est, pour le moins, aussi belle que grande, les Rois de

Danemarck résidoient autrefois dans cette Ville-là, dont les habitans eurent la cruauté de massacrer un de ces Princes. La Noblesse de cette Isle dispute l'ancienneté à celle de Venise, sur tout la famille de *Trooll*, qui signifie forcier, & dont les armes parlantes sont un diable de sable en champ de gueule; d'où se conjecture que ce *Leo rugiens* étoit plus traitable & plus illustre du tems des premiers siècles, qu'en celui de * l'Auteur de sept Trompètes, puisque les Nobles se faisoient honneur de le placer dans l'écu de leurs armes. Le 18. nous nous mêmes en marche pour aller à *Midelford* où nous trouvâmes une barque qui nous traversa de l'autre côté du petit *Belt*, après avoir inutilement attendu plus de deux heures, les chariots qui portoient les domestiques & les provisions de Mr. de *Burrepans*. Dès que le trajet fut fait, on nous aprit qu'ils s'étoient égarés, cependant la faim nous pressoit tellement que nous fûmes obligés d'entrer dans la maison d'un Métaier, où nous aprêtâmes nous-mêmes des grillades & des ameletes, qu'il fallut manger sans boire. Car la bière de notre hôte étoit aussi détestable que son eau. Quelque tems après, les équipages arrivèrent; comme il étoit déjà tard, nous fûmes contraints de passer la nuit dans cette

* *Vieux radoteur qui soutient cent rêveries capables de renverser l'esprit des femmes.*

Mait
à Col
loger
maiso
quatr
située
d'un
que c
dérab
porte
mille
masse
logem
ayanta
ce d'o
lentou
leur p
dans l
Christ
le bon
jours a
pour
mirac
où cet
ce Pri
tes les
dans e
dans
en pa
où no
par p

Maiterie. Le jour suivant nous arrivâmes à *Coldink*, où le Magistrat eut le soin de loger Mr. de *Bonrepaus* dans la plus belle maison de la Ville, où le Roi arriva trois ou quatre jours après. Cette petite Ville est située dans le País de *Futland*, sur les rives d'un Golfe si peu profond, qu'il ne porte que des barques. Cependant elle est considérable par la Doüane des bestiaux, qui rapporte au Tresor-Royal près de deux cens mille *Risdals*. Le Château est une antique masse de pierre, qui contient beaucoup de logement; mais sa situation est tout-à-fait avantageuse; car il est bâti sur une éminence d'où l'on découvre tous les Païssages d'alentour. Les Danois veulent qu'on croie sur leur parole qu'un Ange fut envoyé du Ciel dans la salle de ce Château, pour avertir Christian troisiéme, Roi de Danemarck, que le bon Dieu se préparoit à le recevoir trois jours après cette notification. Ils ajoutent que pour conserver la mémoire de cette vision miraculeuse, on mit dans l'endroit même où cet Ambassadeur celeste eut l'audience de ce Prince, un grand poteau, que j'ai vû toutes les fois que j'ai été à la Cour: car c'est dans cette Salle-là que le Roi se faisoit voir dans le tems que j'étois à *Coldink*. Nous en partîmes le 24. pour aller à *Rensbourg*, où nous arrivâmes le 25. après avoir passé par plusieurs petites Villes & Maisons Rôiales.

les, dont la description nous meneroit un peu trop loin. Je me contenterai de vous dire, en passant, qu'on a beaucoup plus de plaisir que de peine à courir la poste dans ce País-là, soit en chariot, soit en carrosse, à cause de l'égalité du terrain, où l'on trouve aussi peu de cailloux que de montagnes. Le Roi ne fut pas plutôt arrivé à *Rensbourg* qu'il visita les fortifications de cette place, qu'on pourra bien-tôt mettre au rang des meilleures de l'Europe. Ensuite, il fit la revûe d'un corps d'Infanterie & de Cavalerie, dont il eut sujet d'être content. Au bout de quelques jours, il prit la route de *Glucstat*, qui est une petite Ville située sur l'*Elbe*, & presque aussi régulièrement fortifiée que celle dont nous venons de parler. Cependant, Mr. de *Bonrepaus*, qui ne pouvoit suivre ce Monarque, à cause des affaires qu'il devoit terminer à *Rensbourg*, avec Mr. l'Abbé *Bidal*, me donna des Lettres pour des Personnes par lesquelles il s'imaginait que Mr. de *Pontchartrain* se laisseroit fléchir, mais il se trompa, comme vous l'apprendrez bientôt. Je n'eus pas plutôt pris congé de cet Ambassadeur, que je m'en allai à *Hambourg*, où quelques personnes m'avertirent que Mr. le Comte de *Cuniffec*, Envoié Extraordinaire de l'Empereur à la Cour de Danemarck, sollicitoit les Bourguemaîtres de me faire arrêter. La chose me parut assez

vrai-semblable
contre
auparavant
mination
m'obligé
r'ona, ou
sieur le
m'eût a
Dés-que
d'un Ca
Amsterda
de trou
che, sans
gens ; c
voir, un
me Aller
moi. Ce
duré hui
sation d
assez bon
coup de
sieur, qu
soit peut
la *Westph*
a pas tant
je préten
sçachiez
pitaux, c
si les étra
donner d
pouvoir

vrai-semblable, sçachant qu'il avoit pris feu contre moi à *Frederisbourg*, quelque tems auparavant, au sujet de certaines illuminations qu'on fit en ce lieu-là ; ce qui m'obligea de me sauver au plus vîte à *Altruna*, où j'attendis un passeport de Monsieur le Duc de *Bazière*, sans quoi l'on m'eût arrêté dans la Flandre Espagnole. Dés-que je le reçus, il se présenta l'occasion d'un Carrosse de retour, qui partoit pour *Amsterdam*, dans lequel je fus assez heureux de trouver une bonne place, à très-bon marche, sans être incommodé par le nombre de gens ; car nous n'étions que quatre, sçavoir, un vieux Marchand Anglois, une Dame Allemande, sa femme de Chambre, & moi. Ce voiage, qui dura huit jours, m'eût duré huit éternitez, sans l'agréable conversation de cette aimable Dame, qui parloit assez bon François pour s'énoncer avec beaucoup de délicatesse. Imaginez-vous, Monsieur, que les routes de *l'Arabie deserte* ne sont peut-être pas si mauvaises que celles de la *Westphalie*, au moins il est sûr qu'il n'y a pas tant de bouë, mais c'est des gîtes dont je prétens vous parler, car il faut que vous sçachiez que ces Cabarets sont des Archihôpitaux, dont les hôtes mourroient de faim, si les étrangers n'avoient pas la charité de leur donner des vivres, dont ils sont obligez de se pourvoir chez de riches Maitaiers, qui se trou-

vent de distance à autre. On doit se contenter de coucher sur la paille dans ces pitoiables Re-
traites, où les voyageurs ont la seule con-
solation de commander & de faire marcher
l'hôte, l'hôtesse, & les enfans, comme bon
leur semble. On est trop heureux d'y trou-
ver une poële, & un chauderon pour fai-
re la cuisine. Il est vrai que le bois n'y
manque pas; & comme les cheminées sont
isolées, & construites en quarré, vingt per-
sonnes s'y peuvent chauffer à leur aise. Ce-
pendant, j'admirois la patience de cette Da-
me, qui, bien loin de se plaindre des incom-
modités du voiage, se faisoit un plaisir de
voir pester le Marchand Anglois, sa femme
de Chambre, & moi. Je conjecturai par son
air & par ses manières qu'elle étoit femme
de qualité, en quoi je ne me trompai pas,
car j'appris après que nous nous fûmes sépa-
rez qu'elle étoit Comtesse de l'Empire. El-
le connoissoit si bien le génie des François que
je ne doutai pas qu'elle n'eût été à Paris;
ce qui m'en persuada le plus, c'est qu'elle me
parla comme fort sçavante des premières
personnes de la Cour. D'ailleurs, elle avoit
un vieux domestique François & Catholi-
que, qui n'entendoit presque point l'Alleman.
Elle étoit grande, bien-faite, avec assez d'em-
bonpoint, & même si belle, qu'elle fit en
vain tout ce qu'elle pût pour me persuader
qu'elle avoit cinquante-cinq ans. Elle ne

pouvoit
de son t
Elle pr
prétend
cinquan
l'admira
ordinaire
sont gué
puisque
leur ver
soit, ell
les gens
d'indiscr
jours sur
Alleman
que les
ter le bo
gens gro
prendre
réflexion
avec bea
continuo
avoir de
& ce fau
éclat ? F
tion pro
netes ave
cette dél
soüétée;
& aux au
ce de bi

pouvoit souffrir qu'on lui dit que la fraîcheur
 de son tein sembloit lui donner un démenti.
 Elle prenoit cet aveu pour une injure ,
 prétendant que les charmes d'une femme de
 cinquante ans sont trop ridés pour causer de
 l'admiration. Chose singulière & bien extra-
 ordinaire ! Car les personnes de son sexe ne
 sont guère accoutumées à tenir ce langage ,
 puisqu'elles aimeroient mieux qu'on attaquât
 leur vertu que leur beauté. Quoiqu'il en
 soit, elle me parut fort prévenue contre
 les gens de nôtre Nation , qu'elle traitoit
 d'indiscrets & d'évaporez, se récriant tou-
 jours sur la mauvaise opinion qu'ils ont des
 Allemans. Comment, disoit-elle , est-ce
 que les François ont l'audace de leur dispu-
 ter le bon esprit , en les prenant pour des
 gens grossiers & matériels , au lieu de les
 prendre pour des gens de bons sens & de
 réflexion , qui pénètrent le fond des choses
 avec beaucoup de jugement ? Quoi donc ,
 continuoit-elle , faut-il être François pour
 avoir de l'esprit ; faut-il avoir cette vivacité
 & ce faux brillant qui éblouit avec un vain
 éclat ? Faut-il avoir le feu d'une imagina-
 tion prompte & subtile pour débiter des for-
 netes avec des paroles dorées ? Non , non ,
 cette délicatesse d'expressions est de la crème
 fouëtée ; il s'agit , pour rendre justice aux uns
 & aux autres de céder aux François la scien-
 ce de bien parler , & aux Allemans celle de

bien penser. Cette Dame n'en demeura pas-là ; car aiant attaqué vigoureusement la fierté de la Nation, elle la traita de vaine & d'orgueilleuse, dont la présomption & la vanité sont les moindres défauts. Vous voyez par-là, Monsieur, qu'il falloit qu'elle eût été en France, & d'autant plus qu'elle sçût fort bien me dire que les François insultoient les Allemans par ces proverbes ridicules. *Cet homme entend aussi peu raison qu'un Alleman, il m'a fait une querelle d'Alleman. Il me prend pour un Alleman. Cette Femme est une bonne Allemande,* pour dire qu'elle est sotté & naïve. Cependant, je tâchois de la dissuader, en lui remontrant qu'elle devoit faire une grosse différence entre les François raisonnables & ceux qui sont assez foux de s'imaginer, qu'ils sont les modèles sur lesquels tous les autres Nations doivent se former. Je la priai de se défaire de ses préjugez, & de croire que les gens d'esprit font beaucoup d'estime des Allemans, dont on peut louer le mérite, la probité, le bon sens, & la bonne foi. Effectivement, Monsieur, on ne peut refuser ces bonnes qualitez aux gens de quelque distinction parmi eux ; aussi l'étimologie du mot *all* qui signifie *tout*, & *man* qui veut dire *homme*, fait voir qu'ils sont propres à tout faire, comme les Jésuites, à qui l'on a donné ce titre de *Jesuita omnis homo* ; ce qui fait, par une plais-

santerie f
Alleman
je l'assû
mille be
d'avoir
sans quo
découve
inventé
pris des M
divins ;
des Horl
Cloches.
ont beau
joutai à
soldats d
trembler
Consuls-E
les efforts
Légions
pas été m
quels on
berg, Mr
de Melan
en me d
que les F
le vice d
roit leur
jeune D
répondre
goût de
pour aim

santerie sophistique, que tous les Jésuites sont
 Allemans. Je n'en demeurai pas - là , car
 je l'assûrai que nous les considérons par
 mille beaux endroits , leur étant redevables
 d'avoir trouvé les propriétés de l'aiman ,
 sans quoi il eut été impossible de faire la
 découverte du Nouveau Monde ; d'avoir
 inventé l'Imprimerie , sans quoi l'on auroit
 pris des Manuscrits fabuleux pour des Ecrits
 divins ; & d'avoir enfin trouvé l'invention
 des Horloges , de la fonte des Canons , & des
 Cloches. Ce qui prouve clairement qu'ils
 ont beaucoup d'industrie & de capacité. J'a-
 joutai à cela que l'Allemagne a produit des
 soldats dont la valeur & l'intrépidité ont fait
 trembler le Capitole , après avoir défait les
 Consuls Romains, & soutenu vigoureusement
 les efforts du courage & de la puissance des
 Légions Romaines. Que l'Allemagne n'a
 pas été moins fertile en Savans , à la tête des-
 quels on peut mettre *Juste , Lipsé , Furstem-
 berg , Mr. Spanheim & Melanchton*. A ce mot
 de *Melanchton* , la Dame m'interrompit ,
 en me disant qu'elle étoit surprise de ce
 que les François reprochoient aux Allemans
 le vice de trop boire , pendant qu'on pour-
 roit leur reprocher celui de Platon avec le
 jeune *Dion* , & *Agathon*. J'étois prêt à lui
 répondre , que si les François étoient du
 goût de ce Philosophe , c'étoit seulement
 pour aimer aussi constamment des Femmes

214 VOIAGES DE PORTUGAL,
surannées qu'il aima sa vieille *Archeanaſſe* ;
mais je me contentai de lui dire que les
Allemands ſe ſentant offenzés du titre de
Beuveurs, ſuppoſoient aux François l'amour
Platonique, pour les rendre odieux aux per-
ſonnes de ſon Sexe. Il n'en falut pas d'a-
vantage pour les juſtifier, car elle ſe paia
de cette raiſon. Au reſte, elle avoit de l'eſ-
prit infiniment, & même elle étoit ſi aimable
à un âge ſi avancé que ſi *Balzac* l'eût
vûë, il ne ſe ſeroit pas aviſé de dire qu'il n'a
jamais pû trouver de belle Vieille en ſa vie.
Il falloit, ſans doute, que cet Oracle de la
Gascogne entendît par ce mot de Vieille une
femme de 70. ans : Car j'en ai vû trois ou
quatre à l'âge de 60. d'une beauté achevée
ſans rides & ſans cheveux blancs ; dont les
yeux ſervoient encore de retraite à *Cupidon*.
Je ne fus pas plûtôt arrivé à *Amſterdam*,
que je loüai le *Rouf* du Bateau de nuit de
Rotterdam, qui part tous les jours à trois
heures après-midi de l'une de ces Villes, pour
aller à l'autre. J'en fus quitte pour un écu
que je ne regrétois pas. Car j'eus la com-
modité de dormir avec beaucoup de tran-
quillité durant la nuit, ſur des matelats
que le Patron eſt obligé de fournir aux Paſ-
ſagers qui loüent cette petite chambre. Le
lendemain de mon arrivée à *Rotterdam*, je
m'embarquai pour la Ville d'*Anvers*, dans
une *Semèle* qui eſt un Bâtiment à Varangues

plattes,
demi pi
navigati
là par l
favorabl
me & l
d'*Anvers*
qui eſt u
un Che
on me
Lille, p
guère p
ſans dép
Je profi
vitai ce
ſi je l'eu
non arri
part deu
Ville de
ſée après
pitoiable
non plu
ne march
les Doua
clarent p
font eſt
les Cofr
depuis l
grosſes l
quelque
ſe. Et ſ

plattes , & à semées , où l'on ne paie que demi pistole pour Maître & Valet. Cette navigation sûre & commode se fait jusques-là par le secours des Marées & des vents favorables ou contraires , entre la Terre ferme & les Isles Hollandoises. Je me servis d'Anvers à Bruxelles du Bateau ordinaire , qui est une espece de Coche d'eau tiré par un Cheval. Dès que j'arrivai à Bruxelles , on me conseilla de prendre la poste pour Lille , parce que les Voleurs ne laissoient guère passer des Carosses & des Chariots sans dépouiller les gens qu'ils y trouvoient. Je profitai de cet avis , & par ce moien j'évitai ce qui n'eût pas manqué de m'arriver , si je l'eusse rejeté. Enfin , deux jours après non arrivée à Lille , je pris le Carrosse qui part deux fois la semaine pour cette bonne Ville de Paris , où j'arrivai la semaine passée après avoir été bien écorché par les impitoyables Hôtes de la route. Ils ne font non plus de quartier aux Voiageurs qui ne marchandent pas ce qu'ils mangent , que les Doüaniers de Peronne à ceux qui ne déclarent pas ce qu'ils portent. La visite qu'ils font est si exacte , que non contents de vuider les Cofres & les malles , ils fouillent les gens depuis la tête jusqu'aux pieds ; les femmes grosses leur sont si suspectes , qu'ils glissent quelquefois la main où l'on glisse autre chose. Et si quelqu'un porte du tabac en pou-

216 VOIAGES DE PORTUGAL,
dre, du Thé, des Étoffes des Indes,
ou des Livres de Hollande, tout son ba-
gage est confisqué. Je ne fus pas plu-
tôt arrivé ici, que j'allai à *Versailles*,
pour donner les lettres dont Monsieur de
Bonrepais m'avoit chargé. Les Personnes à
qui elles s'adrescoient firent en vain tout ce
qu'elles pûrent pour obtenir de Mr. de
Pontchartrain, que je justifiassé la conduite que
j'avois tenu à Plaisance. Il leur répondit
froidement que l'esprit roide & inflexible
du Roi ne recevoit jamais de justifications
d'un Inférieur envers son Supérieur. Or cet-
te réponse, qui ternit en quelque façon l'é-
clat du mérite & la judicieuse conduite d'un
si sage Prince, me fit bien connoître que ce
Ministre étoit moins sévère par principe d'é-
quité, que pour suivre la dureté de son na-
turel *Iroquois*. Cependant, je pensai mou-
rir de chagrin, quoique tous mes Amistâchas-
sent de me consoler, en me conseillant de
m'élever au-dessus de ma mauvaise fortu-
ne, jusqu'au changement de Gouvernement.
Ils ne balancèrent point à me persuader de
chercher quelque asile où je pusse être à cou-
vert de la fureur de Mr. de * * *, pen-
dant qu'il plaira à Dieu de le laisser vivre pour
lui donner le tems de se convertir. *Je ne
veux pas que le pécheur meure, mais je
veux qu'il se convertisse, &c.* Cette exhor-
tation est d'une belle spéculation, mais peu
éficace

éficace
temps
fond
sieur,
vince,
éclair;
tentant

Mon

MO

V O
je
me resto
surprend
recomm
la Cour
de Pontc
moi. Il
parti de
j'allai m
une cert
vous sera
fis un sau
barquai
ment des
trouvai
gnie d'un
singuliere
Tome II

efficace lorsqu'il s'agit d'attendre si long-temps, sans autre ressource que le trésor du fond de la boîte de *Pandore*. Adieu, Monsieur; je partirai incessamment pour ma Province, où je ne ferai que passer comme un éclair; je ne vous écris pas le reste, me contentant de vous dire simplement que je suis,

Monsieur, Vôtre, &c.

A Paris ce 29. Decembre 1694.

MONSIEUR,

Vous serez bien surpris d'apprendre que je suis à la vûe d'une terre dont il ne me reste que le nom. Mais ce qui suit vous surprendra d'avantage, c'est que toutes les recommandations des premières personnes de la Cour n'ont pû toucher le cœur de Mr. de Pontchartrain, tant il est prévenu contre moi. Il est question de vous dire qu'étant parti de Paris avec bien du mécontentement, j'allai m'en consoler, quelques mois, dans une certaine Province du Roiaume qu'il vous sera très-facile de deviner. De-là je fis un saut droit à la Rochelle, où je m'embarquai sur un bateau qui porte ordinairement des Passagers à la *Tremblade*. Je me trouvai dans cette voiture dans la compagnie d'un Moine blanc, dont l'histoire est trop singulière pour n'en pas dire quelque chose.

218 VOIAGES DE PORTUGAL,
Il s'appelloit *Don Carlos Baltazar de Mendoza* : il est fils d'un bon riche Gentil homme de Bruxelles; il est âgé d'environ trente-trois ou trente-quatre ans, & pour le moins aussi haut & aussi maigre que moi. Il servit trois ou quatre ans le Roi d'Espagne en qualité de Capitaine de Cavalerie, & comme il s'attachoit plus à l'étude des sciences qu'à celle de plaire au Gouverneur général des Pays-Bas, Sa Majesté Catholique lui refusa un Régiment que son Pere offroit de lever à ses dépens. Ce refus l'obligea de quitter le service; ensuite ses parens le voulant marier, il alla se faire Moine en Allemagne, & quelque tems après il jetta le *froc aux orties*. Les gens qui m'ont compté son histoire, m'ont assuré qu'il avoit repris & laissé plusieurs fois son froc. Quoiqu'il en soit, on peut dire que ce Moine est un des habiles hommes de son siècle. Il possède aussi parfaitement les meilleures sciences, que les principales Langues de l'Europe. C'est un aveu qui est sorti de la bouche des plus fines gens de Bourdeaux, qui lui rendirent plusieurs visites dont je fus le témoin, car nous logeâmes ensemble dans cette Ville-là. Le meilleur de l'affaire, c'est que le lendemain de nôtre arrivée deux Marchands de son País lui contèrent de beaux Loüis d'or, d'une partie desquels il se défit en faveur des Soldats du Château Trompète, qui n'auroient jamais

crâ.
beral
Théo
phes
son sç
mond
pou
60. an
deme
qu'il
qu'un
teau T
ment :
croi m
ni Dia
son O
sçavo
m'a ré
plus. N
carross
gne, &
nous n
Dax, &
plûtôt
je suis
dont j
la tête
dinage,
le depu
assez lib
& pour

crû qu'un homme d'Eglise pût être si liberal envers des gens de guerre. Tous les Théologiens, Mathématiciens, & Philosophes qui le visitèrent, étoient si charmez de son sçavoir, qu'ils avoüoient que l'homme du monde le plus subtil & le plus pénétrant ne pourroit jamais aquerir après une étude de 60. ans, les connoissances de celui-ci. Nous demeurâmes quinze jours à Bourdeaux, sans qu'il eût la curiosité de voir autre chose qu'une petite Eglise du Voisinage, & le Château Trompette. Il lisoit & écrivoit incessamment : mais pour de Bréviere, *nescio vos*. Je croi même qu'il n'en portoit pas; car il n'étoit ni Diacre, ni Prêtre. Pour ce qui est de son Ordre, il ne m'a pas été possible de le sçavoir; car quand je le lui ai demandé, il m'a répondu, *Je suis Moine blanc, & rien plus*. Nous prîmes tous deux place dans le carrosse de Baïone, car il s'en va en Espagne, & lorsque nous arrivâmes à l'Esperon, nous nous séparâmes, & je pris la route de Dix, & lui celle de Baïonne. Je ne fus pas plûtôt arrivé dans la maison champêtre où je suis, que je reçûs une infinité de visites dont j'aurois bien pû me passer; car j'ai la tête si pleine des contes de vigne, de jardinage, de chasse, & de pêche, dont on me parle depuis quatre jours, qu'à peine ai-je l'esprit assez libre pour vous dépêcher cet exprès, & pour vous faire un détail des affaires qui

m'obligent à vous demander une entrevûë; mais ce qui me trouble d'avantage, est l'impertinente folie de nos plus sages compatriotes. Car ces bonnes gens, tant Prêtres, Gentilshommes, que Païsans, ne font que me parler de Sorciers, depuis le matin jufqu'au soir, & même ils vous citent en particulier comme l'homme du monde à qui les Sorciers ont fait le plus de niches. Enfin, pour peu qu'ils continuent à me débiter leurs chimères, je croi que je deviendrai Magicien. Ces Visionnaires m'assurent d'un grand sérieux que tel & telle font Sorciers, quelques-uns jurent de bonne foi qu'ils le font eux-mêmes, d'autres me disent en conscience, qu'ils l'ont été, & qu'ensuite ils ont quitté le sabath. Je demandé aux uns & aux autres les charmes de ce sabath; ils me répondent que c'est un Palais où l'on trouve les meilleurs Vins, les plus beaux repas, les plus belles Femmes, & la plus agréable simphonie qui soit sous le Ciel; qu'on y boit, qu'on y mange, qu'on y danse, & qu'on y fait avec les Dames ce qu'on peut bien faire ailleurs sans être forcier. Enfin, je ne croi pas qu'il soit permis aux bêtes d'être si bêtes que ces foux-là. Ceci surpasse l'imagination, car enfin, on s'apelle ici Sorcier, comme ailleurs on s'apelleroit Camarade. Tout le monde en croit le nombre si grand qu'il est honteux à un homme de ne point

passer
de po
me p
ici, p
tres &
qu'au
paneau
desesp
vous
ber ce
raison
Sçache
nier
établir
giciens
êtres,
tins, &
à la qu
avoir p
de cro
Magici
& aux
Europ
Chacu
frons.
ou ent
de gen
pulaire
que ce
lâtres
non de

passer pour tel ; ainsi chacun se fait gloire de porter ce vénérable titre de Sorcier. On me prend pour un Athée, depuis que je suis ici, parceque je me tuë de dire à nos Prêtres & à nos Gentilhommes qu'il n'appartient qu'aux cerveaux creux de donner dans le panneau de ces rêveries. Mais ce qui me desespere, c'est qu'ayant autant d'esprit que vous en avez, vous puissiez-vous même gouverner ces folies si monstrueuses, malgré cent raisons contraires à cette ridicule opinion. Sçachez, Monsieur, qu'il faut absolument nier la toute-puissance de Dieu, si l'on établit dans le monde les Sorciers, les Magiciens, les Devins, les Enchanteurs, les Spectres, les Fantômes, les Farfadets, les Lutins, & le Diable visible que nous mettons à la queue de toutes ces chimères. C'est avoir peu de religion, d'esprit, & de sagesse de croire que Dieu se serve de Sorciers & de Magiciens pour faire du mal aux hommes, & aux biens de la terre. Il n'y a que les Européens capables de croire ces sottises. Chacun se fait un plaisir de conter ces visions. Il ne se trouve personne qui n'ait vû, ou entendu quelque esprit en sa vie. Peu de gens vont à la source de ces erreurs populaires. On se feroit un scrupule de croire que ce sont des inventions des Prêtres Idolâtres, & Chrétiens; on a trop bonne opinion des gens d'Eglise pour leur imputer ces

là ; & si par hazard il se trouve un homme persuadé de la fourberie des Prêtres qui faisoient parler les oracles , pour escroquer la bourse des hommes , & les cuisses des femmes , il se trouvera cent ignorans qui ne le croiront pas. Croiez moi , Monsieur , j'en demeure à ces anciens Prêtres , pour ne pas vous scandaliser par les industries des Modernes , j'ai la marmite du Pape trop en tête pour l'empêcher de bouillir ; car elle pourroit bien être un jour ma dernière ressource , ainsi je dois me taire. Ceci mériteroit une dissertation claire & distincte ; peut-être l'aurez vous de moi quelque jour. Cependant apprenez , s'il vous plaît , qu'un * Esprit fort ne sçauroit jamais se laisser persuader qu'il y ait des Sorciers &c. sur tout en considérant qu'ils sont tous gueux comme de rats d'Eglise ; & comment est-ce que ces coquins auroient le courage de se fier à un Maître qui les laisse pendre & brûler , bien loin de leur enseigner des trésors cachez , & mille autres secrets dans le commerce du monde , qui pourroient les enrichir ? Comment peut-on croire , je vous prie , que Dieu donne le pouvoir à ces gens-là d'exciter des tempêtes , de bouleverser les élemens ? On prétend

* J'appelle Esprit fort un homme qui approfondit la nature des choses , qui ne croit rien que ce que la raison a meurement examiné , & qui sans avoir égard aux préjugés , décide sagement les affaires dont il s'est éclairci à fond.

que le
qu'il f
si cela
pouvo
morte
riser le
me la f
l'enne
mes. I
propres
de cro
chance
ciens,
des esp
que to
tion d
popula
qui les
tout P
vous t
autres
cien p
qu'un
machi
peuple
idées
leur in
Kalm
leur av
mange
pour t

que le diable les engage par des promesses, & qu'il fait des pactes avec eux sous feing privé; si cela étoit il s'ensuivroit que Dieu donne le pouvoir au diable de séduire les misérables mortels; ce qu'il ne scauroit faire sans autoriser le mensonge. Ainsi, c'est insulter en forme la sagesse de Dieu, de prétendre qu'il arme l'ennemi du Genre-humain contre les hommes. Il n'appartient qu'aux cerveaux creux & propres à recevoir toutes sortes de rêveries, de croire comme des articles de foi, la méchanceté des forciers, l'industrie des magiciens, le pouvoir des enchanteurs, l'aparition des esprits, & la souveraineté du diable, puis que tout cela ne se trouve que dans l'imagination des foux & des cagots. Il est bon que la populace se repaisse de ces chimères; les gens qui les prêchent y trouvent leur compte par tout País, faites un peu d'attention à ceci, & vous trouverez que j'ai raison. Il ne falloit autrefois qu'être Philosophe ou Mathématicien pour être Sorcier. Les Sauvages croient qu'une montre, une bouffole, & mille autres machines sont mûës par des esprits. Car les peuples ignorans & grossiers se forment des idées extravagantes de tout ce qui surpasse leur imagination. Les Lapons & les Tartares Kalmoukes ont adoré des Etrangers, pour leur avoir vû faire des tours de gibeciére. Le mangeur de feu de Paris a passé très-long tems pour un Magicien. Les Portugais brûlèrent

un cheval qui faisoit des choses merveilleses; & son Maître l'échapa belle, parce qu'on le croioit un peu Sorcier. En Asie les Chimistes sont réputez empoisonneurs; en Afrique les Mathématiciens passent pour des enchanteurs; en Amérique les Médecins sont regardez comme des Magiciens, & en quelques endroits de l'Europe ceux qui possèdent la langue Hébraïque sont accusez d'être Juifs. Revenons aux Sorciers; quelle aparence y a-t'il que ces gens-là voulussent donner leur ame au diable, pour les plaisirs imaginaires du sabbat, pour empoisonner des bestiaux, pour faire tomber des orages de grêle sur les bleds, pour élever des vents furieux qui renversent les arbres & les fruits? Ne lui demanderoient-ils pas plutôt des richesses? Car enfin, si le diable a le pouvoir de bouleverser les éléments, & d'interrompre le cours de la nature, pourquoi n'auroit-il pas celui de tirer de l'or des mines du Perou, ou des Trésors de l'Europe, pour faire des pensions à tous ces Sorciers, qui sont gueux comme des rats d'Eglise. Vous me répondez que les pièces d'argent se convertissent dans les mains du diable en feuilles de chêne, or cette raison détruit le pouvoir qu'il a de faire tant de merveilles, & même celui qu'il communique aux Sorciers. Mais supposons qu'il ne lui soit pas permis de manier de l'argent, ne pourroit-il pas, étant aussi sçavant qu'on le

fait leur
rir dans
indiqu
naufra
donner
setes;
l'argent
rez des
diable
avant le
ples da
vous m
en conf
roit d'u
être. N
ce que
aussi-bi
que, à
faudroi
d'hom
pour le
ne l'éto
consiste
habiles
ves de
naïlle
charm
tes de
quelqu
rivaux
cinq

fait leur enseigner les moïens d'en aquérir dans le commerce & dans les Jeux, leur indiquer les trésors cachez ou perdus par le naufrage des Vaisseaux, ou du moins leur donner le même secret qu'au Magicien *Parseles*; qui faisoit revenir dans sa bourse l'argent qu'il avoit dépensé? Vous trouverez des gens qui vous soutiendront que le diable s'est servi de la goetie très-long-tems avant le Déluge, pour précipiter les peuples dans une idolâtrie magique; mais si vous menez ces docteurs de conséquence en conséquence, il s'enfuivra que Dieu seroit d'une malice atroce; ce qui ne scauroit être. Ne vous étonnez pas, Monsieur, de ce que je nie à cette heure les Magiciens, aussi-bien que les Sorciers; je le fais parce que, à mon avis, si l'on convenoit des uns, il faudroit convenir des autres. Il n'y a point d'homme au monde qui ne prenne *Agrippa*, pour le Prince des Magiciens; cependant il ne l'étoit non plus que vous. Voici en quoi consistoit sa Magie. Ce Philosophe des plus habiles de son siècle aiant donné des preuves de son sçavoir, en présence de la canaille de Lion, les femmes en furent si charmées, qu'elles se servirent presque toutes de lui pour coëffer leurs maris, il eut quelques Religieux Démonographes pour rivaux, qui le mirent aussi-tôt à la tête des cinq Papes que le Cardinal schismatique

Benno a eu l'insolence de traiter de Magiciens. Cependant , le Livre d'Agrippa fait autant d'impression sur l'esprit des sots , que le Grimoire , les Clavicules , & que le Haptameron de *Pierre d'Apono*. Toutes ces chimères viennent des impies Démonographes , qui ont rempli toute la terre d'illusions , par malice , ou par ignorance. Je ne scaurois lire les Livres de *Jean Nider* , de *Uvier* , de *Niger* , de *Sprenger* , de *Platine* , de *Toftat* , & des Jésuites *del Rio* , & *Maldonat* , sans les maudire éternellement , car ils soutiennent des absurditez si contraires à la raison & à la sagesse de Dieu , que les Princes Chrétiens dévoient faire une recherche de tous ces exemplaires , pour les faire brûler par la main du bourreau , sans épargner la Démonomanie de *Jean Bodin* , le Maillet des Sorciers , & les sept Trompètes. Quelle aparence y a t'il qu'*Eric* Roi des Gots fût surnommé *Chapeau venteur* , à cause qu'il apelloit tous les vents avec son chapeau , les faisant tourner vers la partie du monde que bon lui sembloit ? Que *Paracelse* eût une armée de diables sous son commandement ; Que *Santabatenus* fit voir à l'Empereur *Basile* son fils en vie , quoiqu'il fût mort , que *Michel l'Ecoffois* prédit à l'Empereur *Frédéric II.* le jour qu'il mourroit à *Fiorenzola* dans la Pouille , que *Pithagore* fit mourir un serpent en Italie , par la vertu de certai-

nés pa
teurs
nature
Mais c
d'airai
m'éto
Othon
cette
vous f
n'a pas
ceux
pas oi
empor
ignore
Luxem
ment
diablo
des R
pertin
son. H
étonna
N'y a
re ces
Les d
fible
Noüe
guéris
deurs

* O
Richel
d'autre

nés paroles magiques ? Cependant ces Au-
 teurs soutiennent cent mille fables de cette
 nature , comme des vérités incontestables.
 Mais ce que *Gervais* soutient de la mouche
 d'airain de Virgile , couronne l'œuvre. Je
 m'étonne qu'un Chancelier de l'Empereur
Othon ait pû montrer son extravagance par
 cette fausseté , suivie de mille autres ; cela
 vous fait voir que la dignité de Chancelier
 n'a pas toujours la vertu de rendre sages tous
 ceux qui en sont revêtus. N'avons-nous
 pas ouï dire cent fois que le diable avoit
 emporté le Président *Pichon* ? Personne
 ignore-t'il le pacte de Mr. le Maréchal de
 Luxembourg ; & ne croit-on pas aveugle-
 ment que le pauvre * *Grandier* fit sortir cent
 diabolotins de l'enfer, pour entrer dans le corps
 des Religieuses de Loudun ? Quelles im-
 pertinentes sottises allégué Jean *Schefer* dans
 son Histoire de Laponie ? Cela n'est-il pas
 étonnant qu'on permet la lecture de ces livres ?
 N'y a-t'il pas des gens assez foux pour croi-
 re ces chimères , comme des articles de Foi ?
 Les desabuserez-vous , & vous sera-t'il pos-
 sible de les persuader qu'il n'y a point de
 Noüeurs d'éguillette , d'Empsalmistes qui
 guérissent les plaies par des paroles , des ven-
 deurs de caractères , qui par la vertu de cer-

* Curé de Loudun que la tyrannie du Cardinal de
 Richelieu fit périr par le feu , sans avoir commis
 d'autre crime que celui de lui avoir déplû.

nes fioles, jarretières, &c. font des miracles de toutes especes? Non, Monsieur, vous n'en viendriez jamais à bout. On vous prendroit pour un Hérétique, ou tout au moins pour un Magicien, qui butteroit par cette finesse à mettre à labri des poursuites de v^otre Parlement toute la Confrairie Magique. Croiez-moi, Monsieur, tout ce que je vous écris est positif, le diable n'a pas le pouvoir de se manifester à nos yeux; par conséquent il ne scauroit nous attirer dans son parti, par des conventions de Magie, ou de sortilege; cela repugneroit trop à la bonté de Dieu, qui ne tend point de pièges aux hommes déjà sujets à tant d'égaremens, par leur propre misere. Mon intention, comme vous voyez, n'est pas de nier le diable, car je croi qu'il est aux enfers; mais je nie qu'il ait jamais sorti de ce País-là, pour venir faire du ravage en celui-ci. Vous aurez beau m'alleguer les passages de l'Écriture; je vous répondrai que si vous les preniez tous à la lettre, vous donneriez des pieds & des mains à Dieu, & même il faudroit que vous fîtes parler le S. Esprit comme un Iroquois. Il faut que vous sçachiez qu'ayant l'arrivée du Messie, les démons étoient des Dieux benins & tutelaires, & ce mot de *δαίμονια* ne signifioit autre chose que les bons genies. Mais les Evangelistes les ont rendus infernaux, en leur donnant l'épithete de *κακά*,

qui v
puis o
mus m
donc,
nier l
chante
cile q
les ap
Chiro
que pa
ils n'on
fussent
teroit
matière
re de l
plus lon
crime in
mettre
sieur,
copen
croché
les Spec
Farfade
valets c
din, le
qui car
femme
font ce
en tête
riage,
dans le

qui veut dire méchans. Ce qui fait que depuis ce tems-là les bons diables sont devenus malins, selon le sens litteral. Vous voyez donc, Monsieur, que je ne m'obstine qu'à nier les Sorciers, les Magiciens, les Enchanteurs, &c. Cela m'est d'autant plus facile que les Interprètes de l'Ecriture Sainte les appellent indifféremment Astronomes, Chiromanciens, & Astrologues. De sorte que par l'explication de ces mots sinonimes, ils n'ont jamais prétendu dire que ces gens-là fussent les écoliers du diable; ceci mériteroit une dissertation fort étendue. Car la matière est un peu délicate. Je me contente de l'effleurer en passant, sans m'arrêter plus long-tems à justifier des criminels d'un crime imaginaire, qu'il est impossible de commettre effectivement. Croiez-moi, Monsieur, les Magiciens sont ces filoux qui coupent adroitement la bourse, & qui décrochètent les portes avec la même subtilité; les Spectres, les Fantômes, les Lutins, les Farfadets & les Esprits, sont ces maraudeurs de valets qui volent de nuit les fruits du jardin, le bled du grenier, l'avoine de l'écurie, qui caressent les servantes, & peut-être, la femme de leur maître. Les Enchanteurs sont ces coureurs de ruelles, ces soupirans en titre d'office, qui sous promesse de mariage, attrapent les sottés filles, qui donnent dans le panneau de leurs enchantemens. Les

230 VOIAGES DE PORTUGAL,
devins font ces fins Ecclesiastiques qui con-
noissant la foiblesse d'esprit de certains Ri-
chards, leur extorquent des legs pieux, avec
leur dextérité ordinaire; & les Sorciers sont
ces faux Monoieurs dont nôtre País est assez
fertile, aussi bien que de ces Rogneurs qui font
la barbe si droitemment aux piastres & aux pisto-
les d'Espagne; car c'est justement durant la nuit,
& dans les lieux les plus cachez qu'ils font ces
operations sabbathiques. Je vous dis tout ceci
pour en être bien informé. Après cela vous en
croirez tout ce qu'il vous plaira. Je sçai que les
Bernois ont un peu de penchant à la supersti-
tion; ils en sont redevables aux anciens mem-
bres de leur * Parlement, qui poussez d'une
cruauté pire que celle de Néron, ont fait brû-
ler tant de pauvres malheureux innocens. Si
ces enragez Conseillers sont en Paradis, il est
sûr que vous ni moi n'irons jamais en enfer.
Croiez-moi, tout homme qui sera capable
de croire les chimeres dont il est question,
ne hésitera pas à gober cent mille autres fa-
bles, dont les gens d'esprit se moquent fort
sagement. Mon intention n'est pas de défabu-
ser le vulgaire ignorant, car ce seroit vouloir
prendre la Lune avec les dents. Ce n'est
qu'à vous à qui j'en veux; car vous jurez, à
ce qu'on dit, que tous les Chats de la Pro-
vince ont l'honneur d'être animez par les ames
de ces anciens Sorciers, dont les cendres ont

● *Pen* Capitale du Bearn Province de France.

servi lo
faire la
de cette
de de fe
d'ajouté
être ing
l'esprit
un Sorc
qu'une A
de figur
vans, qu
qu'il les
ces visio
une Mail
glacer to
me com
vantée tr
res. Out
en cause
qu'on fa
& ridicu
comme
les fem
coucher
ris, des
Sorciers
Les jeun
de l'eau
les acco
fin, il ar
dont les

servi long-tems aux blanchisseuses de *Pau* pour faire la lessive. Votre salut ne dépend pas de cette créance. Car ce n'est pas un article de foi. On se fait grand tort à soi-même d'ajouter foi à ces sornêtes d'aparitions. C'est être ingénieux à se faire peur en se metant dans l'esprit qu'un Diable se transforme en Dogue, un Sorcier en Chat, un Magicien en Loup, & qu'une Ame du Purgatoire préne toutes sortes de figures pour mandier des prières à des Vivans, qui sont assez embarrassés à prier Dieu qu'il les exauce eux-mêmes. Dès qu'on croit ces visions, on ne scauroit coucher seul dans une Maison, le bruit d'un Rat suffiroit pour faire glacer tout le sang dans les veines d'un homme comme vous. Car une imagination épouventée tremble à la vûë de ses propres chimères. Outre le mal qu'on se fait à soi-même, on en cause beaucoup aux autres, par le recit qu'on fait de mille aventures impertinentes & ridicules. Les esprits foibles les avalent comme de l'hipocras : on intimide tellement les femmes qu'elles sont obligées de faire coucher avec elles, en l'absence de leurs maris, des gens assez résolus pour faire tête aux Sorciers, aux Magiciens, aux Spectres, &c. Les jeunes filles ne scauroient aller verser de l'eau, si quelque Laquais bien armé ne les accompagne le flambeau à la main. Enfin, il arrive de ceci mille choses fâcheuses, dont les Voleurs, les Scelerats, & les pail-

latds profitent avantageusement. Pour moi je jurerai de bonne foi que je n'ai jamais de ma vie rien vû ; ni entendu de surnaturel, pendant la nuit, en quelque Païs que je me sois trouvé. J'ai fait tout ce que j'ai pû pour voir ou entendre quelque nouvelle de l'autre Monde. J'ai traversé plus de cent fois à minuit le Cimetière de Québec, en me retirant seul à la basse Ville, & je n'ai jamais rien aperçû ; mais supposons que j'eusse vû quelque fantôme, excusez la supposition, sçavez-vous ce que j'aurois fait ? Le voici. J'aurois passé mon chemin l'épée nuë sous le bras, fort tranquillement. Si le Spectre eût été à côté, & s'il se fût posté dans le milieu du chemin, je l'aurois prié fort honnêtement de me laisser passer. Vous répondrez à cela, que les épées & les Pistoles sont fort inutiles en ce cas-là ; je l'avouë, mais il seroit arrivé de deux choses l'une, qui est que si ç'eût été un Spectre, ma supposition continuant, j'aurois aussi peu blessé de mon épée une Ombre, une vapeur, que cette ombre & cette vapeur auroit pû me blesser ; & si ç'eût été quelque vivant sous une figure hideuse, mes armes auroient produit l'effet de châtier un insolent. Remarquez, s'il vous plaît, que dans tous les contes d'apparitions d'Esprits, de Fantômes, de Lutins, &c. Vous n'avez jamais été tué ni blessé, au moins n'en avons-nous

jamais
deurs d
les crai
affreux
Car en
relleme
lui nuit
pendan
quelqu
puisqu'
brave &
tremblé
& au br
préte
convien
est déjà
cela pro
visions
qu'ils s'
donner
y avoir
que les a
lance du
craignen
tion. C
le temp
casse à
ne trou
chemin
d'affaire
& les F

jamais vû, si donc ces prétendus Ambassa-
 deurs d'enfer, ont les bras si mous, pourquoi
 les craindrons-nous davantage que les éclairs
 affreux qui précèdent les éclats du Tonnerre?
 Car enfin, un homme sage ne doit natu-
 rellement craindre autre chose que ce qui peut
 lui nuire directement ou indirectement. Ce-
 pendant, me direz-vous, il faut qu'il y ait
 quelque chose à cela que je ne conçois pas,
 puisqu'un homme de guerre reconnu pour
 brave & pour intrépide en cent occasions, a
 tremblé, pâli, & sué de fraieur, à la vûë
 & au bruit d'un jeu de Fantômes vivans, qui
 prétendoient se divertir à ses dépens. Je
 conviens que cela peut arriver, puisque cela
 est déjà arrivé à des gens de courage. Mais
 cela provient de ce qu'ils ont donné dans les
 visions dès leurs plus tendres années, &
 qu'ils s'y sont toujours entretenus, sans se
 donner la peine de bien examiner s'il pouvoit
 y avoir des Spectres, ou non. Ils ont crû ce
 que les autres gens bornez croient de la puis-
 sance du Diable, en un mot, ces gens-là ne
 craignent uniquement que leur imagina-
 tion. C'en est fait, je m'arrête-là, car
 le temps presse. Je dois travailler sans
 cesse à mes affaires. Dieu veuille que je
 ne trouve point de Chicaneurs en mon
 chemin, car on ne se tire pas si bien
 d'affaire avec eux, qu'avec les Sorciers
 & les Fantômes. Je vous demande une

234 VOIAGES DE PORTUGAL,
entrevuë à *Orthez*. Les papiers qui ac-
compagnent cette lettre vous diront le
fait dont il est question. Je voi que ce
Pais est bon, mais, entre nous, la mon-
noie ni galoppe guère, c'est ce qui ne
m'acommode pas; car on ne vit pas
sans argent parmi les Européans, com-
me on fait parmi les Hurons de Cana-
da. Je regréte ce Pais-là toutes les fois
que la marée descend de ma Bourse, pour
faire Place aux inquiétudes & aux sou-
cis que j'ai pour la remplir de ce précieux mé-
tail, qui donne de la joie & de l'esprit, &
toutes sortes de beaux talens aux hommes les
moins hommes. Sur cela je suis,

Monsieur, Vôtre, &c.

A. ERLEICH.

Le 4. Juillet, 1695.

MONSIEUR,

Pour le coup je suis sauvé, après l'avoir
échapé belle, comme vous l'aurez sans
doute apris, lorsqu'on vous aura donné des
nouvelles de ma fuite, dont voici le détail
en fort peu de mots. J'étois prêt à me trou-
ver au Rendez-vous que je vous avois don-
né à *Orthez*, & pour cet effet j'avois été à
Dax, où je devois recevoir des papiers,
qui me paroissoient fort utiles; quand

par un
certaine
duë. Je
le chem
ter les
être po
mon Co
cervelle
re à pe
ce pied,
ge à mo
chemin
que affa
que j'avo
deux cer
avec un t
ment ret
me lever
conduire
menoit à
vous par
je pris
sortes de
des Land
Vignes,
tits senti
tées. Je
& la vû
gens que
quel éto
court, fa

par un bonheur sans égal, une lettre d'une certaine personne de Versailles me fut rendue. Je n'eus pas plutôt lûë que je pris le chemin de mon Auberge, afin de méditer les moïens de sortir du Roïaume, sans être poursuivi. Vous pouvez croire que mon Conseil fut bien tôt assemblé, car une cervelle comme la mienne, n'est pas de nature à perdre le tems en délibérations. Sur ce pied, je me déterminai à donner le change à mon hôte, lui demandant par écrit le chemin d'Agén, où je suposai avoir quelque affaire. Le meilleur de l'affaire c'est que j'avois déjà tiré de mes Fermiers près de deux cens Louïs, comme vous l'avez appris, avec un très-beau cheval qui m'a si généreusement retiré du borbier. Il fut question de me lever au point du jour, & de me faire conduire par une porte de la Ville, qui m'envoioit à toute autre route que celle dont je vous parlerai. Car, dès que je fus sorti, je pris le chemin d'Ortez, évitant toutes sortes de Bourgs & de Villages, passant par des Landes, dans des Champs, dans des Vignes, & dans des Bois, en suivant de petits sentiers, couchant en des maisons écartées. Je n'avois d'autre guide que le Soleil, & la vûë des Pirénées. Je demandois aux gens que je rencontrois dans mon chemin, quel étoit celui de Pau, enfin, pour couper court, sans m'arrêter au recit de quelques

236 VOIAGES DE PORTUGAL,
rencontres, je vous dirai que j'arrivai à
Laruns, le dernier Village de Bearn, situé,
comme vous sçavez, dans la Vallée d'Oza.
Je ne fus pas plutôt entré dans cet imperti-
nent Village, qu'un tas de Païsans m'inve-
stit de tous côtez. Jugez, s'il vous plaît, si
je n'avois pas raison de croire que le grand
Prevôt n'étoit pas loin. Cependant je me
trompai, car ces coquins ne m'arrêtèrent que
parce que ma mine leur parut Huguenote.
Ils me laissèrent pourtant mettre pied à terre,
dans un Cabaret, que vous auriez pris pour
l'Antichambre de l'enfer, tant il étoit obscur
& plein de fumée. Ce fut-là que le Curé
prit la peine d'acourir pour m'interroger sur
des matieres de Religion. Ce fut aussi-là où
je connus que la plupart des Curez de Vil-
lage, sçavent aussi peu ce qu'ils croient que
leurs Paroissiens, car après lui avoir répon-
du sur tous les Points dont il m'avoit in-
terrogé il jura sur son Dieu que j'étois
Huguenot. C'est ici, Monsieur, où la
patience pensa m'échaper, mais à la fin
considérant que j'avois affaire à des Bê-
tes, je crûs qu'il faloit aussi les traiter en
Bêtes: il falut donc me résoudre à leur ré-
citer des Litanies & les Vêpres du Diman-
che. Cependant cela ne produisit pas l'effet
que j'en attendois; car ils s'obstinoient tou-
jours à me vouloir conduire à Pau; après
cela jugez de l'embarras où je me trouvois.

Car cette
mes & le
res que
tir du B
tois Ecu
j'allois j
C'étoit.
menacer
dant, de
front qu
ment. T
fin, aprè
où je m
tous les
ignorans
ce qu'ils
steurs. C
benisse l
pendant
tre heure
prendre
j'ouvrais
des plus
s'avisa d
qui étoit
Dame de
pos tout
l'eût pas
aux autr
nois, qu
mot je

Car cette infâme Canaille disoit que les Pseumes & les Litavies étoient les premières prières que les Huguenots aprenoient pour sortir du Roiaume. J'avois beau dire que j'étois Ecuier de Mr. Sablé d'Etrées, & que j'allois joindre cet Ambassadeur en Portugal. C'étoit *clamare in Deserto*. J'avois beau les menacer d'envoyer un Exprés à l'Intendant de *Pau*, pour demander justice de l'affront qu'ils me faisoient, & de mon retardement. Tout cela ne les touchoit point. Enfin, après avoir bien réfléchi sur l'embaras où je me trouvois, je me résolus d'essayer tous les moyens qui peuvent ébloüir les ignorans, quoique la chose fût difficile, parce qu'ils se donnoient tous des airs de Docteurs. C'est ici où je dois prier Dieu qu'il benisse l'Inventeur du Tabac en poudre, car pendant que j'agitois mon esprit trois ou quatre heures avec ces Marauts, je ne faisois qu'en prendre sans m'en apercevoir. Or comme j'ouvris ma Tabatiere à tout moment, un des plus traitables Païsans de la Compagnie s'avisa de me demander à voir la peinture qui étoit dedans; laquelle représentoit une Dame de la Cour étenduë sur un lit de repos toute nuë, les cheveux épars. Celui-ci ne l'eût pas plutôt vüe, que l'ayant fait voir aux autres, ils se dirent entr'eux en *Beanois*, que c'étoit une Madelaine. A ce beau mot je pris courage, ne faisant pas sem-

238 VOYAGES DE PORTUGAL,
blant de l'entendre ; quand tout-à-coup le
Curé me demanda ce que ce portrait-là si-
gnifioit. Je lui répondis que c'étoit une Sain-
te qui vengeroit l'insulte qu'on faisoit au
meilleur de tous ses Dévots , & prenant la
bale au bond, je regardai fixement cette nudi-
té, & je forgeai sur le champ une priere à cet-
te Sainte , suivi d'un éloge , où je lui attri-
buois plus de miracles qu'à tous les autres
Saints de Paradis. Cette oraison jointe aux
exclamations que je faisois, aveugla tellement
la Troupe , que chacun baïsa , tête nuë , la
Dame dont il est question , avec un zèle
merveilleux. Alors je cessai d'être Hugue-
not , d'autant plus que je continuai à invo-
quer cette Sainte qu'on connoît en Bearn avec
la même ferveur & la même disposition à faire
des miracles. Ce fût à qui pourroit obtenir ces
prieres par écrit , pendant que chacun s'em-
pressoit à l'envi de me guider dans les Mon-
tagnes , & de me fournir des Mules. Voi-
là , Monsieur , un détail assez plaisant des
effets du Tabac en poudre. S'il sert à bien
des gens pour trouver une réponse , pendant
cet espace de tems qu'il lui faut pour aller
depuis les doigts jusqu'au fond du nez ; il m'a
servi d'une autre maniere à me tirer d'affai-
res , sans y penser. Quel malheur pour un
honnête homme d'être obligé de profaner les
Saints pour sauver sa vie ? Il est vrai que j'ai
dirigé mon intention en cela. Néanmoins,

j'en ai
vous f
fait da
impres
roit fai
che pa
le des
faire d
en est
guerre
que pa
science
de plai
c'est pr
Je n'en
touche
Avantu
Mules,
moi. L
qu'il av
ver, qu
traitass
manité
ses bon
me par
proche
plus d
der pa
m'étoi
pour m
je mett

j'en ai demandé pardon à Dieu. Or ceci vous fait voir qu'un mensonge bien habile fait dans l'esprit du Vulgaire ignorant, des impressions que la vérité toute nuë ne scauroit faire. Quelle pitié qu'un Curé ne sçache pas son Catéchisme! pendant qu'il avale des fables pour des miracles. C'est l'affaire des Evêques, & non pas la mienne: il en est de ces Prélats comme des Officiers de guerre, plusieurs le sont par faveur, plutôt que par mérite. La plupart s'attachent à la science de plaire à leurs Souverains, au lieu de plaire à Dieu. Vouloir réformer ces abus, c'est prétendre avaler toute l'eau de la Mer. Je n'en dis pas d'avantage; car ceci ne me touche pas. Ainsi, je reprends le fil de mon Avanture, en vous disant que je louai deux Mules, l'une pour mon Guide, & l'autre pour moi. Mon cheval étoit si fatigué des efforts qu'il avoit été obligé de faire pour me sauver, que la reconnoissance vouloit que je le traitasse, avec toute sorte de douceur & d'humanité, puisqu'il l'avoit si bien mérité par ses bons services. Cependant, la nuit qui me paroissoit un siècle, tant je craignois l'approche de l'Engeance Prevôtale, me donna plus de tems qu'il n'en falloit pour demander pardon à Dieu de l'invention dont je m'étois servi, sous les auspices de ses Saints, pour me tirer d'affaire. Dans cette situation je mettois incessamment la tête à la fenêtre,

240 VOYAGES DE PORTUGAL,
pour appeler l'aube du jour ; mais ce Village est si fort enclavé dans les Pirénées , qu'à peine y voit-on le Soleil au plus haut degré de son ascension , & la dixième partie de la voute des Cieux. Enfin, las de cette manœuvre & fatigué des travaux du corps & de l'esprit, j'allois donner à la nature une heure de sommeil, pour trois jours de veille, quand j'entendis un grand bruit d'hommes & de chevaux à la porte du Cabaret. Les coups qu'ils y donnoient, & les cris qu'ils jettoient, firent glacer tout mon sang dans les veines, car je crus que tous les Archers du Roiaume étoient à mes trouffes. Cependant, j'en fus quitte pour la peur ; car c'étoit des Muletiers qui alloient trafiquer en Espagne. Pendant ce temps-là mon Guide & le jour étant arrivez ensemble, nous profitâmes de la compagnie de ces Voituriers. Ce jour-là nous passâmes jusqu'à *Sallent* premier Village d'Espagne, éloigné de sept lieuës de *Sarans*, après avoir passé devant une maison qu'on appelle * *Aigues-Caudes*, où l'on prend les bains qui guérissent une infinité de maladies. Dès que j'arrivai à *Sallent*, on me conduisit dans un Cabaret sombre & ténébreux, plus propre à loger des Morts que des Vivans. J'étois si fort accablé de sommeil que je dormois debout. Mais comme les lits me parurent des greniers à poux, je fis étendre de
la

* C'est-à-dire, eaux chaudes.

la pai
près a
bonne
ne m'
puis n
à mid
ploiân
faire u
nous
gner u
té de P
nous c
fin, n
est situ
des M
dire,
traver
que m
si étron
chât,
cipices
route
plus c
plaine
la valé
lieuës
plat p
je suis
paré c
des V
Calpé

la paille sur le planché, où je me jettai, après avoir permis à mon guide de faire aussi bonne chère qu'il voudroit, pourvu qu'il ne m'éveillât pas. En cet état, je dormis depuis neuf heures du soir jusqu'au lendemain à midi, sans m'éveiller, ensuite nous employâmes le reste du jour à chercher de quoi faire un très-mauvais repas. Le jour suivant nous piquâmes de fort bonne grace pour gagner un cabaret, où nous trouvâmes quantité de Poulets & de Pigeons, sur lesquels nous dédomagâmes du précédent gîte. Enfin, nous arrivâmes hier en cette Ville, qui est située dans le plat País, à deux lieues des Montagnes. Tout ce que je puis vous dire, c'est que depuis *Sarans* jusqu'ici, la traverse est de 22. lieues; & l'on ne fait que monter & descendre par des chemins si étroits, que pour peu qu'une mule bronchât, on tomberoit avec elle dans des précipices affreux. Mon guide m'a dit que la route de la *Valée d'Aspe* est plus belle, plus courte & plus commode. Mais que la plaine de *Saint Jean de pied de porc* surpasse la *valée d'Aspe*, & qu'il n'y a que huit lieues de distance entre *Roncevaux* & le plat país de la *Navarre*. Quoiqu'il en soit, je suis surpris que *Hercule* n'ait pas séparé ces Montagnes, pour la commodité des Voyageurs; comme il a fait celles de *Calpé* & *Abila* pour l'avantage des Naviga-

242 VOIAGES DE PORTUGAL,
teurs. Je pars demain à la pointe du jour,
pour *Saragoça*, afin d'y arriver le même jour.

Je suis, Monsieur, &c.

AHUESCA, le 11. Juillet 1695.

MONSIEUR.

DEpuis trois mois que je suis dans cette
bonne Ville de *Saragoça*, vous m'avez
écrit sept ou huit fois, en vous plaignant in-
cessamment du peu de soin que j'ai eu de
satisfaire vôtre curiosité, mais il faut vous
en prendre à vous-même, & non pas à
moi. Car, si vous n'aviez pas été si négli-
gent à m'envoyer ce que je reçois aujour-
d'hui, ma plume n'auroit pas tracé dans
mes Lettres l'inquiétude de mon esprit, au
lieu de vous raconter ce qui suit.

Je ne sçai si je dois apeller cette Capitale
du Roiaume d'Arragon simplement belle, ou
si je dois y ajouter le mot de *très*; quoiqu'il
en soit, elle est fort grande. Les ruës sont
larges, & bien pavées, les maisons ordi-
naires ont trois étages, les autres en ont
cinq ou six; mais elles sont toutes bâties à
l'antique. Les Places ne méritent pas qu'on
en parle. Les Couvens, qui sont ici en
quantité, sont généralement beaux, & leurs
jardins & leurs Eglises ne le sont pas moins.
L'Eglise Cathédrale, qui s'appelle *la Cen*,

est u
L'Eg
rien q
l'Arc
le où
peu c
Les E
matic
cela, j
Chape
& vin
Lampe
d'argen
de qua
de tête
ont att
qu'elle
l'imagi
lide, c
d'un pr
ronne
Ville e
l'Elbre
& bâti
revétue

* Nô
† On
Gots, où
marque
que ces E
atonomie

est un très beau , & très-vaste édifice. L'Eglise de * *Nuestra Senora del Pilar* n'a rien que de fort ordinaire en ce qui regarde l'Architecture. Il est vrai , que la Chapelle où est cette *Senora* , semble tant soit peu curieuse , parce qu'elle est souterraine. Les Espagnols prétendent qu'elle est d'une matiere inconnüe à tous les hommes. Sans cela , je la croirois de bois de noier. Cette Chapelle a trente-six pieds de longueur & vingt-six de largeur ; elle est remplie de Lampes , de balustres , & de Chandeliers d'argent , aussi-bien que le grand Autel , & de quantité de pieds , de mains , de cœurs , & de têtes , que les miracles de cette Vierge ont attiré dans ce lieu-là. Car vous savez qu'elle en fait tous les jours qui surpassent l'imagination ; mais ce qu'il y a de plus solide , c'est une infinité de Pierres précieuses , d'un prix inestimable , dont sa robe , sa Couronne & sa Niche sont remplies. † Cette Ville est située sur les bords de la riviere de l'*Elbre* : qui est large comme la Seine à Paris , & bâtie sur un terrain égal & uni , étant revêtuë d'une simple muraille , dégradée &

* *Nôtre Dame du Pillier.*

† On voit encore deux Eglises construites par les *Goss* , où il ne manque ni beauté ni solidité. On y remarque de très-belles voutes d'ogive , qui sont volées que ces Peuples entendoient parfaitement bien la Sté-
trotomie.

244 VOIAGES DE PORTUGAL,
déchauffée en quelques endroits. Les Arra-
gonois estiment infiniment le Pont de Pierre
qui traverse la riviere , parcequ'ils n'en ont
pas vñ cent autres qui sont plus beaux. Il au-
roient plus de raison de regarder le pont de
bois situé un peu au-dessous , comme le
plus beau qui soit en Europe. On trouve
dans cette Ville des Academies pour les exer-
cices du corps & de l'esprit ; sur tout une
belle Université qui ne cède qu'à celles de
Salamanca , & de *Alcala de Henares*. Les é-
coliers sont généralement tous habillez com-
me les Prêtres , c'est à-dire en manteau long.
Mr. le Duc de *Jouvenazo* est Viceroi de ce
Roiaume ; cette Dignité Triennale me pa-
roît plus honorable que lucrative ; car elle ne
rend que six mille écus par an. L'Archevêque,
en tire vingt mille de son Archevêché , mais
comme il est véritablement homme de bien ,
il distribué le tiers de ce revenu aux pauvres.
Sa naissance est des plus obscures , cependant
il a été Président d'un des Conseils de la Cour
d'Espagne , peut-être est-ce à cause de l'an-
tipatie naturelle qu'il a toujours eüe pour les
François. Les Chanoines de sa Cathédrale , &
ceux de nôtre Dame du Pilier retirent cent é-
cus par mois de leurs Canonicats. * *El justitia*
est le chef de tous les tribunaux de l'Arragon.
C'est entre ses mains que les Rois d'Espa-
* Cette Charge est à peu près celle de Chancelier

gnè trouvent une épée nuë, quand ils prêtent le serment de conserver les Privilèges de ce Roiaume, à leur avènement à la Couronne. Cette cérémonie se fait à la maison de la députation, qui est un édifice merveilleux. Le *Salmedina* est une espece de Lieutenant Général Civil & Criminel. Cette charge de robe & d'épée est triennale, aussi-bien que celle de son Lieutenant. * *L'Audiancia Real* est composée de plusieurs Conseillers qui sont aussi friands d'épices que les nôtres ; outre cela il y a cinq Jurats, qui ne conservent leur pénible emploi que deux ans. Ce sont des Juges de Police, qui se chargent du soin de la Ville. Enfin, je n'aurois jamais fait, si j'entreprendois de vous faire un détail des autres charges de ce Roiaume. Le pain, le vin, la volaille, les perdrix, & les lièvres y sont à très-bon marché. Mais la viande de boucherie est extrêmement chere, & le bon poisson tout-à-fait rare. Les étrangers qui passent dans cette Ville, sont réduits à se loger en certaines hôtelleries que les Espagnols apelent *Mesas*, où les hôtes ne fournissent aux passans que la chambre & le lit, l'écurie, la paille & l'orge. Il est vrai que les valets ont soin d'acheter ce qu'on veut manger, & d'accommoder les viandes de la maniere qu'on leur ordonne, pourvû que ce soit simplement

* Parlement.

† Il n'y a ni foin, ni avoine en Espagne.

246 VOIAGES DE PORTUGAL,
à bouillir ou à rôtir. Les vins d'Arragon sont
doux & forts, sur tout le vin rouge; car le
blanc a moins de force & de douceur. Il n'y
a d'autre divertissement ici pendant l'Été que
la promenade. Les Cavaliers & les Dames
sortent séparément de la Ville, vers le soir.
Mais c'est moins pour prendre le frais que
pour prendre le chaud. L'Hiver on a le plai-
sir de la Comédie, où l'on dit que les Prêtres
& les Moines vont sans scrupule. Mr. le Duc
de Jouvenazo tient tous les soirs assemblée
chez lui; on y raisonne, & on y boit des
liqueurs ou du Chocolat. Les gens de la
premiere qualité s'y trouvent presque tou-
jours. Ils sont honnêtes & affables au dernier
point. Ils m'ont donné des marques sensibles
d'amitié, & la plus grande est de m'avoir
régalé dans leur maison; c'est ce qui me fait
voir qu'ils ne sont pas si farouches qu'on
me les avoit dépeints. J'avouë qu'en public
les souris ne dérident jamais leur front, &
que la familiarité de la joie ne leur fait rien
rabattre de leur gravité affectée: mais dans
le particulier ce sont les plus jolis gens du
monde, c'est-à-dire les plus enjoués & les
plus vifs. Les Arragonois sont presque tous
aussi maigres que moi. De-là, Monsieur,
vous pouvez juger de leur bonne mine. Ils
disent que cela provient de ce qu'ils transpi-
rent beaucoup, qu'ils mangent & dorment
peu, qu'ils ont les passions de l'ame vives

& fo
influ
font
aussi
exer
le cr
apru
Leu
est a
que
ente
gre
pas
ne s
aim
gon
gro
br
qu
El
Pit
fo
l'a
C
bi
q
el
q
P
n
d

& fortes; & qu'enfin ils dissipent les esprits influens par des exercices que les François ne font pas si souvent qu'eux. Leurs visages sont aussi pâles que le mien. Peut-être ces mêmes exercices en sont-ils la cause, au moins Ovide le croit ainsi, *palleat omnis amor, color est hic aptus amandi*. Leur taille passe la médiocre. Leurs cheveux son châtein obscur, & leur teint est aussi clair que celui des Bearnois. Tout ce que je viens de vous dire à leur égard, se peut entendre aussi de leurs femmes, dont la maigreur ne va pourtant pas si loin. On ne peut pas convenir qu'elles soient belles, mais on ne scauroit s'empêcher d'avouër qu'elles sont aimables, si la nature leur a été chiche en gorge & en front, elle leur a prodigué de gros yeux étincelans, si pleins de feu qu'ils brûlent sans quartier, depuis les pieds jusqu'à la tête, les gens qui s'en s'aprochent. Elles sont très-obligées à *Theuno* femme de *Pithagore*, de leur avoir appris que les personnes de leur sexe ne sont nées que pour l'agréable métier d'aimer, & d'être aimées. Cette douce morale s'accorde parfaitement bien avec leur complexion. Aussi la pratiquent-elles à merveilles. Car dès le matin elles courent aux Eglises, plutôt pour conquérir des cœurs, que le Paradis. Elles n'ont pas plutôt dîné qu'elles vont chez leurs amies, qui se rendent service réciproquement dans leurs galanteries, en favorisant l'entrée

248 VOYAGES DE PORTUGAL,
de leurs amans chez les unes & chez les autres, avec bien de la ruse & de l'artifice. Il s'agit ici de finesse, car la vertu des femmes consiste ici plus qu'ailleurs à bien cacher son jeu. Leurs maris sont clairvoians, & pour peu que l'intrigue soit découverte, elles courent grand risque de faire le voiage de l'autre monde, à moins qu'elles ne se sauvent dans un Convent. Il n'y a qu'un mois & demi que je vis poignarder une fille par son propre frere, dans une Eglise, au pied de l'Autel, pour avoir entretenu quelque tems un commerce amoureux. Il partit exprès de Madrid pour faire ce bel exploit, dont il fut châtié par deux mois de prison. On n'a fait ici que dix-huit ou vingt assassinats de guet à pend depuis que j'y suis; parce que les nuits sont un peu trop courtes. Mais on m'a dit qu'il ne se passe guère de nuit en Hiver, qu'il ne s'en fasse deux ou trois. Il est vrai que ce sont des gueux & des misérables de deux Paroisses de la Ville, qui s'insultent de cette maniere-là. Ce sont de vieilles inimitiez qui les portent à cette extrémité. Ce désordre provient de ce qu'il faut de grandes preuves pour condamner un homme à mort. Et de ce que les criminels condamnés se prévalent des privilèges du Roiaume pour prolonger l'exécution d'un terme à l'autre. Ce qui fait qu'à la fin ils en sont quittes pour les Galères, d'où ils sortent

enfuit
que si
ges, i
ne sca
ruës,
cette
de ch
nuit,
j'ai ce
les g
cher
ces a
Quo
pour
qu'il
intri
que
mid
ner
Or
mei
bou
asse
les
riet
ten
me
va
lac
da

ensuite par mille sortes de voies. De sorte que si quelque forte partie ne presse les Juges, ils se sauvent toujours de la corde. On ne sçait ce que c'est que de voler dans les rues, & ces meurtres ne se font jamais dans cette vûë-là. Je me suis souvent retiré seul de chez le Vice-Roi à onze heures, ou à minuit, sans qu'on m'ait insulté; il est vrai que j'ai cessé de m'y exposer, sur le conseil que les gens de qualité me donnèrent de marcher toujours accompagné, de peur que ces assassins ne me prissent pour un autre. Quoiqu'il en soit, il n'y a rien à craindre pour les gens de quelque distinction, à moins qu'ils ne se trouvent enveloppez dans quelque intrigue amoureuse; car alors on court risque d'être poignardé dans les rues en plein midi. Il faut donc être sage ou s'abandonner aux courtisanes, pour éviter ce malheur. Or de ces deux moiens le premier est le meilleur, puisqu'il conserve également la bourse & la santé. La noblesse d'Arragon est assez riche; mais elle le seroit davantage si les Paisans de ce Roiaume étoient aussi laborieux que les nôtres. Ces paresseux se contentent de faire labourer leurs Terres, semer, & recueillir leurs grains, par des * *Gavachos* dont l'Espagne est infectée. La populace conjecture que la France est le plus mau-

* Epitete qu'ils donnent aux François, & qui dans le fond ne signifie rien du tout.

250 VOYAGES DE PORTUGAL,

vais Païs du monde, puisque les François le quittent pour venir dans le leur. Il est vrai que les Laboureurs, les Coupeurs de bled, les Bucherons, & les gens de tous Mériers, sans compter les Cochers, les Laquais & les Porteurs d'eau sont presque tous Bearnois, où Languedochiens, ou Auvergnats. On trouve ici quelques Marchands Bearnois, qui se sont enrichis par le commerce de France, qui, malgré la guerre, se fait encore assez ouvertement. Si les Arragonois avoient du sang aux ongles, & qu'ils voulussent enrichir leur païs, il leur seroit facile d'en venir à bout. La Rivière d'Ebre est navigable pour des Grands bateaux plats comme ceux de la Seine, depuis *Tortaza* jusqu'à près de *Mirandébro*. Cinquante personnes qui sont descenduës m'ont assuré qu'il y restoit en Eté trois pieds d'eau dans les endroits les moins profonds, & que d'ailleurs son courant est très-paisible; tellement que la seule difficulté ne consiste qu'à faire des chemins le long du rivage, pour hâler ces bateaux en la remontant. Les François emmènent ici quantité de Mules & de Bidets, sur quoi ils gagnent cent pour cent, tous frais faits. Ces Mules servent pour tirer les Carosses & les *Galeras*, car celles d'Estremadure sont chères, & ne réussissent pas ici,

* Grandes Charettes, qui portent 80. quintaux & qui sont tirées par huit Mules.

comme dans les Païs Méridionaux de l'Espagne. A l'égard des Bidets, on les débite ordinairement mieux dans le Royaume de Valence, où les Païsans s'en servent à des usages différens. Les Carosses de ce païs ont, à peu près, la figure des Cochés de France, & ils vont d'une si grande lenteur, qu'ils ne feroient pas le tour de la Ville dans le plus grand jour de l'Eté. La Mode d'aller en visite à Cheval est ici comme en Portugal, & les Gentilshommes & les Officiers de guerre sont habillez à la Françoisé; ils trouvent que l'habit à l'Espagnole est insupportable, à cause de la *Golilla*, qui est une espece de Carcan, où le cou se trouve tellement enchassé, qu'il est impossible de baisser ou de tourner la tête. L'habit des Femmes paroît un peu ridicule aux Etrangers, quoiqu'ils ne le sont pas dans le fond. Jé trouve à l'heure qu'il est, celui des nôtres cent fois au dessous; les Espagnoles ne scauroient cacher aucun défaut de nature. Leur taille, leur grandeur, & leurs cheveux, paroissent tels qu'ils sont; car elles ne portent ni coëffes, ni talons, ni corselets de baleine. Si les Françoises étoient obligées de prendre cette mode là, elles ne tromperoient pas tant de gens, par leurs tours de cheveux, leurs talons, & leurs fausses hanches. Il est vrai qu'on pourroit un peu reprocher aux Espagnoles de montrer à découvert la

252 VOIAGES DE PORTUGAL,
moitié de leurs bras, & de leurs épaules ;
mais en même temps il ne faudroit pas é-
pargner les François, qui affectent d'étaler
deux piéces plus tentatives & plus animées.
Car dès qu'on alléguera que les unes scanda-
lisent par derrière, on aura le même droit
de répondre que les autres scandalisent par
devant. Au reste, si les Femmes sont gé-
nées, elle ont l'agrément d'être fort con-
sidérées. Car dès qu'elles passent dans les
ruës à visage découvert, en Carosse, ou
à pied, on s'arrête pour leur faire une ré-
vérence ; à quoi elles répondent par une
inclination de tête, sans plier le genou.
Leurs Ecuiers, qui sont des Vieillards hors
de soupçon, leur donnent la main nuë,
car c'est la mode Espagnole. Ce sont les
seuls qui aient l'avantage de toucher leurs
mains, car quand un Cavalier se trouve
par hazard dans une Eglise auprès du Be-
nitier, & qu'une s'y presente, il trempe son
Chapelet dans l'eau benite, pour lui en
offrir. Il en est de même à la danse, ce
qui n'arrive guère souvent. Car le Cava-
lier & la Dame ne se tiennent que par
les deux bouts d'un mouchoir. Vous pou-
vez juger de-là combien le salut du baiser
y paroît choquant. Il faut que je vous
fasse connoître que les Espagnols ne sont
pas si farouches qu'on le publie, en vous
donnant en même temps un petit détail
de leurs repas. Un Gentilhomme que je

voïois très-souvent chez le Viceroy, & dans les Académies, m'ayant honoré d'une visite, je répondis à son honnêteté de la même manière. Il me reçût au haut de l'escalier, & m'ayant conduit dans une Salle où nous nous entretînmes une demi-heure, je lui demandai comment se portoit son Epouse, mais il me répondit qu'il la croyoit en assez bonne santé pour nous recevoir dans sa Chambre. Après cela voyant paroître le Chocolat & les biscuits, ce Gentilhomme se leva pour m'introduire dans la Chambre de la Femme, qui s'étant tenue debout pour recevoir nos révérences, s'assit sur son *Sofa*, pendant qu'on nous donnoit des chaises. Je lui dis que j'étois fort obligé à son Mari de m'avoir procuré l'honneur de la saluer; elle me répondit qu'il me regardoit comme Espagnol, & comme Ami; ensuite aiant pris le Chocolat, elle me demanda si je le trouvois bon, & si les Dames de France n'en prenoient pas. La conversation ne dura qu'un demi quart d'heure, car comme je craignois de pécher contre les formalitez Espagnoles, je me levai, je la saluai, & je sortis de la Chambre avec son Mari, qui me pria de dîner avec lui. Nous nous promenâmes pendant ce tems-là dans son Jardin, & après avoir fait mener ses chevaux devant moi, nous remontâmes

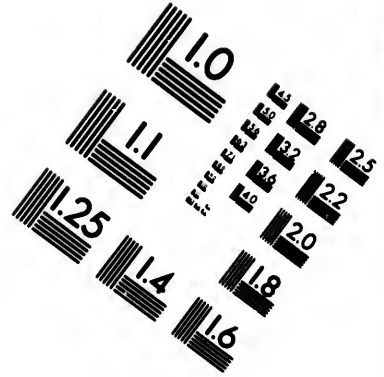
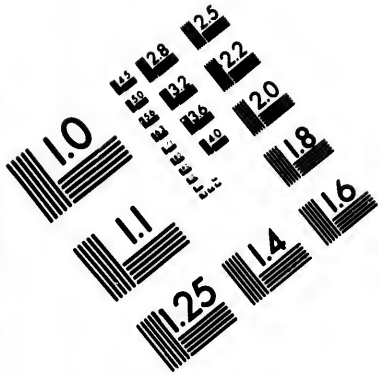
254 VOYAGES DE PORTUGAL,
dans une Sale où le couvert étoit mis. Un moment après la Dame parut, entra, & après avoir salué à sa maniere, elle prit sa place d'un côté de la * Table, & nous de l'autre, On servit d'abord des Melons, des Raisins, des Pavies, & des Figues; ensuite on nous donna chacun nos *pirame* à la maniere des Moines, consistant en ce qui suit; ces cotelettes rôties dans le premier plat; une perdrix & un pigeon aussi rôtis dans le second, un lapreau en pâte dans le troisiéme, une fricassée de poulets dans le quatriéme, des † Oronges environnées de petites Truites longues comme le doigt, dans le cinquiéme; & une Tourte d'abricots dans le sixiéme. Après-quoi l'on porta des bouillons jaunes comme le safran, dont ils étoient remplis. Voilà, Monsieur, en quoi consistoit la portion de chacun de nous. Cependant nôtre conversation ne roula que sur les Françoises. La Dame prétendoit que la grande liberté que les hommes ont en France, d'entrer chez les Femmes, de jouïr, & de se promener avec elles, expoïtoit les plus sages & vertueuses à être deshonorées par des indiscrets, & des méditans; qui pour se faire valoir gens à bonne fortune, diffament celles

* Table séparée par dessous avec des planches, afin que les pieds des Conviez ne se touchent pas.

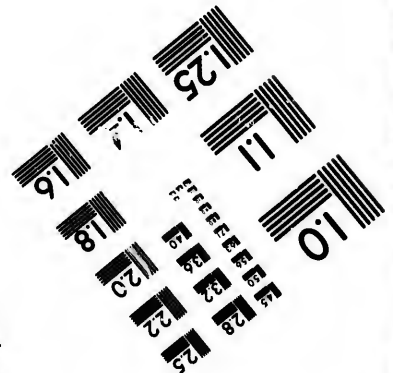
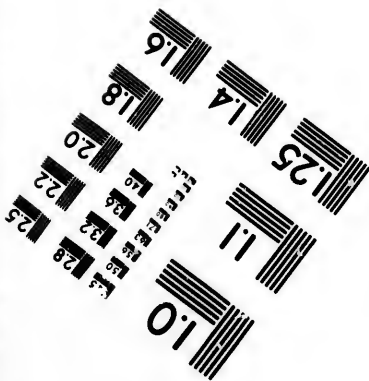
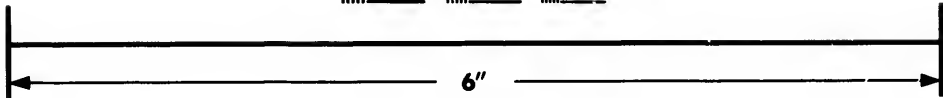
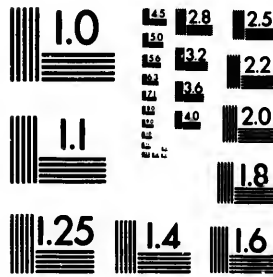
† L'espece des champignons rouges dessus & jaunes dessous.

qui leur résistent. Enfin , après avoir bien déclamé contre les Maris , qui digèrent paisiblement ces affronts , au lieu de se venger , nous sortîmes de Table. Elle fit son salut ordinaire , en se retirant dans sa chambre. Cependant je fis aussi ma retraite. Le Gentilhomme marcha toujours devant moi , jusqu'à l'escalier , où il s'arrêta du côté gauche , afin de me laisser la main , en lui disant adieu. Il attendit que je fusse au pied de l'escalier pour recevoir un coup de chapeau ; ensuite nous nous perdîmes de vûë l'un & l'autre. Je vous raconte cette aventure pour vous faire connoître la maniere dont les Espagnols en usent envers leurs Amis. Si cent Gentilshommes m'avoient régalez , il n'y auroit aucune différence de ce que je vous ai dit , si ce n'est , peut-être , en la bonne chere. Car pour la cérémonie , c'est toujours la même chose chez les uns , comme chez les autres. Ainsi , par cette Description vous sçavez tout ce qui se pratique en Espagne , en pareille occasion. Je croi vous avoir dit que les Espagnoles nous traitent d'indiscrets ; elles n'ont , peut être , pas tout le tort. Car toutes les Femmes de l'Europe tiennent le même langage. Voici quelques vers Espagnols qu'un fou de Poëte a faits sur cette matiere , il y a cinquante ans.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25

10
11

Los discretos Españoles.
Los maridos Zeloços,
Hazen en Collados Goços
Orejas de Caracoles.
No son tales los Francezes,
Tánto no pueden cubrir,
Antes mas quieren mil vezes,
No hazer, que no dezir.

Cela veut dire en bonne prose ; que les discrets Espagnols aident aux Femmes à coëser leurs Maris ; par des embrasemens secrets. Que les François au contraire ne peuvent rien cacher, car ils aiment mille fois mieux ne pas faire le coup, que de ne pas le dire. Voilà, Monsieur, à peu près, le raisonnement de ce Huron, qui prétend que nous faisons gloire de paier les faveurs des Dames avec une ingratitude qui ternit leur réputation de fond en comble. Cet avis peut leur apprendre à ne se pas fier à des évapores. Une Femme d'esprit ne sera jamais embarrassée à connoître le Caractere d'un homme, lorsqu'elle voudra s'en donner la peine. Les jeunes gens sont foux, cependant les Dames les préfèrent aux gens sages ; parce que la Sagesse ne leur vient qu'à l'âge où la nature commence à filer doux. La Langue indiscrete des jeunes Cavaliers fait un tort considérable à leurs Maîtresses ; mais les Femmes de chambre & les

Confidentes n'en font pas moins. Les Femmes se perdent souvent elles-mêmes pour ne pas prendre assez de précaution envers leurs Domestiques. J'appelle une femme sage celle qui sçait bien cacher ses folies. C'est un des premiers talens des Espagnoles. Lesquelles font en cela beaucoup de grace à leurs Maris, car enfin le coup ne fait que le cocu, au lieu que le bruit fait les Cornes. Sur ce beau mot, je finis ma lettre, en vous priant de m'écrire à *Bilbao*, où je dois aller au premier jour. De là je côtoierai par terre ou par mer, les côtes maritimes jusqu'en Portugal, afin de connoître les Ports & les Havres dont on m'a parlé tant de fois. Cette découverte me fera plus de plaisir que si je vois les plus belles Villes du monde. Cela vous fait voir qu'il ne faut pas disputer des goûts,

Je suis, Monsieur, vôtre, &c.

A SARAGOZA, le 3. Octobre 1695.

F I N.

